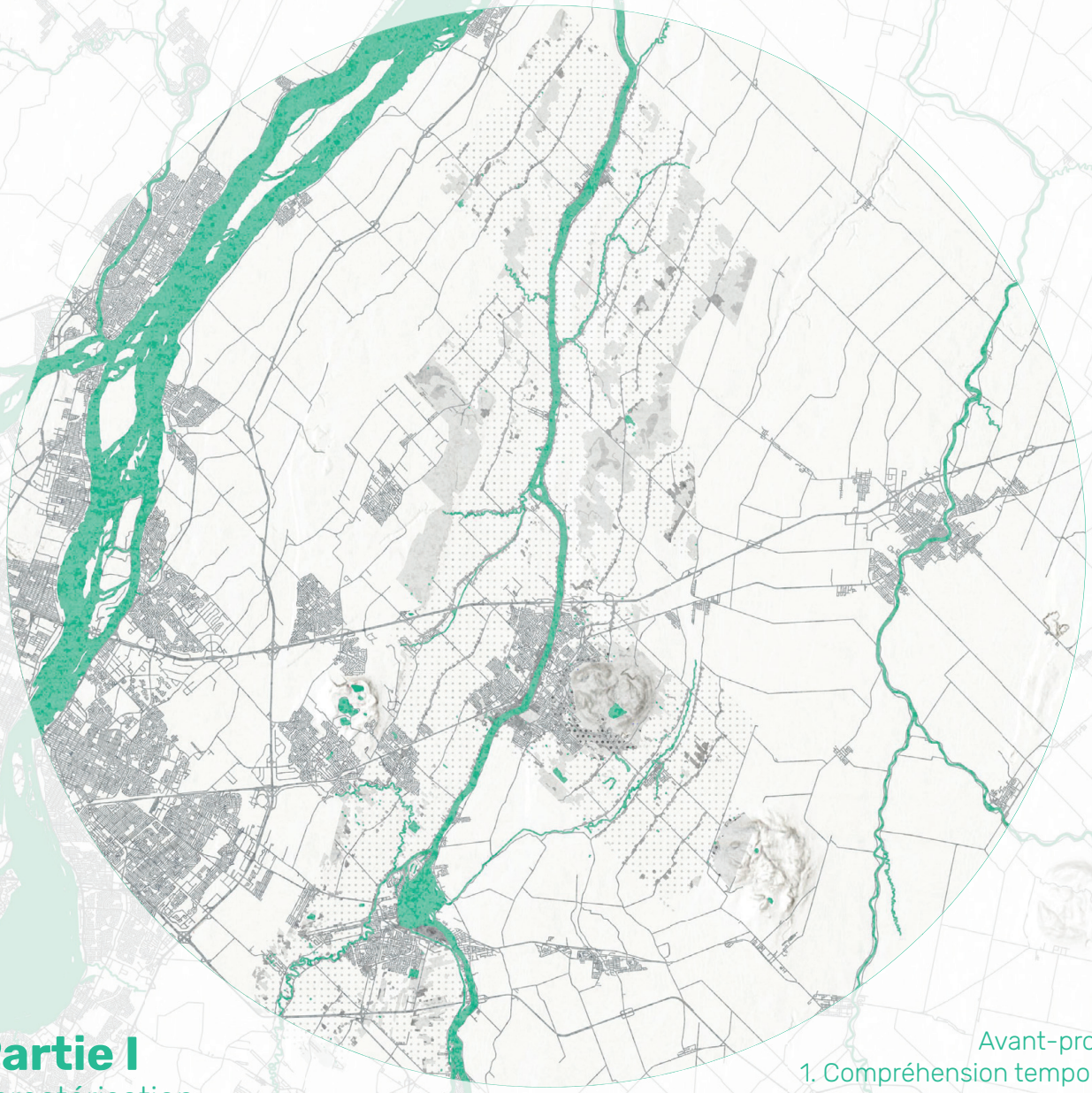
ATLAS DES PAYSAGES

La Vallée-du-Richelieu

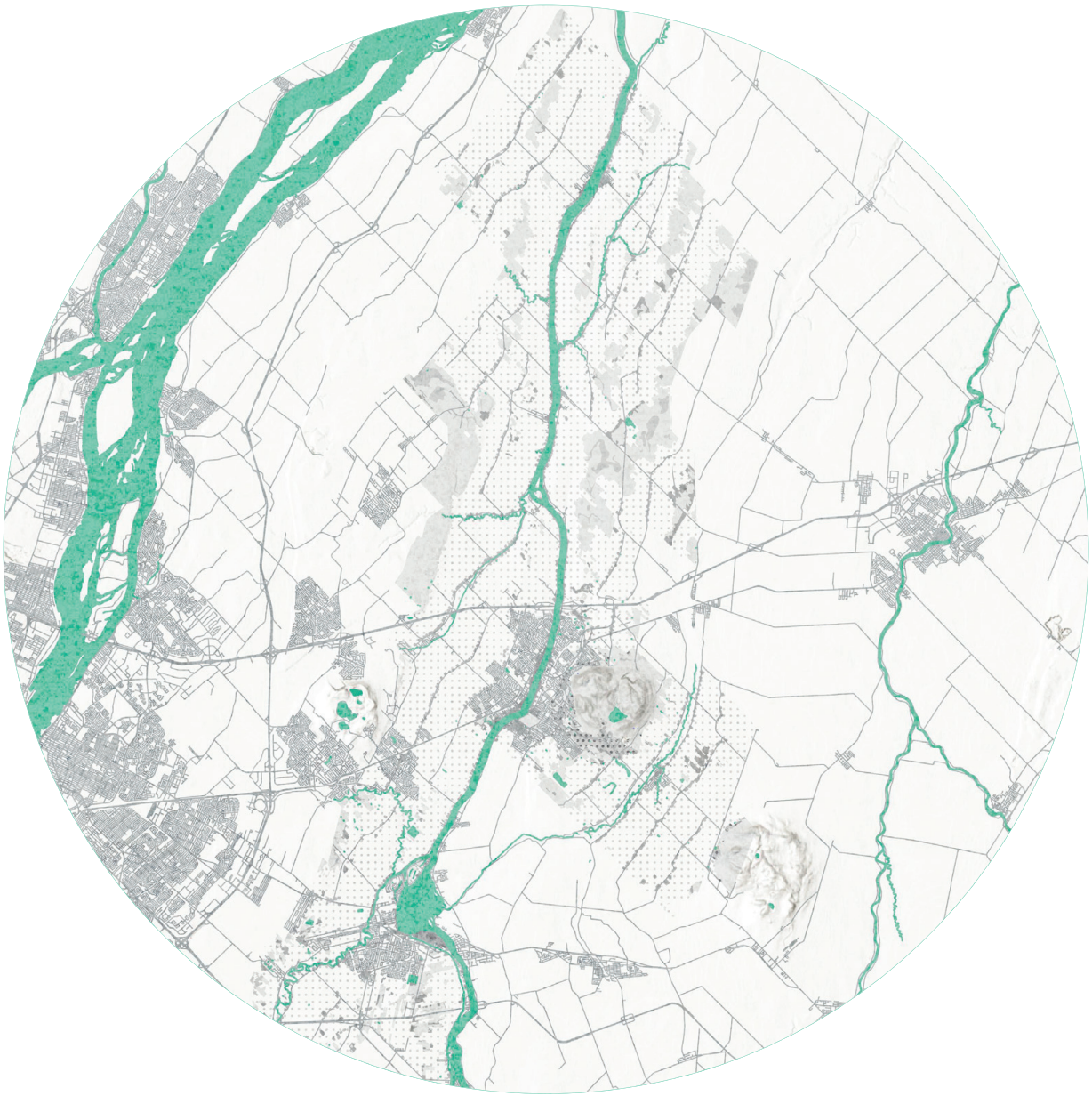


Partie I
Caractérisation
des paysges

Avant-propos
1. Compréhension temporelle
2. Compréhension sociale
3. Compréhension géographique

ATLAS DES PAYSAGES

La Vallée-du-Richelieu



Atlas des paysages
La Vallée-du-Richelieu

PARTIE I
Caractérisation des paysages

Chargé de projet, Coopérative Les Mille Lieux
Louis-Philippe Rousselle-Brosseau

Recherche et rédaction
Amélie Fortin
Pascaline Walter
Louis-Philippe Rousselle-Brosseau
Marianne Pascual

Collaborateurs
Le Collaboratoire - recherche intégrée en sciences sociales

Chargé de projet, MRC de La Vallée-du-Richelieu
François Sénécal

Cartographie, révision, graphsime et mise en page
Coopérative Les Mille Lieux

Décembre 2020

MRC DE LA VALLÉE-DU-RICHELIEU

MILLE LIEUX projets de paysage

Toutes les illustrations et photographies présentées dans le présent rapport sont l'oeuvre des membres de l'équipe des Mille Lieux sauf si indication contraire

Ce rapport et l'ensemble des documents sont disponibles sous licence CC - Attribution / Pas d'Utilisation Commerciale / Partage dans les mêmes conditions



Symboles régionaux: une colline montérégienne, le train et les champs
Saint-Basile-le-Grand, 2020

Avant-propos

Le territoire

La MRC de La Vallée-du-Richelieu consiste en une mince bande de terres d'orientation nord-sud de part et d'autre de la rivière Richelieu. Elle est constituée de 13 municipalités et s'étend sur 605 km^2. Contrastés, les paysages de la MRC se présentent, au nord, comme une plaine agricole productive composée de 4 villages patrimoniaux : Saint-Antoine, Saint-Denis, Saint-Marc et Saint-Charles-sur-Richelieu. La portion sud du territoire participe des dynamiques de croissance de la grande région de Montréal; ainsi, les zones urbaines de Beloeil, Mont-Saint-Hilaire, Saint-Basile-le-Grand, Chambly et des municipalités avoisinantes (9 au total) font partie de la Communauté métropolitaine de Montréal (CMM) et sont soumises, depuis 2011, au Plan métropolitain d'aménagement et de développement (PMAD).

Considéré comme l'un des plus anciens terroirs canadiens, le paysage de la Vallée-du-Richelieu a été ouvert au peuplement dès la seconde moitié du 17^e siècle. Très tôt, le paysage fut marqué par la construction d'ouvrages défensifs assurant la protection de Ville-Marie et de ses environs. Au fil du temps, le paysage a donc été marqué par les hauts-faits militaires, le régime seigneurial, les hauts et les bas de l'agriculture, les migrations, le déploiement de l'industrialisation sur les rives Richelieu et du canal de Chambly et les grands mouvements culturels, en particulier les beaux-arts et la philosophie. Aujourd'hui aux portes de la région métropolitaine, les villages du sud se sont mutés en importantes banlieues. Les axes de circulation principaux sont désormais de sens est-ouest. Les corridors de l'autoroute des Cantons-de-l'Est et du chemin de Chambly, ainsi que celui de l'autoroute Jean-Lesage et du boulevard Laurier sont et seront garants des futurs paysagers de la région.

Des éléments paysagers d'origine naturelle et culturelle marquent encore aujourd'hui profondément l'identité locale et confèrent une image forte à la MRC : le mont Saint-Hilaire et le pied des autres collines montérégiennes, le Richelieu et les noyaux villageois historiques disposés par paires à intervalles réguliers le long de la rivière. La qualité des paysages de la MRC n'est plus à prouver; elle regroupe bonne part des vues d'intérêt identifiées au PMAD et est largement célébrée dans la culture populaire contemporaine. Sur un territoire restreint, les paysages de la MRC de La Vallée-du-Richelieu s'inscrivent dans les sphères historique, légendaire et culturelle de la société québécoise.

Au moment d'actualiser les différents outils de planification territoriale, il est important de faire de ces paysages des projets collectifs à l'image du dynamisme contemporain de la région. La MRC de La Vallée-du-Richelieu possède une identité paysagère forte qu'il importe de révéler. La transposition de la connaissance des réalités paysagères de la MRC dans des d'aide à la prise de décision, de diffusion et de sensibilisation (Atlas des paysages) constitue un pas de plus vers une gestion intégrée et collective du territoire.



Détail d'une résidence villageoise
Mont-Saint-Hilaire, 2020

Le mandat

Avec le projet d'Atlas des paysages, la MRC de La Vallée-du-Richelieu souhaite développer et mobiliser des connaissances sur son paysage, pour éventuellement sensibiliser population, professionnels et élus à la question paysagère et à l'action territoriale. La MRC souhaite donc poser un geste concret afin de reconnaître la valeur publique de ses paysages et développer une vision cohérente soutenue par des actions concertées.

Il s'agit ansi de développer un outil convivial, promotionnel et pédagogique qui facilitera la prise de décisions en paysage, et qui balisera clairement une vision et un cadre d'action. Cet outil se base sur la caractérisation des paysages de la MRC afin de poser un diagnostic et d'établir des pistes et priorités d'action.

Le fruit du présent mandat alimentera le contenu de divers outils de planification auxquels la MRC travaille actuellement, notamment le Schéma d'aménagement et de développement, le Plan de conservation des milieux naturels et hydriques et l'ensemble des politiques d'ordre patrimonial, culturel, touristique, etc.

Plus précisément, l'Atlas des paysages de la MRC de La Vallée-du-Richelieu présente des clés de compréhension et d'identification, en plus d'un diagnostic et d'un plan d'action pour le territoire régional. Il est divisé en trois grandes parties dont le contenu est détaillé aux pages suivantes.

Partie 1 - Comprendre

01 Compréhension temporelle des paysages
Évolutions thématiques

À travers sept thématiques propres aux paysages richelains validées auprès de la MRC de La Vallée-du-Richelieu, les paysages régionaux sont scrutés sous différents angles et selon différentes époques, documents visuels et documents d'archive à l'appui.

02 Compréhension sociale des paysages
Les paysages dans la culture populaire

Cette partie de l'atlas dresse un état des lieux des représentations du paysage dans les récits de voyageurs et les légendes, les arts picturaux, les arts littéraires ainsi que sur les petits et les grands écrans. Elle met en lumière les éléments du paysage qui ont une présence forte dans l'imaginaire collectif. Elle identifie les caractères paysagers identitaires qui ont perduré ou non à travers le temps, et d'autres qui sont devenus emblématiques. Dans une optique historique, la variable sociale du paysage se comprend tant à travers la production culturelle initiée par les citoyens d'un territoire, que l'inspiration que celui-ci suscite chez des créateurs de l'extérieur, dans la grande histoire comme la petite.

Valorisations et perceptions paysagères

Au cours d'une enquête photographique et ethnographique à large diffusion, les citoyens de la MRC de La Vallée-du-Richelieu ont été amenés à se prononcer sur leurs préférences paysagères et les valeurs qui sous-tendent leurs choix. Cette section présente les valorisations liées à l'appréciation visuelle, à la fréquentation et à l'habitabilité des paysages richelains. Les citoyens se sont aussi exprimés sur leurs désirs de permanence et de changement, ce qui révèle certaines clés pour la gestion des paysages futurs. Enfin, plusieurs clés d'identité régionale ont pu être relevées tant dans les domaines de l'exceptionnel que du quotidien. Quels sont les paysages magiques près de la maison? Quels sont les emblèmes paysagers qui suscitent une image au-dela des frontières de la MRC?

03 Compréhension géographique des paysages
Formation, grandes forces motrices et évolution

Après avoir réalisé un tour d'horizon des évolutions contrastées des paysages régionaux, de leur influence sur la culture populaire et la manière dont ils sont appréhendés par les citoyens, ceux-ci sont étudiés sous l'angle géographique. Les grandes forces motrices naturelles et humaines qui ont tendu et sous-tendent encore aujourd'hui l'aspect particulier des paysages d'youvillois sont exposées. L'analyse diachronique des photographies aériennes de 1930 et 2020 a permis de relever de grands changements; ces derniers ont été monitorés et sont présentés sous forme d'ambiances paysagères qui se dilatent ou se rétractent dans le temps.



L'Atlas des paysages

Partie 2 - Identifier

04 Les 5 grandes familles paysagères et leurs entités
Tour d'horizon des 19 entités paysagères

Cette partie présente le découpage du territoire par entités paysagères. Sur la base d'un croisement entre la nature des sols, les formes géographiques et l'occupation humaine du territoire, 6 grandes familles de paysage ont pu être décelées, ou 5 si l'on jumèle les collines montérégiennes et leur pied. Celles-ci s'étalent bien au-delà des limites de la MRC. Au sein de ces familles, de plus petites unités sont proposées. Chacune d'entre elles présente sa personnalité propre, qui est détaillée à travers des statistiques et des textes thématiques. Survol des paysages littoraux, d'anciens chenaux, de plaine, de terrasses et des collines montérégiennes (ainsi que leur pied).



Ci-contre
Deux emblèmes de La Vallée-du-Richelieu
Le mont Saint-Hilaire et le Richelieu
sous la neige

Partie 3 - Diagnostiquer et agir

04 Dynamiques, potentiels et identité
Dynamiques et enjeux de paysage

La troisième partie de l'Atlas des paysages présente de manière succinte l'ensemble des dynamiques paysagères recuillies au cours de l'analyse diachronique. L'ensemble des dynamiques ayant cours sur le territoire de la MRC a été territorialisé. De ces résultats, divers potentiels de mise en valeur, sensibilités et éléments qui composent les identités locales et régionale ressortent et sont présentés sous forme de cartographie synthèse. À terme, les éléments identifiés pourront être intégrés aux documents de planification locaux et régionaux.

Mise en oeuvre des paysages richelains

Sous forme d'un plan d'action qui se décline en un énoncé de vision stratégique et 5 axes d'intervention, différents objectifs sont détaillés et liés à des outils d'ordre réglementaire, financier et d'aménagement qui aideront les planificateurs et décideurs à prendre des décisions éclairées. Une boîte à outils est présentée sous forme d'annexe.

Table des matières

Partie I
Caractérisation des paysages

01 Compréhension temporelle des paysages *p.15*

02 Compréhension sociale des paysages *p.101*

03 Compréhension géographique des paysages *p.188*

Partie II
Familles et entités paysagères

04 Les 5 familles paysagères et leurs entités *p.257*

Partie III
Vision et pistes d'action

05 Dynamiques, potentiels et identité *p.419*

06 Mise en œuvre des paysages *p.439*

Compréhension temporelle des paysages

1

Évolutions thématiques

20 Paysages ruraux et agricoles

32 Paysages naturels

42 Paysages villageois

52 Paysages suburbains

59 Paysages des transports, du commerce et de l'industrie

74 Paysages du tourisme et de la villégiature

86 Paysages militaires

1.1

Les forces qui forgent les paysages régionaux du Québec ne sont pas toutes les mêmes. Si certaines d'entre elles, comme l'agriculture, la végétation ou l'hydrographie, semblent communes et sont enfants de la géographie, chaque paysage comporte aussi ses particularités qui émanent de la manière dont la culture s'est développée en des lieux donnés. Dans la Vallée-du-Richelieu, ces particularités sont liés aux univers villageois, touristique et militaire. Afin de mieux comprendre l'évolution des paysages à travers le temps, sept thématiques sont abordées comme tout autant de regards qu'il est possible de poser sur les paysages. Depuis les Premiers Peuples jusqu'à la consolidation du monde suburbain, voici un petit tour d'horizon des paysages richelains à travers le temps.

Thématiques d'étude
Les paysages ruraux et agricoles
Les paysages naturels (trames verte et bleue)
Les paysages villageois
Les paysages du tourisme et de la villégiature
Les paysages industriels et commerciaux
Les paysages de la suburbanité
Les paysages militaires



Des pêcheurs au quai de Saint-Marc-sur-Richelieu
Saint-Marc-sur-Richelieu, 2020.

À droite :
Entre deux rives
Traversier entre Saint-Denis-sur-Richelieu et Saint-Antoine-sur-Richelieu



Paysages ruraux et agricoles

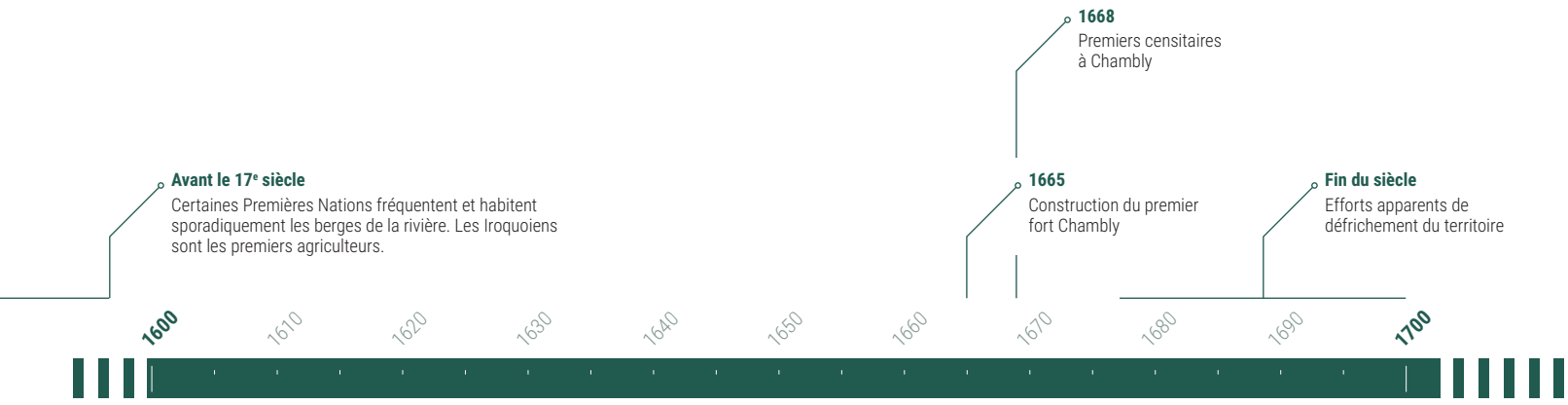
17e siècle

Des débuts agricoles modestes

Les sols alluvionnaires et riches de la Vallée-du-Richelieu reposent sur le lit sédimentaire ancien de la mer de Champlain. Les glaciations et le retrait par vagues de cette étendue d'eau ont façonné les possibilités de mise en culture. Ainsi, les premiers défrichements dans la vallée ont lieu à des endroits stratégiques tels qu'aux abords du fort Chambly, sur la rive ouest du Richelieu, au pied des rapides du bassin de Chambly. C'est à cet endroit qu'est érigé, en 1665, l'un des premiers forts construits le long de la rivière Richelieu, autrefois appelée rivière des Iroquois (Beauregard, 1970). Les alentours du fort sont alors défrichés afin de pouvoir y cultiver la terre. Le bois coupé est utilisé pour la construction des forts et des habitations. La vie commence à s'organiser à l'intérieur des palissades, mais le fort reste à caractère militaire. Quelques années plus tard, en 1668, les premiers censitaires[1] poursuivent le défrichement, labourent les terres et sèment aux abords du fort (Société histoire Chambly, s.d.). Toutefois, à cette époque, la chasse et la pêche occupent davantage les soldats de la garnison que l'agriculture (Beauregard, 1970). Encore très peu fréquenté, la forêt est abondante et recèle de gibier comme le chevreuil, tandis que la rivière se révèle très poissonneuse. On y pêche, entre autres, de l'achigan, de l'anguille, du brochet et du doré.

Il faudra attendre la fin du siècle, lorsque les terres seront officiellement octroyées aux colons, pour constater les efforts de défrichement du territoire. La forêt disparaît au rythme du peuplement et de la distribution des terres dans les seigneuries. Les érablières reculent et laissent de plus en plus la place aux terres agricoles (Beauregard, 1970). La trame agricole et rurale est marquée par l'alternance de vastes bandes cultivées et de longs rubans boisés. À ce moment, la vallée du Richelieu revêt déjà un caractère essentiellement rural.

1. Tenancier qui devait le cens à un seigneur.





Des familles profitent du lac Hertel
Tiré de Photos historiques JRAD, via Laurierleweb.

18e siècle

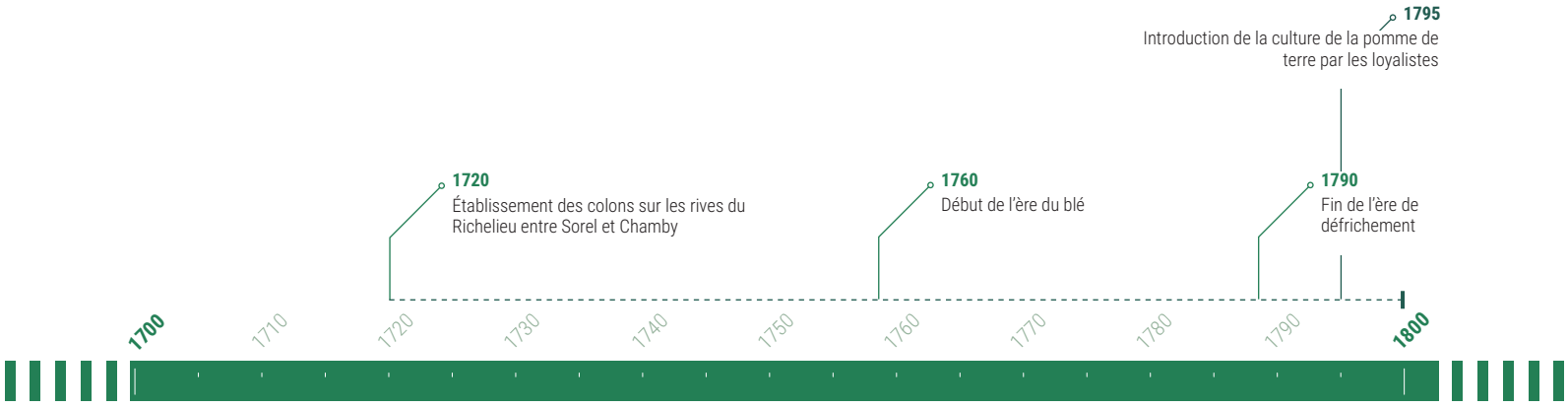
Formation du paysage de rang

Après 1720, les colons s'établissent sur les rives du Richelieu entre Sorel et Chambly sous le modèle seigneurial. Le censitaire obtient du seigneur un lot, souvent long et étroit, perpendiculaire au Richelieu et couvert de forêts. Ce découpage permet de multiples accès à la rivière, principale voie de communication du temps. Le défrichement côtier progresse lentement puis s'accélère après 1760, avant de se terminer autour de 1790 (Filion et coll., 2001). Le territoire passe alors d'une vaste forêt décidue1 constellée de peuplements de pins à une trame parcellaire en culture. Les colons s'installent et entreprennent la culture des grains et des légumes dans la terre neuve au relief plat et aux argiles fertiles. Malgré les riches premières récoltes, l'agriculture demeure traditionnelle et assure la subsistance ; elle ne dépasse pas ce stade de développement à cette époque (Beauregard, 1970).

Autour des années 1730, on constate une hausse spectaculaire du défrichement et de la transformation des terres pour l'agriculture liée à l'accroissement de la population et aux besoins alimentaires qui en découlent (Filion et coll., 2001). Les voyageurs qui parcourent le Richelieu peuvent observer une plaine généreusement cultivée et une « continuelle variété de champs de blé, de pois et d'avoine » qui se succèdent dans le paysage (Beauregard, 1970, p.180). En 1765, la ferme moyenne mesure environ 100 arpents, et chaque famille ensemence une douzaine de minots de grains (Beauregard, 1970).

Dès 1760, la culture et le commerce du blé dominent l'agriculture de la région jusqu'au début du 19e siècle. Les terres argileuses et humides rendent aisée la culture de cette céréale. On retrouve sur les rives du Richelieu, notamment à Saint-Denis, plusieurs marchands qui possèdent de vastes entrepôts dans lesquels une grande quantité de blé des seigneuries adjacentes est amassée, afin que les bateaux puissent venir se charger de grains (Beauregard, 1970). Malgré la grande importance du blé, on retrouve d'autres cultures, telles que l'avoine, qui sert de nourriture aux animaux, en plus des pois. En quantité limitée cette fois, le houblon et le seigle alimentent les brasseries et les distilleries qui participent aux variations de culture dans le paysage agricole. Finalement, la pomme de terre introduite par les Loyalistes vers 1795 est aussi cultivée, et les superficies réservées à cette culture prennent de l'expansion au début du siècle suivant (Beauregard, 1970).

C'est aussi au début du 18e siècle que l'on voit apparaître les moulins à farine. Ils présentent une allure plutôt modeste et se retrouvent en quantité limitée à l'époque. Chaque seigneur



se voit dans l'obligation d'en mettre un à disposition de ses censitaires, afin que ces derniers puissent y moudre le grain. Toutefois, au cours des siècles suivants, les moulins à farine se multiplient et l'on en compte une trentaine en 1851. Ils sont installés sur la rivière, comme ceux de Chambly, ou sur les ruisseaux qui dévalent les monts Saint-Bruno et Saint-Hilaire. D'autres petits cours d'eau, comme le ruisseau Beloeil, compteront aussi un ou plusieurs moulins. Vers le nord de l'actuelle MRC, les moulins ont le vent dans les pales, comme à Saint-Denis, Saint-Antoine et Saint-Marc. Ces moulins à vent ont pour la plupart disparu, bien qu'on en trouve encore quelques représentants sur la Rive-Sud (Filion et coll., 2001).

Finalement, la subdivision des terres, lors des transferts intergénérationnels, a comme conséquence de fragmenter les lots et de créer une trame d'occupation de plus en plus serrée le long du Richelieu (CRÉ Montérégie Est, 2012). Des visiteurs étrangers comme Pehr Kalm, un botaniste suédois qui parcourt le Canada en 1749, décrivent à l'époque les rives du Saint-Laurent et de ses affluents comme une suite ininterrompue d'habitations à l'image d'un long village sans fin.



Moulin à vent à Saint-Antoine-sur-Richelieu dans les années 1790. Les censitaires viennent y moudre leur grain.
Tiré de Pinsonneault Frères, BANQ numérique, v. 1905



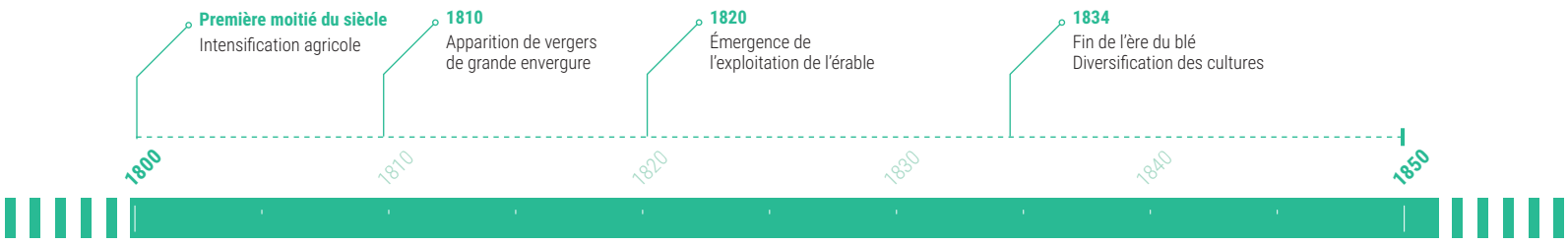
L'agriculture est une activité dominante dans la région et cette dernière revêt déjà un caractère rural.
Tiré de SHBMSH.

Première partie du 19e siècle

Effervescence agricole - première intensification

Avant 1850, l'agriculture vivrière traditionnelle de la région repose sur une culture diversifiée où chaque ferme produit les aliments nécessaires à sa consommation domestique, tels que le blé, l'avoine, l'orge, les pois, la pomme de terre et les légumes du potager. Chaque ferme possède, de la même façon, une ménagerie qui répond aux besoins de la famille pour la viande, les œufs et les produits laitiers (Filion et coll., 2001). Une parcelle boisée le plus souvent disposée à l'extrémité de la terre, nommée bois-debout, fournit le bois nécessaire au chauffage ou à la construction (Filion et coll., 2001). La première moitié du 19e siècle est marquée par la première mutation et la première intensification de l'agriculture. La région devient le « grenier à blé » du Bas-Canada. La culture et le commerce du blé deviennent la base de l'économie régionale, et le paysage cultivé se simplifie grandement. Les parcelles s'agrandissent et se spécialisent. En parallèle avec l'ouverture de rangs à l'intérieur des terres, le défrichement progresse, et le nombre d'agriculteurs quintuple. En 30 ans, l'espace agricole se sature (Filion et coll., 2001). À cette époque, la majorité des sols de bonne qualité sont utilisés à des fins agricoles, laissant inexploités seuls les plans d'eau, les marais, les collines et les affleurements rocheux.

À partir de 1834, la culture du blé a terminé d'épuiser les terres. La monoculture est menacée par le mauvais temps, les ravages d'insectes ainsi que la concurrence des États-Unis et du Haut-Canada, ce dernier territoire faisant l'objet d'une campagne sans précédent de colonisation agricole et industrielle (Beauregard, 1970 ; Filion et coll., 2001). Les difficultés financières reliées à la saturation des terres, à leur rareté et à l'effondrement du blé contribuent à fomenter une révolte naissante, qui culminera aux Rébellions de 1837-1838. La baisse dramatique de production du blé pousse les producteurs à s'adapter en diversifiant davantage leurs cultures (avoine, pois, orge, seigle, etc.). Les champs s'en voient transformés, tout comme le paysage agricole qui se complexifie, prenant l'aspect d'une mosaïque agricole qui sera perceptible jusqu'à la moitié du siècle suivant.



Les pommes et le sucre d'érable

Sur le pied des collines montérégiennes, on distingue de nouvelles formes d'agriculture, particulièrement l'acériculture et la pomiculture. L'exploitation de l'érable débute probablement dès 1820 (Lambert, 2012). En 1845, on dénombre 41 érablières sur le mont Saint-Hilaire. Ainsi, le sucre d'érable devient la seconde production agricoles en importance après le blé dans la seigneurie de Rouville (Mont-Saint-Hilaire, Otterburn Park et Saint-Jean-Baptiste) (Côté, 1999). Chaque propriété acéricole est délimitée à l'aide d'un dégagement défriché d'environ un mètre dans la forêt et présente une cabane de bois, souvent près d'un ruisseau. Chacune de ces cabanes à sucre est alors reliée par un grand sentier sinueux (Lambert, 2012). À l'instar des érablières, la pomiculture se retrouve aussi davantage sur le flanc des Montérégiennes, dans les hautes terrasses sablo-graveleuses des monts Saint-Hilaire, Saint-Bruno et Rougemont. Les premiers habitants de la montagne cultivent les pommiers sauvages dès 1730. À partir de 1810, des vergers de plus grande envergure sont établis grâce aux plants greffés et, au cours des années suivantes, les piémonts et flancs des collines sont frangés de vergers. Cette culture s'intensifie, bien que ses plus grands progrès se réaliseront au 20e siècle. À titre d'exemple, à la fin du 19e siècle, un pomiculteur moyen d'Otterburn Park peut posséder de 800 à 1200 pommiers (Côté, 2000).



Paysage agricole en culture au pied du mont Saint-Hilaire.
Tiré de Bainbrigge, Bibliothèque et Archives Canada, v. 1838.

Seconde partie du 19e siècle

Une agriculture de marché

À partir de 1850, on assiste à un profond changement dans le paysage agricole régional. En premier lieu, les techniques et les instruments se perfectionnent. Toutefois, l'exode que connaissent les régions en manque de nouvelles terres et la forte natalité des Canadiens ont comme conséquence de réduire considérablement la population rurale. Un nombre grandissant de jeunes gens est contraint de migrer vers les villages et les villes à la recherche de travail dans les ateliers et dans les petites manufactures (Filion et coll., 2001). À partir de 1860, des familles entières s'exilent aux États-Unis afin d'y travailler dans les manufactures de textile et de chaussure. À la suite de cet exode, plusieurs rangs sont abandonnés et certains villages dépérissent (Filion et coll., 2001). À titre d'exemple, la population de la municipalité de paroisse de Saint-Marc passe de 1117 habitants en 1871 à 897 20 ans plus tard (Recensement du Canada de 1891). Malgré tout, la superficie agricole demeure assez stable. Les fermes s'agrandissent et se restructurent. La trame agricole se relâche à mesure que les lots s'agrandissent; les progrès technologiques favorisent le travail et permettent la gestion d'une plus grande surface par agriculteur. Cette évolution se traduit par une augmentation des cultures à bon potentiel commercial sur le marché international (les céréales en particulier) et la réduction des superficies destinées à l'alimentation locale, en particulier les légumes (Filion et coll., 2001). La vente de foin devient alors la principale source de revenus des fermes et remplace le blé (Filion et coll., 2001). De 1870 à 1890, la surface en foin double et s'accroît encore au tournant du siècle suivant. L'agriculture québécoise se tourne aussi vers l'élevage et la production laitière. Le secteur est alors ponctué par un dense réseau de beurreries et de fromageries. Les cultures destinées à l'alimentation humaine cèdent donc la place à celles consacrées à l'alimentation des cheptels. Il s'agit d'un important changement de paradigme en agriculture, le paysage basculant du côté de l'élevage. Un réseau de clôtures de bois fait son apparition sur l'ensemble du territoire, et seuls quelques arbres qui procurent un ombrage nécessaire l'été, des ormes d'Amérique en particulier, ponctuent les vastes étendues de pâturages et de cultures fourragères.



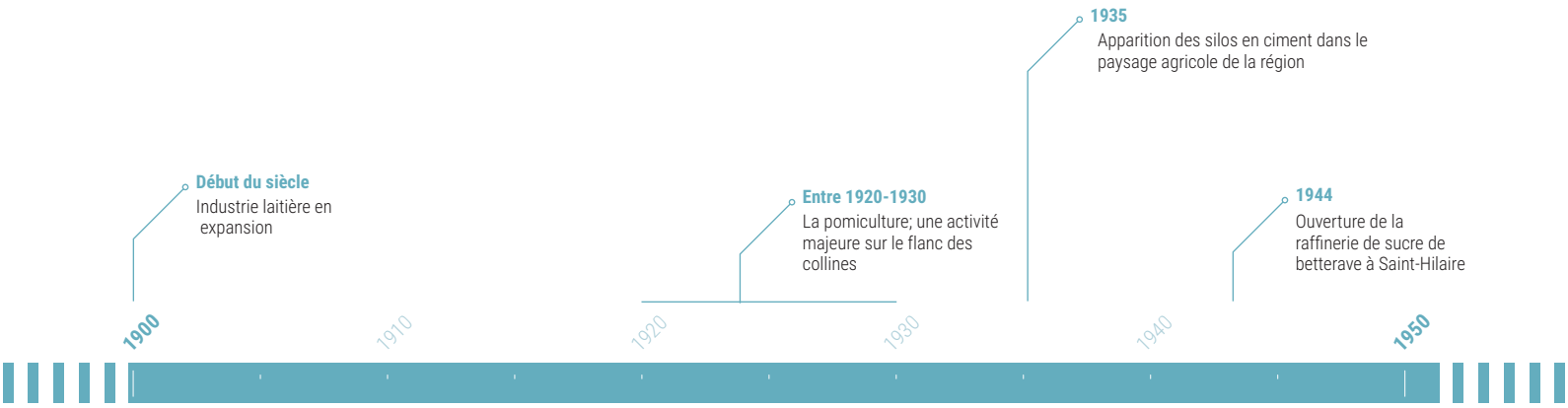
Première partie du 20e siècle

L'élevage laitier, principale force motrice des paysages ruraux

Au début du 20e siècle, les fermes se mécanisent tranquillement, ce qui permet d'augmenter les rendements et les superficies exploités. La culture du foin domine toujours le paysage agricole jusqu'au krach boursier de 1929. Cette culture, qui a remplacé le blé du 19e siècle, est largement commercialisée grâce à l'ouverture du canal de Chambly, à l'importance des marchés aux États-Unis et de ceux de Montréal et des autres petites villes de la région. À titre d'exemple, en 1891, 50 % des terres en culture à Chambly sont ensemencées en foin et, à Saint-Antoine, cette même céréale occupe 70 % de la superficie cultivée. En 1911, à Saint-Denis, on compte 432 fermiers, et le foin occupe 57 % des terres cultivées (Beauregard, 1970).

L'industrie laitière prend de l'expansion; le troupeau de vaches laitières double dans la région du Richelieu. La première fromagerie ouvre ses portes à Saint-Denis en 1872. En 1900, on en compte six dans la même paroisse, et trois à Saint-Charles (Beauregard, 1970). Ainsi, à la veille de la crise économique, la plaine richelaine se présente comme un vaste champ de foin ponctué de granges-étables de plus en plus peuplées de vaches laitières (Beauregard, 1970). La moyenne des laitières par ferme à Saint-Denis passe, par exemple, de cinq en 1891 à neuf en 1931 (Beauregard, 1970).

Au cours des années 1920-1930, la pomiculture occupe une place majeure à Saint-Hilaire. On y compte 80 000 pommiers, tous cordés sur le flanc de la colline. L'importante production est expédiée par train et par goélette vers les villes et villages. Toutefois, à partir de 1960, plusieurs vergers disparaissent sous les pressions de l'étalement urbain et l'attrait des paysages vallonés du pied de la montagne pour le développement résidentiel, et aussi en raison des coûts reliés à la machinerie et à la main-d'œuvre. Des maladies, des insectes et des épisodes de gel particulièrement durs forcent l'industrie pomicole à se renouveler (Lambert, 2012).





Mécanisation des pratiques agricole et grandes cultures de betteraves en 1947 à Saint-Denis-sur-Richelieu.
Tiré de Michaud, BANQ numérique, 1947.

Seconde partie du 20e siècle

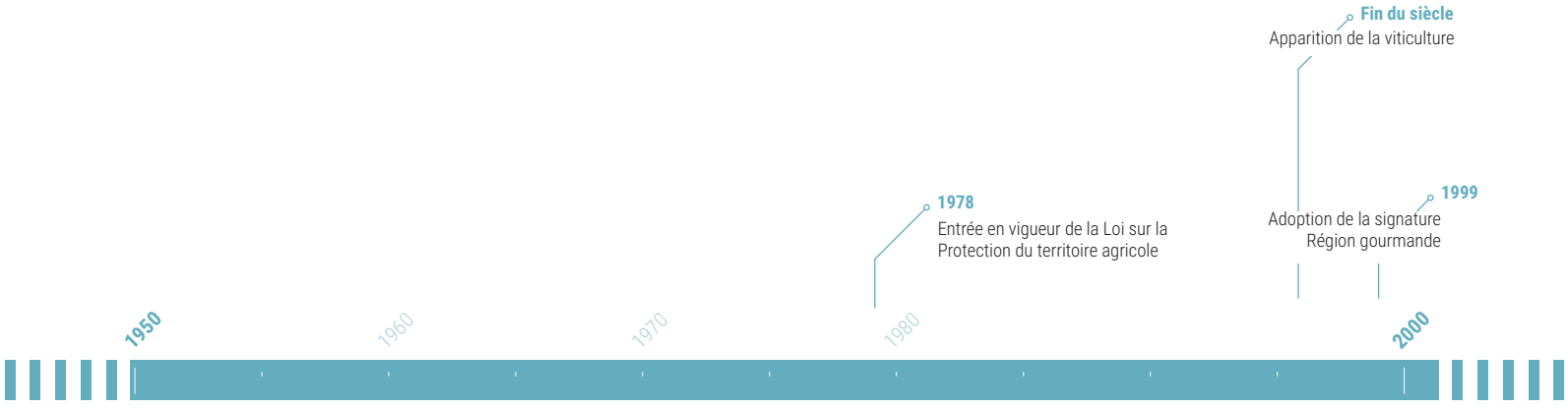
Modernisation et industrialisation

Ce n'est plus la ferme familiale plutôt traditionnelle vouée à la polyculture qui caractérise les paysages agricoles de la vallée du Richelieu, mais plutôt les petites entreprises spécialisées. Les fermes se modernisent et se dotent de grandes étables, de silos et de vastes remises pour la machinerie. Les silos en bois sont remplacés par ceux de ciment après 1935. Depuis une quinzaine d'années, les silos d'acier, qui sont tout de même rares dans les campagnes, font leur apparition. Cependant, à cause de l'intensification des pratiques d'élevage, les fermes requièrent des silos de plus en plus volumineux (Beauregard, 1970). Ces derniers sont alors dispersés dans les plaines agricoles et s'élèvent dans les champs. En 1966, la majorité des fermes de Saint-Denis-sur-Richelieu est mécanisés et on y compte en moyenne de 4 à 8 bâtiments, dont généralement une grange-étable, un poulailler, un silo, une porcherie, des remises, un garage et une laiterie (Beauregard, 1970).

L'industrialisation du paysage rural agricole s'accompagne de l'implantation d'industries connexes dont les conserveries. Leur présence stimule la production de de légumes, tels que les haricots et les tomates. Aussi, l'implantation d'une raffinerie de sucre en 1944 à Saint-Hilaire pousse plus de 3000 producteurs à cultiver la betterave. À l'automne, on peut voir des montagnes de betteraves à sucre amassées le long de l'usine (Lambert, 2012).

Après la Seconde Guerre mondiale, l'espace agricole est rapidement grugé par les nombreux ensembles résidentiels qui sont construits le long des usines et des nouvelles voies rapides, surtout dans les municipalités du centre et du sud de la MRC. L'entrée en vigueur de la Loi sur la Protection du territoire et des activités agricoles, en 1978, a permis d'encapsuler le développement urbain à l'intérieur de périmètres bien définis autour de l'ensemble des noyaux habités, mais en particulier autour de Chambly, Saint-Basile-le-Grand, Carignan, Beloeil et Mont-Saint-Hilaire. Cette loi permet aussi de limiter la disparition progressive des vergers du mont Saint-Hilaire; du côté du mont Saint-Bruno, ce paysage est malheureusement presque disparu au début du 21e siècle.

Signe que les temps changent, la fin du siècle est marquée par l'introduction de la viticulture dans le paysage agricole régional. Les premiers vignobles apparaissent à Mont-Saint-Hilaire et à Saint-Antoine-sur-Richelieu. Le bon climat de la Vallée-du-Richelieu et la nature des sols à flanc de colline contribuent à la poursuite de l'extension de ces nouveaux paysages.



21e siècle

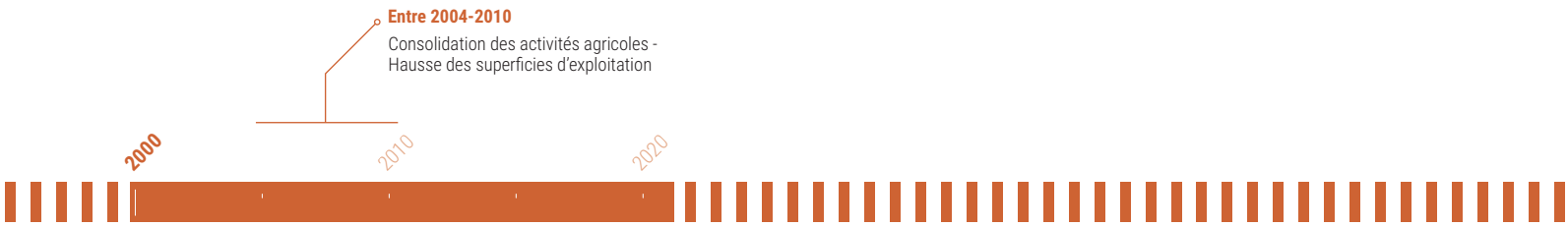
Une agriculture qui se maintient et se transforme

Au 21e siècle, l'agriculture occupe toujours une place prépondérante dans la MRC de La Vallée-du-Richelieu. En effet, en 2015, la zone agricole permanente compte pour 86 % du territoire. Pour les municipalités du nord, c'est plus de 90 % de leur territoire qui est en zone agricole (MRC de La Vallée-du-Richelieu, 2016).

On constate entre 2004 et 2010 un phénomène de consolidation des activités qui se caractérise par la diminution du nombre d'entreprises, l'augmentation de la portion cultivée et la hausse de la superficie moyenne des exploitations (MRC de La Vallée-du-Richelieu, 2016). Les cultures dominantes sont celles des céréales et de protéagineux qui couvrent 85 % des superficies cultivées. Le maïs-grain et le soya dominent alors le paysage agricole, témoins du recentrage des activités sur l'élevage industriel, ces cultures servant surtout à nourrir le bétail. Malgré tout, depuis 2004 les superficies cultivées pour les cultures céréalières, les cultures abritées, l'horticulture ornementale et l'acériculture augmentent, tandis que celles pour les fourrages, les légumes et les fruits diminuent (MRC de La Vallée-du-Richelieu, 2016). La production animale prend beaucoup d'expansion, et l'on retrouve toujours le bovin laitier, mais aussi la volaille puis le porc et le bovin de boucherie. La répartition géographique des productions animales montre toutefois une spécialisation de certains territoires. Ainsi, 67 % de la production de volaille se concentre à Saint-Jean-Baptiste, 27 % des bovins laitiers se trouvent à Saint-Marc-sur-Richelieu, 80 % de la production de porc se concentre à Saint-Denis-sur-Richelieu et 67 % de la production de bovins de boucherie se concentre à Saint-Charles-sur-Richelieu (MRC de La Vallée-du-Richelieu, 2016).

Encore aujourd'hui, les exploitations produisant des fruits se trouvent principalement à Mont-Saint-Hilaire et à Saint-Jean-Baptiste, qui bénéficient de leur localisation à flanc de colline(s) (MRC de La Vallée-du-Richelieu, s.d). Les quelques vergers toujours qui existent toujours côtoient, depuis plus récemment, les franges de vignes associées à la viticulture qui se développe timidement dans la MRC.

Bref, malgré la multiplication d'initiatives visant l'établissement de nouveaux types de production agricole et de mise en place de mesures agroenvironnementales, la tendance à l'intensification perdure. À titre d'exemple, entre 1996 et 2011, la superficie cultivée augmente dans la MRC, passant de 31 500 à 37 500 hectares, et la superficie moyenne d'une exploitation agricole, de 62 à 98 hectares. Pendant la même période, la population agricultrice perd le quart de ses effectifs, passant de 750 à 570, soit 0,5% de la population régionale. Les agriculteurs sont également de plus en plus âgés, l'âge moyen étant passé à 52,6 ans en 2011, soit 5,5 ans de plus que 15 ans auparavant (Statistique Canada, 1996; 2011).





Essor des grandes industries agricoles comme celle de la betterave à sucre à Saint-Hilaire.
Tiré de Lemire, BANQ numérique, 1953.



Les fermes se modernisent et comptent plusieurs silos et annexes. La trame verte et bleue se simplifie grandement.
Tiré de Cossette, BANQ numérique, 1980.

Paysages naturels

Les trames verte et bleue

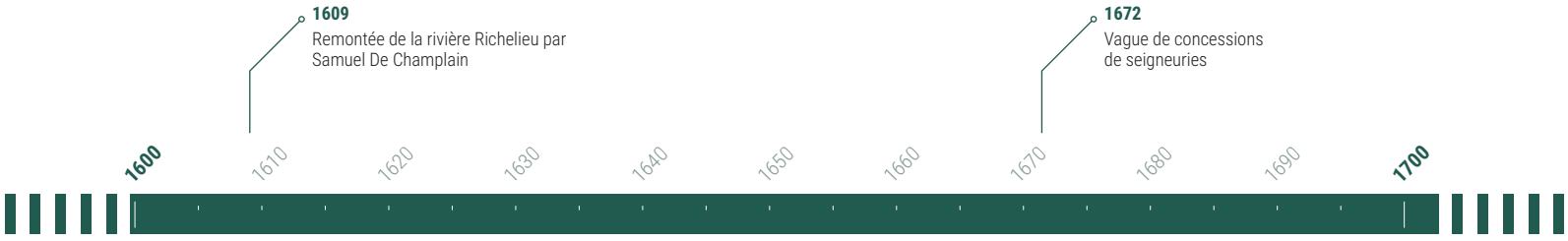
17e siècle

Un territoire forestier

Les collines montérégiennes sont une formation géologique qui domine le relief plat des basses terres du Saint-Laurent depuis environ 115 à 140 millions d'années (Filion et coll., 2001). Ces intrusions magmatiques dans la croûte terrestre ponctuent cette plaine uniforme et constituent un mystère ; elles ont alimenté de nombreuses légendes au cours des époques. Pendant l'occupation autochtone du secteur, les Algonquiens appellent le mont Saint-Hilaire « Wigwomadensis », ou maison longue, grâce à la forme de leur habitation qui s'apparente à celle de la montagne (SHBMSH, s.d; Commission de toponymie Québec, 1994). Plus tard, Champlain donne le nom « Mont Fort » à cette même colline (Commission de toponymie Québec, 1994). Ce mont est, encore aujourd'hui, le point culminant de la Montérégie avec un sommet atteignant plus de 400 mètres (Lapointe, 2015).

Dans son voyage de 1609, Samuel de Champlain remarque, en remontant la rivière fort poissonneuse jusqu'au lac [sic] Chambly la luxuriance de la forêt richeloise en plus de l'abondance du gibier près du mont Saint-Hilaire et dans le bassin de Chambly (Champlain, 1613). Il souligne la tranquillité de la rivière qui traverse ce territoire boisé. La rivière est alors ponctuée de quelques îles coiffées de chênes et de noyers. Au fil de sa traversée, il y décrit aussi les rapides rencontrés où l'eau peu profonde commence à s'agiter avec vigueur et coule entre d'importantes roches rendant le secteur dangereux et difficilement franchissable (Champlain, 1613).

Les Montérégiennes sont composées majoritairement de feuillus et c'est le domaine bioclimatique de l'érablière à caryer qui occupe tout le territoire avant l'arrivée des premiers colons (Filion et coll., 2001). Toutefois, les sommets des collines montérégiennes constituent plutôt le domaine de la chênaie rouge dû à la faible épaisseur des sols (Filion et coll., 2001). On retrouve au sommet de ces monts quelques lacs. Le mont Saint-Hilaire compte à cette époque 32 espèces d'arbres (Filion et coll., 2001). Ainsi, ce sont les différents types de sols qui dictent la composition des peuplements forestiers. L'ormaie-frênaie, devenue très rare maintenant, se retrouve sur les sols argileux. Les tills glaciaires sont surtout colonisés par l'érablière à orme et par l'érablière à tilleul, les sables fins par l'érablière à bouleau jaune, et les dépôts de sable à graviers par les pinèdes blanches (Filion et coll., 2001). Enfin, Otterburn Park est couvert d'une forêt de pins en raison des dépôts sablonneux déposés par le Richelieu dans son méandre (Côté, 1994).

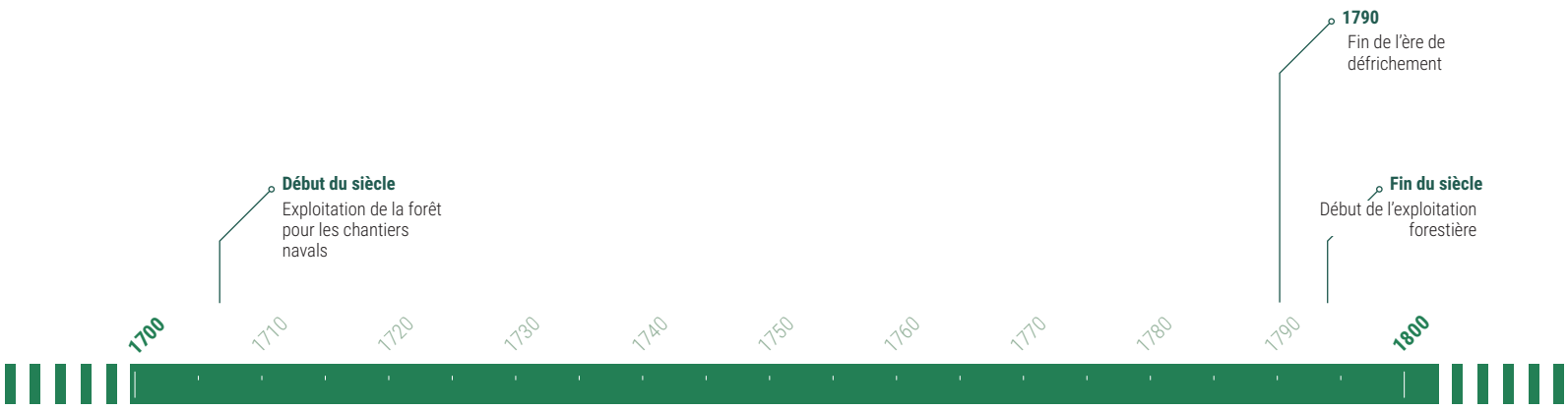


18e siècle

Débuts de l'exploitation des ressources naturelles

Au début du 18e siècle, les collines montérégiennes sont encore peu défrichées, protégées par leur topographie très accidentée. Toutefois, quelques années plus tard, l'exploitation de la forêt débute et se fait ressentir sur l'ensemble du territoire avant la fin du siècle. En premier lieu, ce sont les forêts des abords de la rivière Richelieu qui laissent place à des prairies cultivées. Puisque le peuplement prend surtout la forme d'un ruban continu le long de la rivière, la forêt à l'intérieur des terres reste intouchée pour le moment. Cependant, les premiers seigneurs découvrent rapidement la valeur de cette ressource. Le défrichement se fait alors en raison de l'usage commercial du bois et de la construction navale qui s'opère, entre autres à Québec, ainsi que de l'établissement des colons par les seigneurs. Plus tard, cet établissement aura comme effet de repousser la forêt au bout des terres cultivées ou à des endroits impropres à la culture, par exemple les milieux humides, les flancs des collines et les terres sablonneuses ou graveleuses (Filion et coll., 2001).

Les ruisseaux qui coulent des montages sont utilisés comme force motrice, et les premiers colons vont y construire des moulins, notamment à Saint-Bruno en 1752 puis au mont Saint-Hilaire vers 1790. Ce dernier, construit en bois par les Loyalistes américains, sera reconstruit en pierre en 1848 à la suite d'un incendie. Finalement, dès 1792, les colons découvrent que les flancs du mont Saint-Hilaire sont peuplés de pommiers et de vignes sauvages (CRÉ Montérégie Est, 2012). Cette découverte tardive définira la formation du paysage de piémont au cours des siècles suivant.



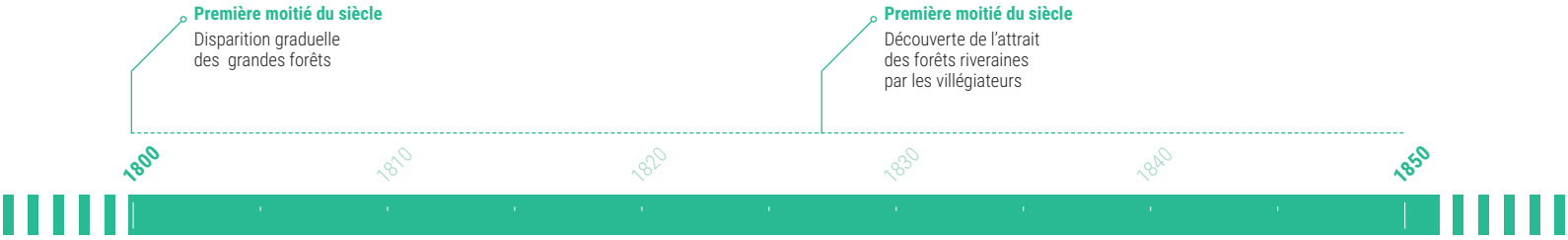


Extrait de la carte de Murray de 1761, aux environs de Saint-Denis
Tiré de la collection personnelle de Louis-Philippe R.-Brosseau

Première partie du 19e siècle

Des ressources en péril

La forêt à l'arrière des concessions riveraines du Richelieu recule très rapidement et cède sa place à de nouveaux rangs. Outre les réserves de bois au fond des terres et quelques îlots résiduels qui subsistent sur des dépôts de sol impropres à la pratique de l'agriculture, toute la grande forêt disparaît dans la Vallée-du-Richelieu en l'espace de cinq décennies. Dès lors, les collines montérégiennes deviennent les seuls réservoirs de forêt et de biodiversité d'importance dans la plaine. Elles ponctuent cette grande plaine agricole comme des îlots de verdure nichés entre d'importantes parcelles cultivées. Heureusement, les bancs de sable laissés par le retrait de la mer de Champlain (les grandes terrasses: Grand coteau, coteau de Salvail) demeurent relativement boisés, leur mise en valeur nécessitant un trop grand effort. À la jonction entre la plaine et le pied du mont Saint-Hilaire, le site du parc d'Otterburn est aussi laissé en forêt. Ses atouts forestiers et riverains ont tôt fait d'attirer de nombreux villégiateurs venant profiter de la baignade, de la nature et des installations. Il constitue ainsi une pochette de végétation au sein d'un paysage régional défriché (Filion et coll., 2001).



Seconde partie du 19e siècle

Des trames qui s'effacent dans le paysage

Avant la seconde moitié 19e siècle, ce qui deviendra la trame verte de la région existe à travers les boisés résiduels, les bois debout, et les haies qui caractérisent et rythment les paysages agricoles le long des ruisseaux et entre les plages de culture. Cette structure perdure paysagère perdure jusqu'au début du 20e siècle.

Différentes activités continuent d'être pratiquées sur les flancs des collines, telles que l'exploitation forestière et acéricole, la chasse, la pomiculture et les loisirs en forêt. Au mont Saint-Hilaire, vers 1850, on compte 40 exploitations acéricoles, dont 20 autour du lac Hertel et 20 autres à flanc de montagne. Elles produisent un sucre d'érable très recherché (CRÉ Montérégie Est, 2012). Le mouvement d'industrialisatin généralisée de la seconde partie du 19e siècle et la multiplication des chantiers de construction d'infrastructures ouvrent la voie à de nouvelles valorisations des collines. En effet, la géomorphologie des Montérégiennes rend possible l'exploitation du granit et d'autres matériaux meubles, comme le gravier. Les activités d'extraction débutent à la fin du 19e siècle. Sur les coteaux, c'est le sable qui est recherché. L'exploitation des carrières et sablières fournit des matériaux d'empierrement et de construction pour, entre autres, consolider le réseau routier. Les cicatrices des exploitations du sous-sol sont toujours visibles au 21e siècle sur les flancs des collines et au creux de certains boisés. Leur grande visibilité contribue aujourd'hui à la sensibilisation à la fragilité et à l'importance des milieux naturels.



L'érablière Cardinal au début du 20e siècle ; l'acériculture est une activité très prisée.
Tiré de Cardinal, SHBMSH.

Deuxième moitié du siècle
Exploitation des flancs de montagne

Fin du siècle
Début des activités d'extraction

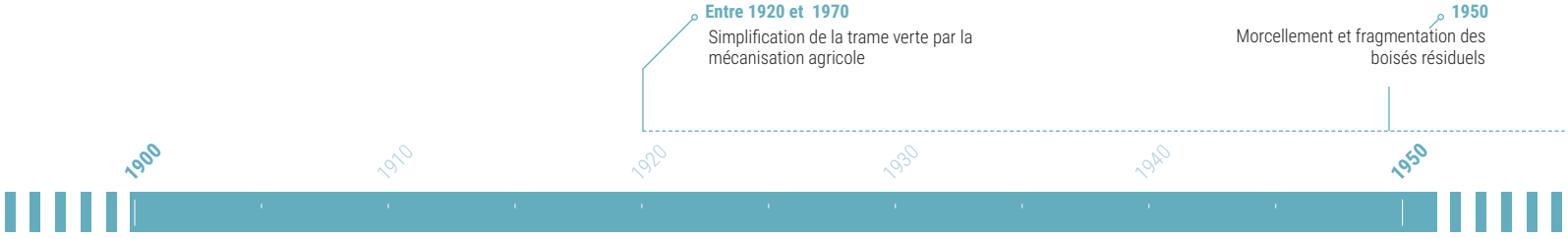
1850 1860 1870 1880 1890 1900

Première partie du 20e siècle

Des piémonts convoités

Les collines montérégiennes accueillent, depuis plusieurs décennies déjà, une vaste gamme d'activités récréotouristiques (chasse, pêche, ski alpin, raquette, ski de fond, randonnée pédestre, équitation, etc.) Toutes ces activités laissent des traces dans le paysage à des degrés d'intensité différents. Par exemple, de grandes coulées défrichées pour le ski sont visibles sur les versants des monts, créant de larges discontinuités dans le couvert forestier. Au début du 20e siècle, les collines montérégiennes agissent toujours en tant que points de repère en émergeant de la plaine du Saint-Laurent. Elles forgent l'identité de plusieurs municipalités qui les entourent. Que ce soit figurativement ou de manière plus abstraite, les collines montérégiennes font apparition dans l'armorial des municipalités de Saint-Marc et de Saint-Hilaire. Plus tard, elles seront représentées de manière claire dans de nombreux logotypes d'organisations municipales et paramunicipales.

Les premiers ensembles résidentiels qui émergent à l'issue des années 1950 ainsi que la consolidation du réseau routier ont pour effet de morceler et fragmenter les boisés résiduels sur l'ensemble du territoire et en particulier au pied des collines, en plus d'isoler ces réservoirs naturels, les uns par rapport aux autres (CRÉ Montérégie Est, 2012). Par conséquent, c'est au cours de ces années que l'on voit apparaître plusieurs regroupements de citoyens et associations scientifiques, motivés par le même désir de préserver le caractère naturel des collines, de concilier les aménagements récréatifs et de conservation et également un meilleur contrôle du développement urbain qui s'accélère. Les citoyens souhaitent notamment que le piémont soit protégé des projets résidentiels qui tendent rapidement vers les montagnes, que ce soit du côté du mont Saint-Bruno comme du mont Saint-Hilaire (Lambert, 2012).



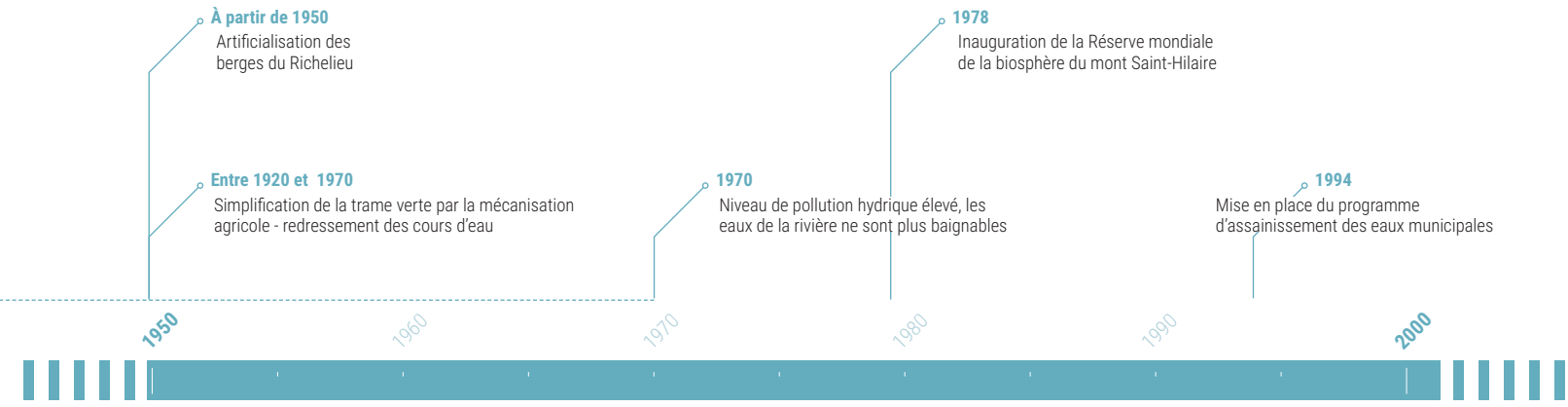
Seconde partie du 20e siècle

Les trames verte et bleue se dessinent

Entre 1923 et 1970, la mécanisation de l'agriculture a pour effet de simplifier la trame verte de la région. Les haies aux abords de cours d'eau et entre les plages de culture disparaissent au gré de l'agrandissement des parcelles cultivées. La trame bleue de la Vallée-du-Richelieu est aussi grandement affectée. Les cours d'eau sont détournés et redressés afin de maximiser les surfaces agricoles et favoriser la performance du drainage. Plusieurs fossés situés à l'extrémité des terres sont également aménagés. Ainsi, en quelques décennies seulement, la qualité des eaux du Richelieu se détériore, et ce, certes en grande partie sous l'industrialisation dans les terres agricoles, mais aussi en concomitance avec l'urbanisation et l'industrialisation des berges de la rivière. Dans la décennie de 1970, l'eau n'est plus baignable et les niveaux de pollution hydrique atteignent des sommets. C'est le glas pour les plages et la villégiature qui ont fait la renommée de la région durant nombre de décennies.

L'artificialisation des berges du Richelieu se dessine dès les années 1950; le déploiement de la villégiature engendre de nombreux remaniements du cours d'eau; les terrains des résidences secondaires sont agrandis au détriment la rivière, et les milieux humides riverains sont détruits. Les murets de soutènement ou les bandes de gazon entretenues prolifèrent jusqu'à l'aube des années 1990.

Malgré les travaux de la Régie des eaux pendant les années 1960 et l'adoption de la Loi sur la qualité de l'environnement en 1972, peu d'actions sont mises en œuvre afin de remédier à la pollution provenant à la fois des secteurs résidentiel, de la villégiature et de l'industrie. Les rejets d'eau se font directement dans la rivière, et celle-ci constitue un égout à ciel ouvert. Des progrès s'enclenchent à partir de 1978, mais ces derniers n'arrivent véritablement qu'à partir de 1994 avec le Programme d'assainissement des eaux municipales (PADEM). Entre-temps, plusieurs lois et règlements favorisent la reprise de bandes riveraines et haies, qui recommencent très doucement à former une trame verte et bleue sur le territoire à partir de la fin des années 1990. Cependant, à ce jour, la moitié des bandes riveraines ne respectent toujours pas les dimensions minimales prévues à la PPRLPI[1]. Elles sont souvent inexistantes ou de type herbacé (COVABAR, s.d.).



C'est donc au cours de cette époque que l'on prend davantage conscience de l'importance des milieux naturels sur le territoire et de l'importance de leur mise en valeur ainsi que de leur protection. À cet effet, en 1978, la Réserve mondiale de la biosphère du mont Saint-Hilaire [RMBMSH] est inaugurée. La MRC de La Vallée-du-Richelieu compte aussi 2,5 % d'aires protégées privées inscrites au Registre des aires protégées, dont la plus grande partie se trouve sur le mont Saint-Hilaire (MRC de La Vallée-du-Richelieu, s.d). Bien que les collines soient déjà bien appréciées par les amateurs de plein air et de nature, ces reconnaissances permettent de mieux concilier la préservation des écosystèmes et la fréquentation des lieux au bénéfice des citoyens, de la nature, des randonneurs et grimpeurs. La rareté des lieux naturels balisés et ouverts à une fréquentation de loisirs et l'accroissement du nombre de visiteurs entraînent toutefois l'apparition de sentiers illicites qui dégradent les milieux naturels. La position isolée des Montérégiennes dans les plaines fait en sorte que leurs sommets, malgré qu'ils soient de faible altitude, offrent des vues panoramiques uniques. Leur beauté et leur rareté engendrent leur popularité.



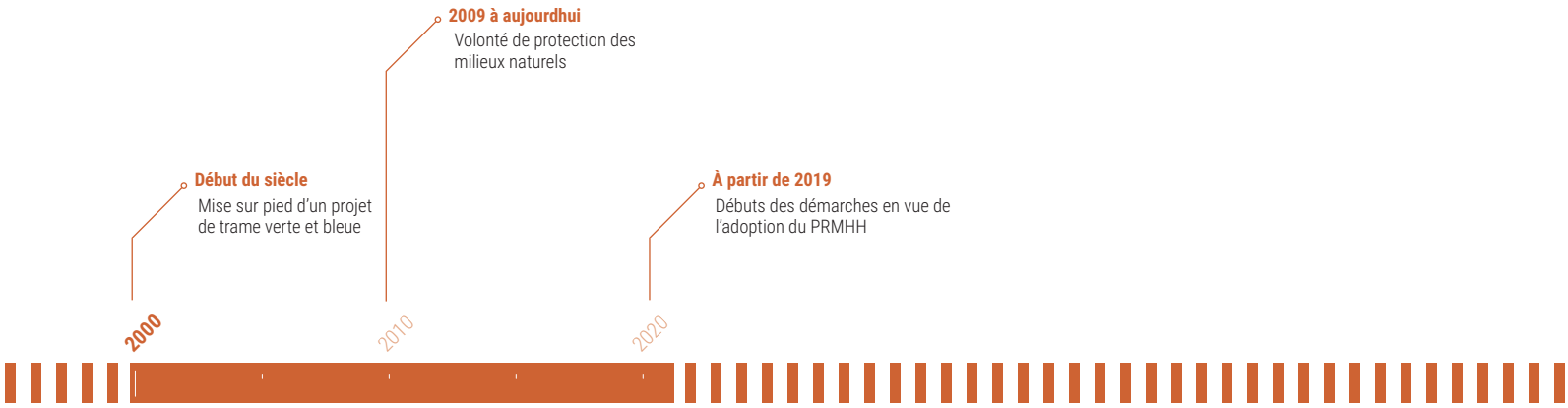
Les rubans végétaux entre les cultures et aux abords des cours d'eau disparaissent au profit de l'agrandissement des terres cultivées et des activités de drainage.
Tiré de Cossette, BANQ numérique, 1980a.

21e siècle

Mouvement écologique

Depuis quelques années, la Communauté Métropolitaine de Montréal (CMM) a mis sur pied un projet de trame verte et bleue, c'est-à-dire, un réseau structuré de milieux naturels terrestres et aquatiques, aménagé à des fins récréotouristiques. récréotouristiques. Ce projet se traduit par l'encouragement des initiatives locales visant à lier entre eux et consolider les corridors verts, ainsi qu'à la mise en place de mesures de remédiation et de végétalisation des cours d'eau. C'est la première fois qu'un projet de cette ampleur est supporté par un organisme supramunicipal. L'initiative se veut un premier pas régional et concerté vers la protection d'au moins deux corridors forestiers au sein de la MRC. Le premier inclut le mont Saint-Bruno et se propage dans les MRC avoisinantes au nord, au sud et à l'ouest. Le second corridor se situe sur la rive est de la rivière Richelieu et inclut le mont Saint-Hilaire et le versant nord-ouest du mont Rougemont (Covabar, s.d.). Ces importants massifs forestiers sont les seuls qui subsistent dans cette plaine fortement touchée par l'agriculture et l'urbanisation. Ces projets permettent de contrer la perte de couvert forestier et la fragmentation des habitats.

Les milieux humides, quant à eux, subissent toujours de nombreuses pressions. Des moyens sont mis en œuvre afin de les protéger et, plus récemment, pour les mettre en valeur, voire en reconstituer certains (COVABAR, s.d. ; Goulwen et coll., 2018). Une importante tourbière, la plus grande en Montérégie est intégrée en 2012 au territoire du parc national du mont Saint-Bruno. Elle est dominée par le rhododendron du Canada (Rhododendron canadense) qui offre une magnifique floraison colorée à la fin du mois de mai. Le pourtour de la tourbière arbustive est dominé par le bouleau gris (Betula populifolia) (Rivard, 2014). Également, le pourtour des îles Jeannotte et aux Cerfs, au beau milieu du Richelieu, abrite des herbiers aquatiques qui sont, depuis 2009, des milieux naturels



protégés. Ils sont reconnus comme des habitats essentiels au chevalier cuivré (espèce de poisson endémique) et à plusieurs espèces d'oiseaux. Une campagne de renaturalisation des rives avait aussi été mise en place en 2006 par plusieurs organismes environnementaux (COVABAR, s.d.). Enfin, plus à l'est, la Réserve mondiale de la biosphère du mont Saint-Hilaire participe activement, avec l'aide de nombreux organismes, à la préservation des importants milieux humides de la montagne et des boisés qui la prolongent vers le nord, sur le coteau de Salvail. En 2020, la MRC de La Vallée-du-Richelieu s'implique activement dans la mise en place d'un plan régional des milieux humides et hydriques (PRMHH), en particulier en ce qui a trait à la connaissance et la caractérisation des milieux en présence. Le plan sera déposé avant juin 2022 et constituera la clé de voûte des futures actions sur les milieux humides.

Enfin, une problématique de présence d'espèces exotiques ou indigènes envahissantes est observable, en particulier sur les portions fortement urbanisées du territoire et sur les abords de cours d'eau et de voies routières. Différentes espèces végétales envahissantes et des pathogènes (insectes, maladies) tels que l'agrile du frêne, modifient fortement les milieux. La surabondance de cerfs de Virginie sur les monts Saint-Bruno et Saint-Hilaire modifie la structure des peuplements végétaux et menace certaines espèces à statut précaire (CRÉ Montérégie Est, 2012).





Eaux des tributaires de la rivière Amyot à l'automne.
Saint-Denis-sur-Richelieu et Saint-Charles-sur-Richelieu, 2018.

Paysages villageois

17e siècle

Premiers établissements seigneuriaux

Bien avant l'établissement des premiers colons dans la région, celle-ci est peuplée par les Iroquoiens, les Hurons et les Algonquiens. Ils occupent les rives de la rivière Richelieu et vivent de façon nomade avant de se sédentariser et de commencer à cultiver la terre. À une certaine époque, on distingue même des villages iroquoiens comportant un certain nombre de maisons longues. Ces agglomérations rurales sont toutefois habitées sur une base annuelle. Il faudra attendre plusieurs années après soit, en 1655, avant de voir un premier essai de colonisation aux abords du fort de Chambly. Ainsi, en 1681, à Chambly, une famille de quatre enfants cultive en moyenne sept arpents de terre et possède deux bêtes à cornes, tandis que les familles plus aisées cultivent environ quinze arpents de terres et possèdent six bêtes à cornes (Beauregard, 1970).

À partir de 1672, l'établissement seigneurial sur les rives du Richelieu, sous la forme d'une mince frange riveraine, est entamé, mais ce n'est qu'au siècle suivant que les colons vont véritablement s'y installer.



À gauche de haut en bas :
Fort Chambly vers 1840. Le premier essai d'établissement des colons sur les rives du Richelieu s'y est déroulé en 1665 suite à la construction du fort.
Tiré de Bartlett, Musée de la civilisation, v.1840.

Avant le 17e siècle - Jusqu'au la moitié du siècle
Certaines Premières Nations occupent les rives du Richelieu

1655
Première tentative de colonisation

1672
Établissement seigneurial sur les rives du Richelieu, sous la forme d'une mince frange riveraine

1600 1610 1620 1630 1640 1650 1660 1670 1680 1690 1700



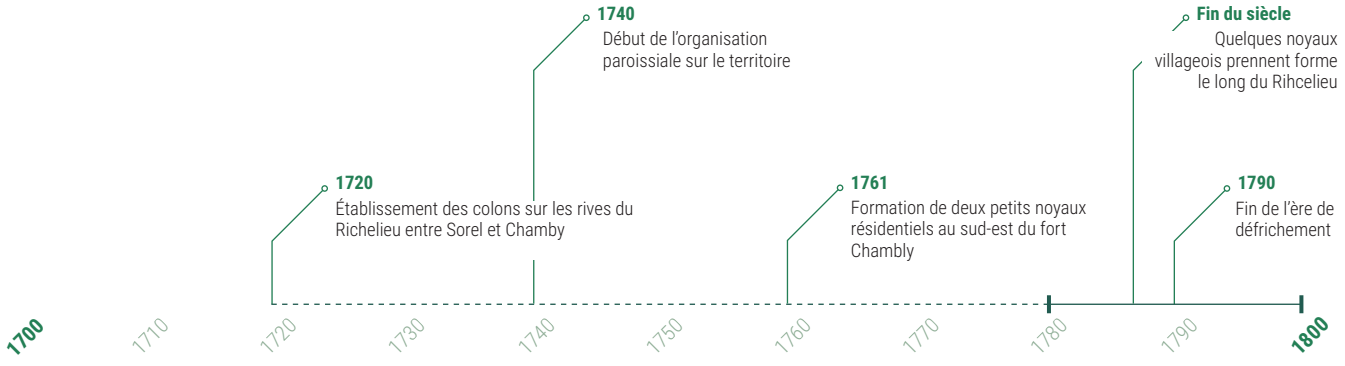
Habitations aux abords du bassin de Chambly, 18e siècle
Carte dressée par James Murray en 1761 sur laquelle on distingue les terres défrichées, les boisés et les premiers bâtiments construits.
Extrait tirée de la collection personnelle de Louis-Philippe R.-Brosseau.

18e siècle

Naissance des bourgs

À la suite du traité d'Utrecht en 1713, la plaine est divisée en grandes seigneuries, ce qui laisse place au la première véritable initiative de peuplement de la région. Ainsi, à partir de 1720, des colons s'établissent véritablement le long de la rivière entre Sorel et Chambly. Saint-Denis reçoit un premier colon en 1720, Beloeil en 1726, et Saint-Charles en 1729. Le censitaire se construit alors une cabane de bois sur son lot couvert de forêt qu'il devra défricher les années suivantes. Les abris sont rudimentaires, mais sont remplacés par des maisons mieux adaptées au climat et aux intempéries dans les années qui suivent. La population vit majoritairement sur le premier rang, qui donne sur le Richelieu, et les églises paroissiales sont construites sur ce même rang, au centre des paroisses fraichement érigées. Les seconds et troisièmes rangs se développent dans les années suivantes, au fur et à mesure de la concession des terres. D'ailleurs, l'augmentation de la population des seigneuries à l'est du fleuve Saint-Laurent favorise l'ouverture de rangs vers l'intérieur. Cette initiative donne naissance à la paroisse de Saint-Antoine en 1741. À la même époque, le territoire de l'actuelle municipalité de Saint-Jean-Baptiste se développe, quant à elle, lentement sur la la rivière des Hurons, au fur et à mesure que l'arrière-pays maskoutain se peuple.

Après 20 ans de défrichement, quelques organisations paroissiales sont observables. Le plus souvent, l'église paroissiale est construite en plein champ, en bordure de rivière, à l'endroit le plus central de la nouvelle paroisse. Les habitations et les artisans suivent. Toutefois, à cette époque, des chartes de bourg sont aussi accordées lorsqu'un seigneur souhaite développer une agglomération marchande sur le territoire de sa seigneurie. C'est dans ce contexte que les bourgs de Saint-Denis et de Chambly sont fondés, arpentés et dotés de leur charte. La Prairie, Verchères, Boucherville et Dorchester (Saint-Jean) sont tout autant d'exemples d'autres bourgs organisés sur la Rive-Sud de Montréal à la même époque. La carte de Murray de 1761, l'un des documents cartographiques les plus complets de cette époque, permet d'observer deux petits noyaux en cours de formation à Chambly: le premier et le plus petit autour de l'église catholique, et un second tout près de l'embouchure des rapides, le long de l'actuelle rue de Richelieu, entre Lafontaine et des Voltigeurs. Ailleurs sur l'actuel territoire de la MRC, il est possible d'observer des églises établies sur des rangs agricoles riverains à Saint-Antoine, Saint-Denis et Saint-Charles. Les autres paroisses et agglomérations n'existent pas encore. Ces lieux finissent par concentrer les équipements administratifs et socio-économiques tels que l'église, le



presbytère, le manoir et le moulin, et deviennent les centres nerveux des seigneuries et, bientôt, les principaux pôles de croissance des villages (Filion et coll., 2001). Les bourgs sont dotés d'une charte et d'un plan de lotissement généralement quadrillé et serré ce qui rapproche le tissu bâti. Ces plans illustrent une symétrie qui s'oppose à l'ancien tissu construit (Courville, 1990). En 1770, on retrouve au bourg de Saint-Denis, treize maisons habitées, tandis que 20 ans plus tard, on en compte 38 (Filion et coll., 2001 ; SHRL, s.d.). À la fin du siècle, on observe à Beloeil un petit noyau central comprenant l'église et quelques marchands, artisans et professionnels (Lambert, 1994, SHRL, s.d.) Juste en face, à Mont-Saint-Hilaire, le premier presbytère-chapelle est construit en 1795. À Saint-Marc, un presbytère-chapelle érigé en 1793 est rapidement remplacé, à partir de 1798, par une église. Deux villages naitront au siècle suivant autour de ces édifices. Cependant, à la même période, on ne retrouve aucun embryon de noyau à Otterburn Park, McMasterville, Saint-Basile-le-Grand, Saint-Jean-Baptiste et Carignan, seules des habitations et fermes sont alignées le long de la rivière Richelieu.



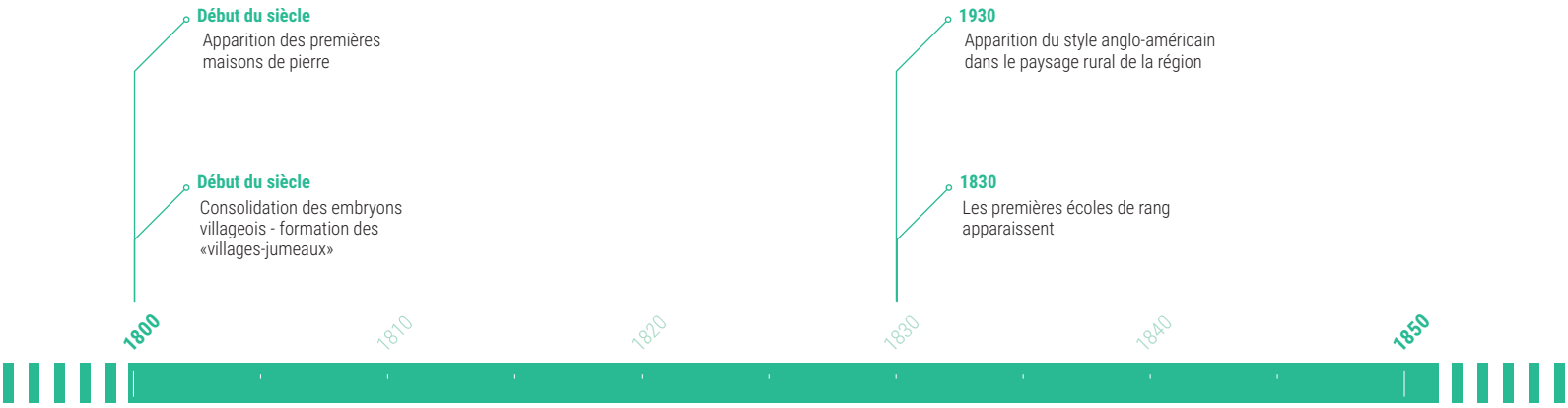
Au coeur du vieux bourg de Saint-Denis-sur-Richelieu
Le long de la rue Saint-Thomas

Première partie du 19e siècle

Consolidation des paysages villageois

Le début du 19e siècle est marqué par la consolidation des embryons villageois et bourgs existants et par la création des derniers villages de la trame richelaine. Sur les lieux d'implantation des églises paroissiales, le plus souvent érigées au coeur des champs dans des endroits centraux des seigneuries, des artisans se regroupent afin de bénéficier de la fréquentation des lieux et contribuent à la consolidation de noyaux villageois. La vallée du Richelieu connaît alors une croissance de l'habitat groupé et une augmentation du nombre de noyaux induite par une explosion démographique et la nécessaire diversification de l'économie, l'ensemble des nouveaux citoyens ne pouvant s'adonner à la stricte agriculture. Les deux rives du Richelieu voient se consolider un chapelet de petits bourgs qui se font face de part et d'autre de la rivière à intervalles réguliers. Ils forment alors une succession de « villages jumeaux », une composition paysagère originale. La disposition de ces bourgs n'est pas uniquement tributaire de l'emplacement de l'église paroissiale; elle dépend aussi de la consolidation des tracés routiers vers l'est. Le Richelieu, large obstacle naturel, devient alors un lieu de traversée. Les différents points de traversée jouissent d'une grande fréquentation, et on y voit des artisans se regrouper. Dans ces villages, les maisons d'ouvriers et d'artisans sont implantées sans marge de recul par rapport à la voie publique (Després et Ghautier, 2015), alors que les résidences bourgeoises se multiplient au bord de l'eau, dans des secteurs riverains fort ombragés. À cette époque, certaines paroisses comptent plus d'un noyau. À titre d'exemple, la seule ville de Mont-Saint-Hilaire en regroupe trois (SHBMSH, s.d.): sur la rivière près de l'église, un autre un peu plus au sud surtout peuplé de villégiateurs qui donnera naissance à Otterburn Park et, enfin, un regroupement d'artisans et de cultivateurs près des moulins de la montagne.

Au cours de cette période, le paysage de rang habité se consolide. Les habitations rurales sont construites en bois et comportent, la plupart du temps, un rez-de-chaussée et un grenier. Toutefois, le tournant du 19e siècle voit l'apparition des premières maisons de pierre. En 1851, on compte dix-huit maisons de pierre dans la seule paroisse de Saint-Hilaire (Charuest, 1999). À partir de 1830, la maisons d'allure anglo-américaine se propage aussi dans la Vallée-du-Richelieu. Le paysage architectural est influencé par l'immigration



britannique et américaine ainsi que par la proximité des États-Unis (Filion et coll., 2001). L'apparition de la maison en brique est, quant à elle, un signe de l'influence de la Nouvelle-Angleterre, et est réservée qu'aux familles aisées. Les seigneuries comptent des fours qui servent à transformer l'argile locale en brique.

C'est aussi au tournant du 19e siècle que les écoles de rangs sont instaurées. Les premières écoles apparaissent en 1831 à Chambly et à Saint-Jean-Baptiste puis elles sont dispersées sur les rangs de chaque municipalité (Filion et coll., 2001). À Saint-Denis, le rang de la Côte-Plaisance accueille, en 1856, sa première école (SHRL, s.d.). Le rang devient alors une communauté tissée serré, et une forme de vie collective s'y organise.

Maison natale de Sir Georges-Étienne Cartier
Construite en 1782, à Saint-Antoine-sur-Richelieu
Tiré de la collection Photos historiques JRAD, BANQ.

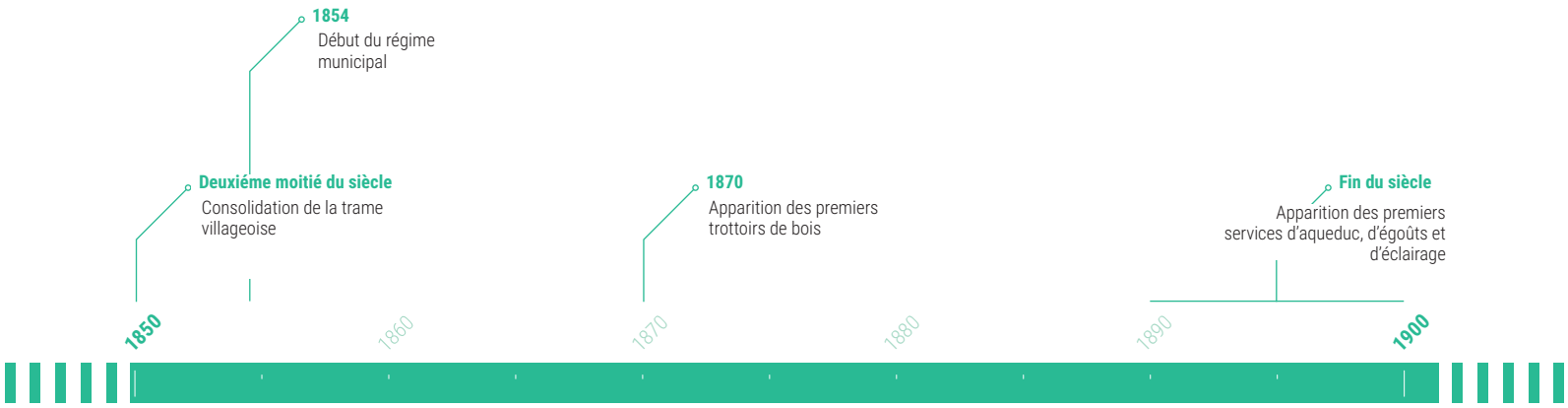


Seconde partie du 19e siècle

Organisation des services, croissance et déclin

Les villages de Saint-Denis et Saint-Charles qui se sont développés au début du siècle présentent déjà plusieurs commerces variés. Cette situation leur confère une vocation davantage commerciale. La trame villageoise de la vallée du Richelieu se consolide avec l'essor de nouveaux villages comme celui de Saint-Hilaire, qui se voit propulsé à compter des années 1860. La construction d'un aqueduc, d'une brasserie, d'un nouveau quai et le lotissement de nouveaux terrains jusqu'à la voie ferrée témoignent d'un véritable démarrage économique pour le village. Les villages continuent, pour la plupart, à se consolider sur le long de la rivière, laissant les terres du riche terroir disponibles à l'agriculture. Ensuite, les villages deviennent plus compacts et se densifient; ils grandissent à partir de leur centre, soit l'église, vers la périphérie (Courville, 1990). La trame résidentielle est structurée par une matrice cadastrale géométrique à Chambly, Beloeil, Saint-Hilaire et Saint-Denis. Les autres agglomérations demeurent des villages-rue, centrés sur une seule artère principale. Autour des années 1870, on voit apparaître les trottoirs de bois (Hébert, s.d.). L'avènement du régime municipal en 1845 puis 1854 instaure des conseils et des mairies; chaque municipalité constituée prend désormais ses propres décisions selon les volontés populaires et politiques. Vers la fin du siècle, les premiers services d'égoûts, d'aqueduc et d'éclairage à l'électricité voient le jour, notamment à Chambly où, dès 1891, des turbines électriques mues par le courant de l'eau sont installées. Ainsi, règle générale, sur une fenêtre de 50 ans, les villages deviennent des centres de services organisés.

Contrairement aux paroisses voisines qui se trouvent sur les rives du Richelieu, ou même à Saint-Jean-Baptiste, dont le noyau naît de la concentration des services de la paroisse à la croisée des chemins, le cœur villageois de Saint-Basile-le-Grand est implanté au milieu des terres à proximité de la voie ferrée. Un arrêt ferroviaire sur le parcours du Grand-Tronc génère un passage suffisant pour stimuler l'apparition d'une agglomération en son pourtour. À la fin des années 1860, la population est assez grande pour réclamer sa propre paroisse, par détachement de Saint-Joseph-de-Chambly, et constituer sa propre municipalité. Un peu plus à l'est, le hameau industriel de Beloeil-Station connaîtra un sort similaire au 20e siècle et deviendra l'actuelle municipalité de McMasterville.



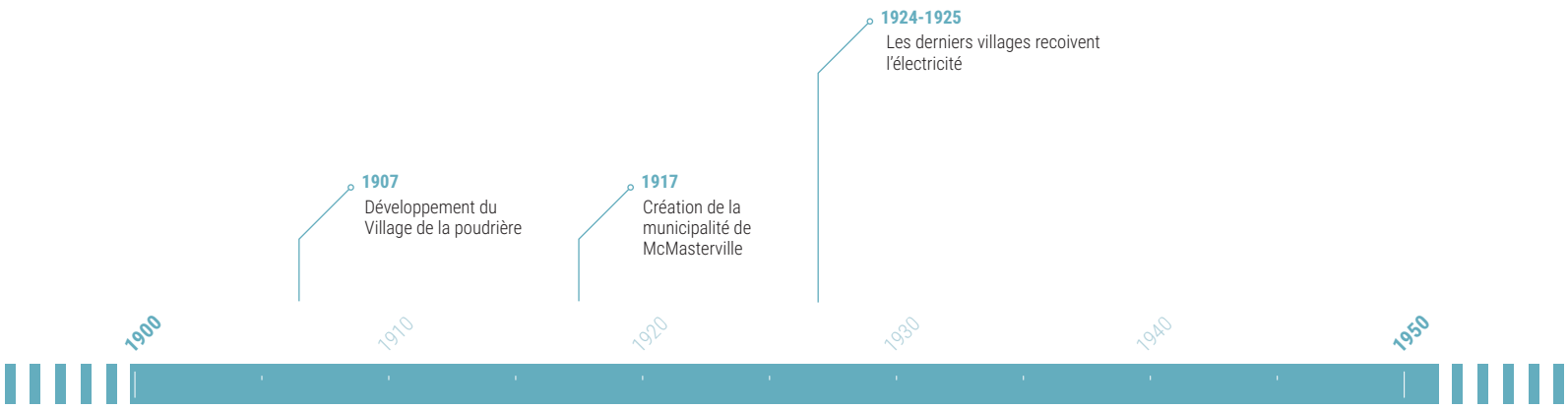
Première partie du 20e siècle
Modernisation des villages

Une nouvelle dynamique s'instaure lorsque la population régionale se remet lentement à croître. Les villages commencent de plus en plus à profiter des innovations venues des centres urbains et donc à se moderniser. Les vieux villages du Richelieu recevront l'électricité assez tard, notamment à Saint-Denis en 1924 puis à Saint-Charles, en 1925. Ceux-ci resteront sans industrie moderne pour l'époque. Dans les villages, on voit donc apparaître des alignements de poteaux qui soutiennent les fils électriques et téléphoniques, ou encore des « lampes » de rue. Le développement important de la villégiature à cette époque a comme effet d'améliorer les villages les services offerts dans les villages à proximité par l'offre de meilleurs services aux vacanciers (Lambert, 2012). Plusieurs travaux de voiries sont réalisés à cette époque, dont l'asphaltage de la plupart des routes urbaines.

L'industrialisation modifie aussi grandement le paysage villageois de la région. Par exemple, en 1907, les dirigeants de la poudrière de Beloeil, construite en 1878, développent un village ouvrier tout entier, surnommé Village de la Poudrière (Lambert, 2017) Ce sont les prémices de McMasterville. Le développement du réseau routier favorise l'urbanisation de quelques secteurs résidentiels sans toutefois que cela ne détourne l'attention des coeurs vers les périphéries. Ce phénomène surviendra surtout à partir des années 1960.



Rue principale de Saint-Hilaire en 1910, bordée de trottoirs de bois, de maisons et de petits commerces.
Tiré de Musée McCord, 1910.



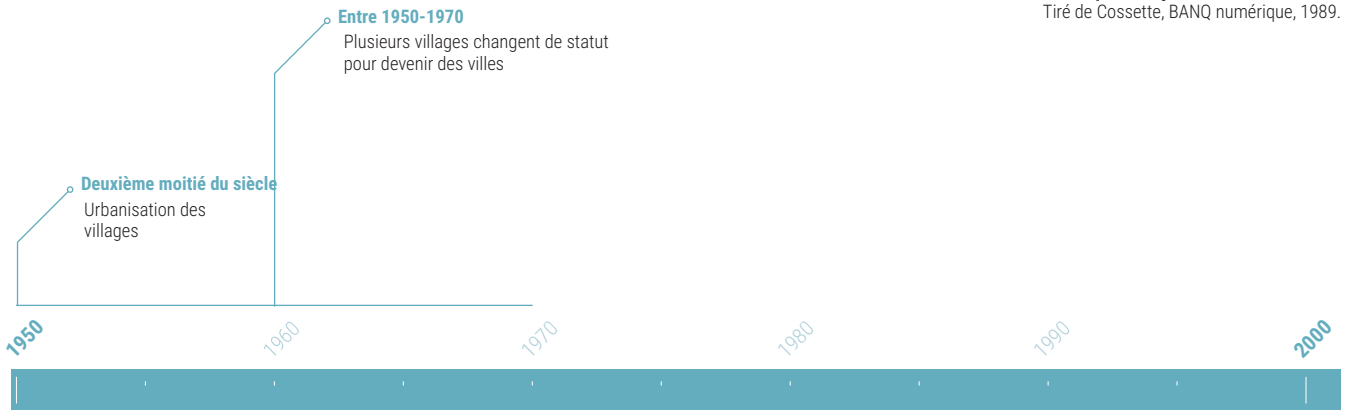
Seconde partie du 20e siècle

Les villages deviennent villes

La seconde partie du 20e siècle est caractérisée par une forte urbanisation directement liée aux progrès dans le domaine du transport. Le visage villageois de la Vallée-du-Richelieu se métamorphose; la transition vers la suburbanité et l'urbanité est fulgurante. Dans les années 1950 à 1970, plusieurs municipalités de village changent de statut pour devenir des Villes. Dès lors, d'importants travaux d'infrastructures et d'aménagement sont entamés et modifient les paysages ruraux (Collin et Poitras, 2002). L'expansion des quartiers pavillonnaires entraîne une nouvelle demande pour des services de proximité. De nouveaux pôles commerciaux adaptés à l'échelle du transport automobile sont créés, laissant à l'abandon certains cœurs villageois. Aux petits commerces des artères commerciales des coeurs villageois se substituent de grands magasins et des chaînes. Les villages, qui se distinguaient autrefois par leur structure de peuplement et leur armature de services, sont transformés, à leur périphérie, en banlieues (Dugas, 1984). Toutefois, les municipalités du nord de la MRC gardent leur caractère très villageois, d'une part par leur plus grand éloignement de Montréal, mais surtout par l'entrée en vigueur de la LPTAAQ.



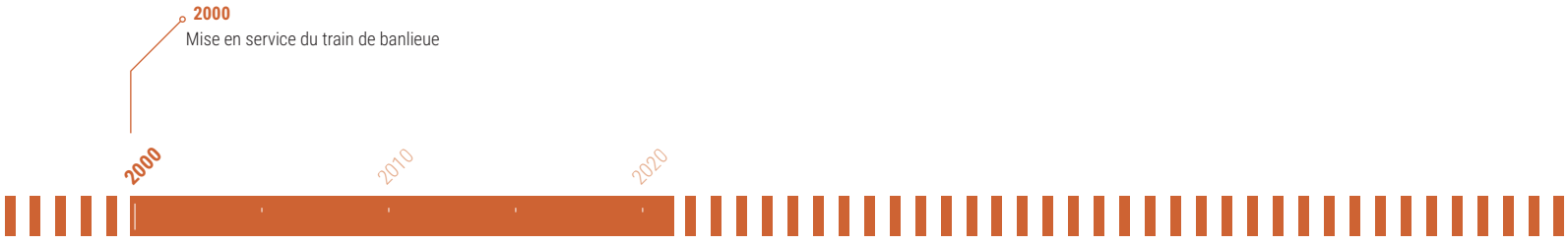
Le noyau de Saint-Denis-sur-Richelieu entouré de ses quartiers jeunes et moins récents
Tiré de Cossette, BANQ numérique, 1989.



21e siècle

Un caractère villageois qui perdure au coeur de la banlieue

Aujourd'hui, la MRC est marquée par la suburbanité. Toutefois, au coeur des larges nappes résidentielles qui caractérisent le paysage régional se trouvent les noyaux anciens, véritables châteaux-forts de l'identité régionale. Un néologisme est utilisé au sein des documents officiels de la MRC afin de décrire ce phénomène : « la rurbanité ». Malgré l'expansion fulgurante des dernières décennies, le cœur des municipalités de la région revêt toujours un caractère fondamentalement villageois avec un patrimoine architectural associé à cette forme d'occupation. Les municipalités de la partie nord du territoire ont, quant à elles, gardé un caractère presque exclusivement villageois. Cette trame de village de la vallée du Richelieu demeure vivante et présente des caractéristiques paysagères uniques, et elle contribue à tisser des ponts paysagers entre le nord et le sud de la MRC. En raison de cette particularité paysagère, Saint-Denis-sur-Richelieu, Saint-Antoine-sur-Richelieu et Saint-Marc-sur-Richelieu sont aujourd'hui classées parmi les plus beaux villages du Québec selon l'association du même nom. Un mouvement de revitalisation prend aujourd'hui place et change durablement le paysage des cœurs urbains et villageois. Ces efforts de revitalisation des artères commerciales et des noyaux villageois permettent de créer de nouveaux pôles touristiques et des milieux de vie de proximité qui répondent aux exigences de la présente époque tout en gardant le cachet d'autrefois. Plusieurs actions ont été prises notamment à Chambly et Beloeil afin de redynamiser les secteurs anciens et de les animer par le commerce, l'art et la culture. Des organismes comme Rues principales ou encore la Coalition Cœurs de villes et villages emboîtent le pas et contribuent au mouvement.



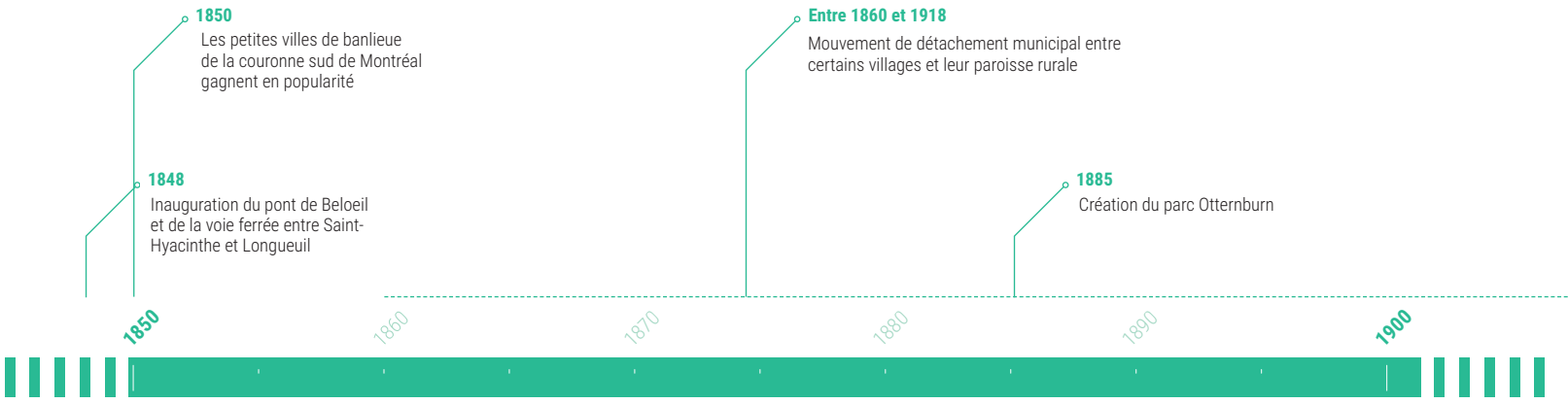
Paysages suburbains

Seconde partie du 19e siècle

Voies de convergence, voies de développement

Avec la construction de nouvelles infrastructures de transport et de communication, dont le pont Victoria dans les années 1850, une nouvelle population emménage dans de nouveaux quartiers suburbains à proximité des chemins de fer de la Couronne-Sud de Montréal. La ville de Saint-Lambert , à la tête du pont Victoria, est reconnue à juste titre comme la première banlieue de Montréal. Durant ces années, la population rurale diminue tandis que la population urbaine augmente. À l'ombre des usines propulsées par le chemin de fer, de nouveaux quartiers ouvriers voient le jour là où se trouvaient jadis des terres agricoles (Despres et Gauthier, 2015). C'est à cette époque que naît l'agglomération de Beloeil-Station, qui prendra réellement son envol au début du 20e siècle autour d'une poudrière. L'arrivée de ces nouveaux travailleurs multiplie par six la population de cette agglomération qui atteint 300 personnes en 1891 (Lambert, 2017). McMasterville est donc le plus ancien quartier suburbain à s'être formé sur le territoire de la MRC de La Vallée-du-Richelieu.

Entre 1860 et 1918, ce mouvement d'urbanisation inégaux de certains secteurs des paroisses d'origine, surtout rurales, engendre un lot de détachements municipaux. Les villages qui souhaitent se doter de services urbains sont contraints de se séparer des paroisses rurales qui souhaitent le statu-quo. Les nouveaux quartiers ouvriers autour des usines, souvent éloignés des coeur traditionnels, sont détachés en raison de visions différentes de développement économique. En tout, une douzaine de municipalités sont créées par regroupement ou sécession d'entités sous ces motifs : Chambly-Canton se détache de Saint-Joseph-de-Chambly (Carignan) en 1847, puis les villages de Chambly-Canton et de Chambly-Bassin sont scindés en 1855, la municipalité de la paroisse de Saint-Basile-le-Grand se détache de Saint-Joseph-de-Chambly en 1871, le village de Saint-Denis se détache de la municipalité de paroisse éponyme en 1903, la ville de Beloeil (1914) et le village de McMasterville (1917) se détachent tour à tour de Saint-Mathieu-de-Beloeil, etc. (Collin et Poitras, 2012). Le mouvement de suburbanisation modifie de manière définitive le caractère des villages et des villes de la région. Ainsi, les activités résidentielles se développent un peu partout sur le territoire à proximité des nouveaux axes de transport et des industries.



Première partie du 20e siècle

Première génération de banlieues

Au début du siècle, plusieurs terrains sont lotis et mis en vente dans la municipalité d'Otterburn Park, et ce sont presque exclusivement les travailleurs du Grand-Tronc (CN) qui achètent ces terrains. L'urbanisation de la ville naissante se poursuit par la conversion d'anciens chalets d'été en résidences permanentes (Filion et coll., 2001). Après McMasterville, Otterburn Park devient donc, par des processus légèrement différents, la seconde banlieue à proprement parler sur le territoire de l'actuelle MRC de La Vallée-du-Richelieu. Les rues de ces nouveaux quartiers constitués dans les années 1940, principalement, sont bordés de résidences qui reprennent certaines caractéristiques du bâti vernaculaire: présence d'une galerie-porche en façade, toit à deux ou quatre versants (souvent tronqué). À la même période, faute de logements disponibles à proximité de la poudrière de Beloeil, les dirigeants font construire plusieurs maisons, un hôtel, des immeubles à logements et même des baraques afin d'y loger les nouveaux arrivants. Au bout de quelques années, un véritable quartier vit et s'anime, avec ses rues, sont église, son parc et terrain de jeu. On le surnomme « Village de la Poudrière » (Lambert, 2017). Ce quartier disparaît autour des années 1950 lors de l'agrandissement de l'usine. D'ailleurs, lors de la Seconde Guerre mondiale, le nombre de travailleurs augmente considérablement dans certains secteurs, ce qui occasionne la construction de plusieurs résidences (Collin et Poitras, 2012). Le noyau constitué de Beloeil, McMasterville et Otterburn Park prend de l'expansion, non pas à cause de la proximité de Montréal, mais surtout en raison de sa propre industrialisation. Le même phénomène survient à Chambly et Richelieu.

L'inauguration du pont Jacques-Cartier en 1930 accentue le développement urbain amorcé à partir de plusieurs noyaux relativement autonomes et espacés, tel qu'à Beloeil et Chambly (Collin et Poitras, 2012). Les activités agricoles et périurbaines n'ont d'autre choix que de cohabiter, ce qui crée une forme urbaine et agricole de transition unique.

Le paysage des premiers développements suburbains est d'abord caractérisé par les triplex, des immeubles à logements superposés. Vers la fin des années 1950, ces derniers sont vite remplacés par la maison individuelle, qui dominera le paysage suburbain jusqu'au tournant des années 2010. Les quartiers ouvriers d'abord monofonctionnels se complexifient tranquillement. Des commerces s'installent dans les rez-de-chaussée des immeubles le long des



artères principales. La démocratisation de l'automobile donne naissance à une nouvelle typologie d'habitat dans les banlieues ; le bungalow. Marginales dans la Vallée-du-Richelieu avant 1950, ces maisons larges et peu profondes, construites sur un seul niveau, occuperont éventuellement la majorité du territoire urbanisé. Le lotissement s'adapte au nouveau standard de cette typologie d'habitation, de telle sorte que le terrain « 60 x 100 » devient la norme. Avec chaque nouvelle vague de construction de la banlieue, le bungalow d'une époque est accompagné d'une typologie d'habitat collectif qui lui correspond architecturalement, le «bloc appartement», dépassant rarement 3 étages, et qui comporte un accès partagé via un escalier intérieur commun (Després et Gauthier, 2015).

Enfin, l'industrialisation et la modification des pratiques agricoles après la Seconde Guerre mondiale tendent à faire disparaître les plus petites terres. Chaque année, l'emprise des terres cultivées diminue au profit des lotissements résidentiels dans la portion sud de l'actuelle MRC (Collin et Poitras, 2012). D'importants changements s'opèrent dans le territoire. Le paysage agricole se transforme et se simplifie. De nombreuses résidences disparaissent sur les rangs, désormais obsolètes. Aux portes de la métropole québécoise, une rumeur d'urbanisation rapide et massive gronde. Les années soixante sont presque là.



Lotissement résidentiel plus compact et nouvelles typologies d'habitations à Saint-Hilaire.
Tiré Wm. Notman & Son, du Musée McCord, 1918.

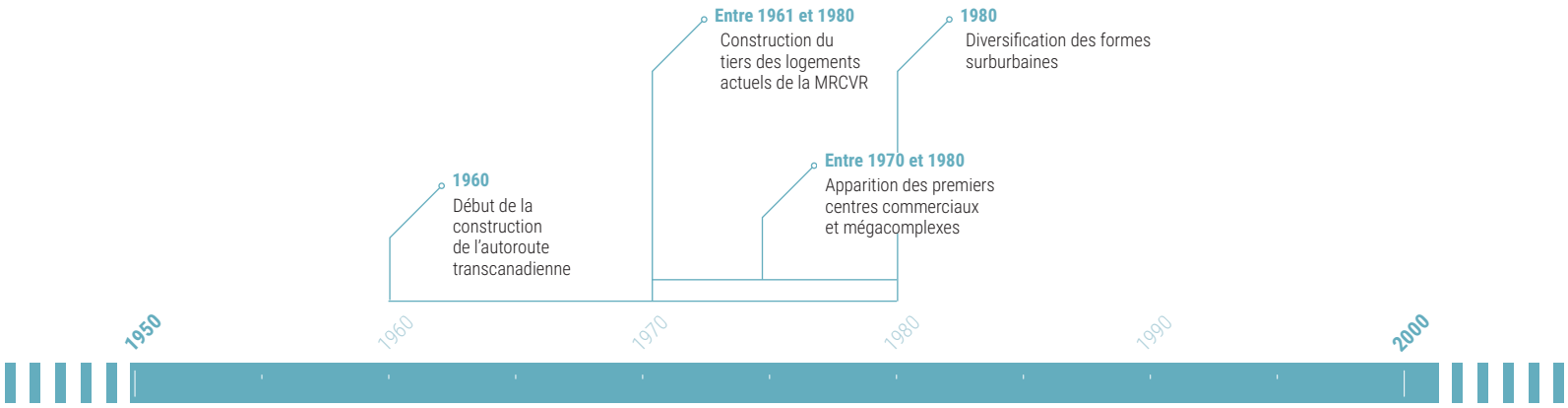
Seconde partie du 20e siècle

Diversification des formes urbaines

Le mouvement migratoire massif intrarégional qui s'opère à partir de la métropole vers la périphérie donne naissance à de nouvelles typologies de paysages liées à la suburbanité. À partir de 1960, la croissance des premières couronnes de Montréal s'exacerbe. Ainsi, entre 1961 et 1980 près du tiers des logements actuels de la MRC de La Vallée-du-Richelieu sont construits (MRC de La Vallée-du-Richelieu, s.d.). Après 1990, la tendance se poursuit. Au cours des 30 dernières années, le nombre de ménages a augmenté de 175 % à Saint-Basile-le-Grand et de 164 % à Chambly, pour ne citer que ces deux municipalités (MRC de La Vallée-du-Richelieu, 2016). Les champs d'autrefois sont désormais de véritables quartiers habités par des milliers de citoyens. Les rives du Richelieu sont investies par les citadins et les villégiateurs. La tendance à l'expansion suburbaine ne se déroule pas seulement autour des noyaux anciens et sur les berges. Plus loin, au-delà des périmètres urbains, quelques zones forestières sont morcelées afin d'y aménager des quartiers résidentiels monofonctionnels de faible densité (Collin et Poitras, 2002). Leur tissu construit est diffus et homogène et ne relève ni du rural, ni de l'urbain.

Ce phénomène se poursuit de manière moins marquée après l'entrée en vigueur de la LPTAAQ (1978), mais ces milieux agricoles non productifs sont toujours, aujourd'hui, plus vulnérables aux exclusions et dézonages. En comparaison, les routes et rangs qui sillonnent le territoire agricole ont fait l'objet d'une densification linéaire à partir des noyaux d'habitat anciens. La promulgation de cette loi a définitivement mis un frein à l'insertion de nouvelles habitations entre les bâtiments plus anciens. Il n'est pas rare, aujourd'hui encore, de circuler sur des rangs habités très densément à proximité des villes du sud de la MRC.

Afin d'accompagner cette croissance démographique, les municipalités doivent se doter de plusieurs équipements sociocommunautaires et récréatifs (écoles, bibliothèques, centres culturels, arénas, piscines, etc.) (Collin et Poitras, 2002). Les années 1970 et 1980 voient aussi l'apparition des premiers centres commerciaux et mégacomplexes qui font compétition aux petits commerces de voisinage et de quartier de l'époque. Le mail Montenach de Beloeil illustre bien cette



tendance à l'intensification des activités commerciales; ouvert en 1959 comme centre commercial de quartier (les Galeries Montenach), il est agrandi et réaménagé en 1975.

À partir du milieu des années 1980, on assiste à une légère diversification des formes de la suburbanité.. Malgré la dominance de la maison individuelle isolée sur sa parcelle, on voit apparaître de manière marginale des maisons en rangée et jumelées (Despres et Gauthier, 2015). D'autres développements correspondent plutôt à des lotissements résidentiels ou même commerciaux homogènes enclavés dans le territoire et ayant leur propre logique de découpage parcellaire. Ces enclaves s'insèrent de manière assez indifférente au milieu rural et sont dotées d'un réseau de rues peu perméable (Despres et Gauthier, 2015). Toutefois, cette homogénéisation du bâti ne s'accompagne pas forcément d'une homogénéisation sociale. Depuis le début des années 1990, les îlots de pauvreté qui existaient sur la Rive-Sud de Montréal sont refoulés vers les municipalités rurales telles qu'à Carignan et dans les paroisses périphériques (Collin et Poitras, 2012), particulièrement en raison de l'augmentation de la valeur foncière.

En somme, les paysages suburbains sont nés de l'industrialisation et de l'accélération des moyens de communication. La dématérialisation des systèmes de communication à laquelle nous assistons dans la décennie 2020 laisse croire que de nouvelles manières d'habiter le paysage suburbain émergeront à moyen terme.



Explosion des habitations individuelles isolées et densification linéaire le long des vieux chemins.
Tiré de Cossette, BANQ numérique, 1980 b.

21e siècle

Une tendance à la densification

La remise en service du train de banlieue en 2000 a favorisé les projets de développement en mode « TOD » (Transit Oriented Development) à McMasterville et Mont-Saint-Hilaire. Ces projets ont pour finalité de densifier le développement autour des pôles multimodaux, donc les gares de train. De plus, les municipalités incluses dans la CMM, soit Saint-Mathieu-de-Beloeil, Beloeil, McMasterville, Mont-Saint-Hilaire, Otterburn Park, Saint-Basile-le-Grand, Saint-Jean-Baptiste, Carignan et Chambly, sont soumises à des seuils de densité minimaux pour les nouveaux développements depuis la mise en place du PMAD en 2011. De nouveaux concepts d'aménagement et d'architecture viennent modifier les structures et formes de la banlieue que l'on a vues apparaître dans la seconde moitié du siècle dernier. À McMasterville, un logement sur cinq est un duplex, et les plus grandes concentrations d'appartement se retrouvent à Beloeil, Chambly, Mont-Saint-Hilaire et Saint-Basile-le-Grand (MRC de La Vallée-du-Richelieu, s.d.). La densité moyenne observée pour la fonction résidentielle dans les périmètres d'urbanisation de la MRC se situe à 12,5 logements par hectare (log./ha). Toutefois, la densité des quartiers aménagés entre 2010 et 2015 avoisine les 20 log./ha (MRC de La Vallée-du-Richelieu, s.d.). Néanmoins, les nouveaux quartiers plus denses sont peu répandus et forment, la plupart du temps, des enclaves dans le territoire. Plusieurs institutions, petites industries, petits commerces ou complexes commerciaux, franchises de restauration rapide, de pharmacies ou d'épiceries complètent le paysage suburbain de la MRC (Collin et Poitras, 2002). Ces commerces et services s'inscrivent dans un mouvement d'autonomisation de la banlieue.





Nouvelles résidences en construction, à Beloeil.
Rue Ange-Aimé-Lebrun, 2020.

Paysages des transports, du commerce et de l'industrie

17e siècle

Le Richelieu, voie de communication

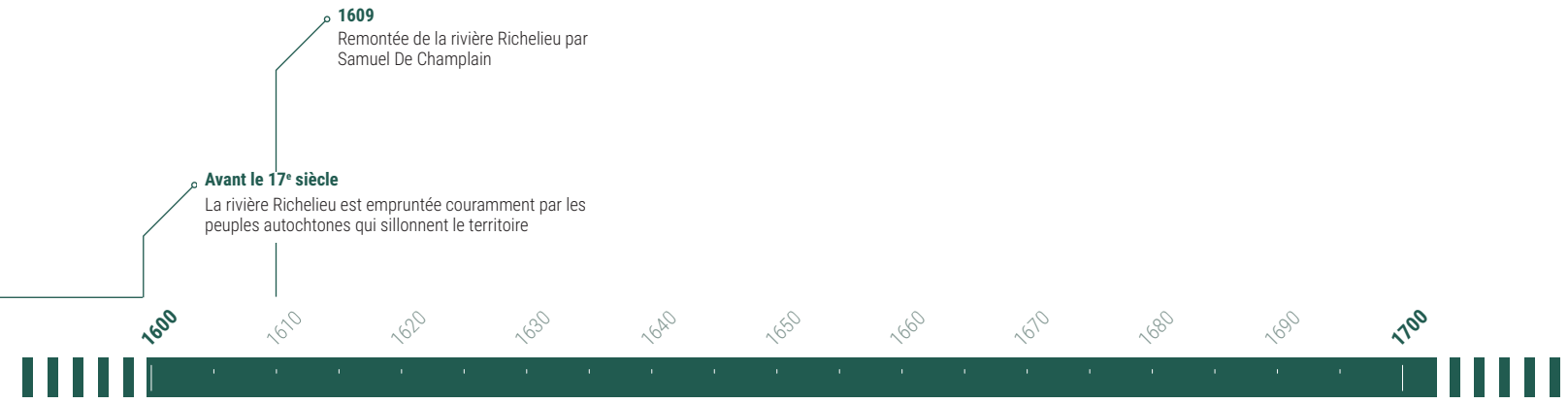
La rivière comme lieu de passage

La rivière Richelieu est d'une grande importance dans le développement de la MRCVR et même de la Montérégie. À cette époque, le transport fluvial est le seul véritable moyen de déplacement. Ainsi, avant l'arrivée des Français, la rivière est déjà empruntée par les peuples autochtones qui vivent dans la région. Ensuite, la rivière est explorée par Samuel de Champlain en 1609 et agit comme lieu de passage avant de devenir une voie de commerce vers le sud, à travers le lac Champlain. À cette époque, le Richelieu sert de route afin de ravitailler les forts qui jalonnent la rivière.

Les premières routes terrestres à apparaître dans la région sont plutôt des sentiers de portage à travers la forêt montérégienne. Les Premières Nations les utilisent afin de contourner des sections de la rivière difficilement navigables en raison des rapides. Avant 1730, deux routes terrestres, tracées dans l'épaisse forêt, permettent toutefois de rejoindre le fort de Chambly. Ensuite, à partir de 1739, la construction d'un « chemin de charrettes » permet de se déplacer entre Chambly et La Prairie (Filion et coll., 2001).

Fourrure et agriculture

À cette époque, la chasse et la pêche sont des activités très répandues dans la région et le commerce des fourrures est une activité plutôt lucrative. Ainsi, à la fin du siècle, le fort de Chambly devient un important poste de traite sur le Richelieu (Filion et coll., 2001). L'agriculture, qui se développe lentement avec l'arrivée des premiers colons, deviendra l'activité économique de l'époque malgré son caractère de subsistance.



18e siècle

Des voies d'eau et de terre dans la forêt

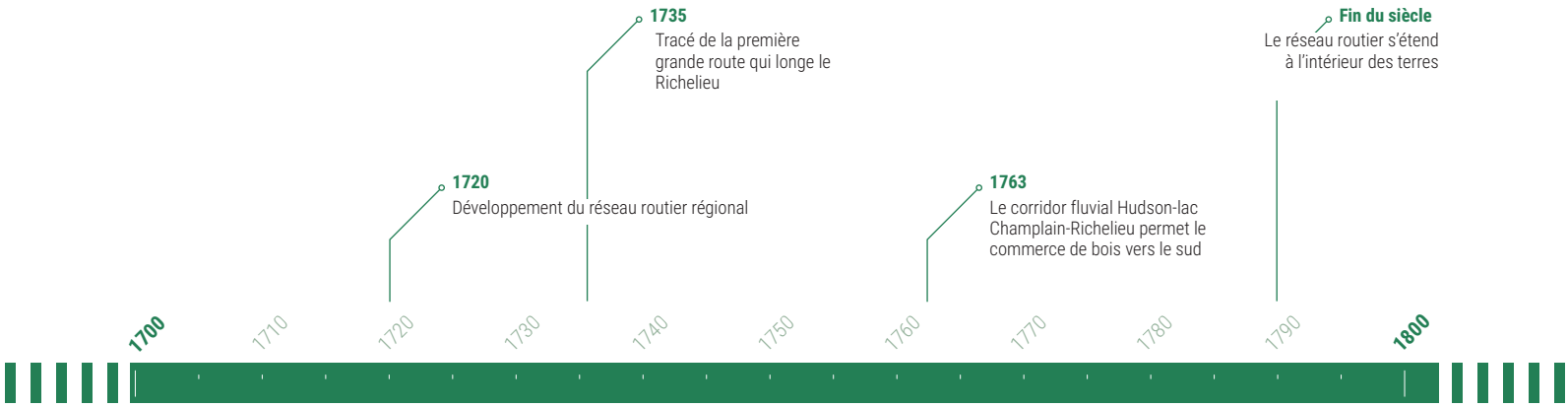
Les premiers tracés le long du Richelieu

Après 1720, l'accroissement de la population et l'ouverture des secondes concessions de rangs nécessite de développer un réseau routier régional (Gauthier, 1976). Par exemple, un deuxième rang est ouvert en 1745 à Saint-Denis et en 1749 à Saint-Charles (Filion et coll., 2001). En 1735, une première grande route est tracée; elle longe la rive gauche du Richelieu entre Sorel et l'île Sainte-Thérèse, dans l'actuelle ville de Saint-Jean-sur-Richelieu. Deux ans plus tard, c'est la rive droite qui est dotée d'un tracé balisé entre Saint-Ours et Saint-Denis, avant qu'il ne soit prolongé jusqu'à Saint-Charles en 1743 (Filion et coll., 2001).

À cette époque, le transport fluvial occupe encore une place très importante, et de nombreux quais, au moins un par seigneurie, permettent aux bateaux d'accoster le long de la rive et d'assurer le transport des personnes et des marchandises.

Le Richelieu est aussi parcouru par plusieurs goélettes, barges et chalands chargés d'approvisionner les soldats en garnison dans la Vallée-des-Forts (Lambert, 2017). À partir de 1763, un commerce avec les colonies britanniques des futurs États-Unis encourage la descente des pins, des chênes, de potasse et de douves de tonneaux en provenance du Vermont, sur le corridor fluvial Hudson-lac Champlain-Richelieu (Filion et coll., 2001).

À la fin du siècle, le réseau routier permet de relier les localités par des voies de pénétration et de desserte et s'enfonce à l'intérieur des terres. Le réseau s'étend alors en fonction du défrichement et des nouvelles terres qui s'ouvrent à l'agriculture. Les chemins de pénétration sont disposés à peu près perpendiculairement au Richelieu (Filion et coll., 2001). En 1768, un premier chemin est aménagé au mont Saint-Hilaire tandis que les versants sud se couvrent de vergers (SHBMSH, s.d.).



Finalement, en 1780, on retrouve un transport public par calèche et quelques maisons de poste sont érigées le long du trajet entre Longueuil et Chambly ou encore entre Chambly et Sorel. Ce service est remplacé à partir de 1811 par une diligence afin de transporter le courrier et les voyageurs. La région sera dès lors desservie par plusieurs grandes lignes de diligence interurbaines. Toutefois, les diligences vont disparaître après 1850 en raison de la trop forte concurrence des bateaux à vapeur et du train (Filion et coll., 2001).

Exploitation de la forêt

À compter du 18e siècle, l'exploitation du bois ne sert plus uniquement à des fins locales, mais sert plutôt à l'industrie de la construction navale. L'hiver venu, les arbres sont coupés et transportés sur le Richelieu. Ils forment ensuite des petits radeaux ou cages, opérés par des « cageux », qui flottent jusqu'à Québec grâce aux crues printanières. Entre 1732 et 1751, on dénombre une quarantaine d'aires d'exploitation le long du Richelieu qui fournissent du chêne, du pin, du noyer et du cyprès au chantier de Québec (Beauregard, 1970). Des industries connexes comme celles du goudron et des scieries voient le jour près des rivières et cours d'eau, notamment à Chambly et sur le territoire de l'actuelle municipalité de Carignan. Malheureusement, cet intense défrichement de la région qui se termine autour des années 1790 est accompagné « de gaspillage et de négligence » (Filion et coll., 2001, p.123).

Le vapeur «Chambly» au quai de la ville du même nom, en avant 1907.
Tiré de Parcs Canada.



Première partie du 19e siècle

Un paysage régional qui s'industrialise

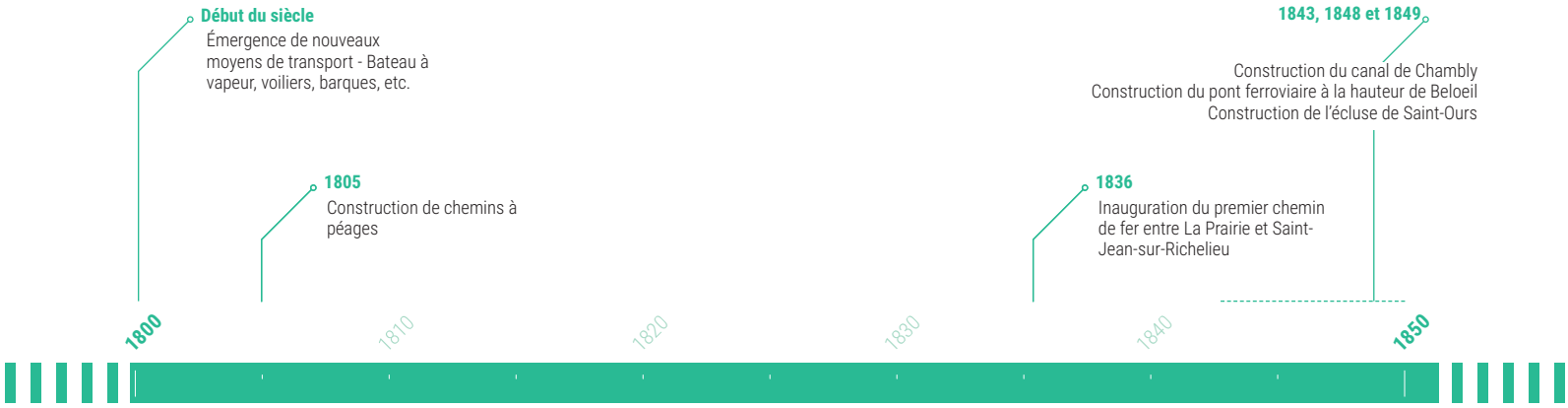
Diversifications des moyens de transport

Avant 1850, un dense réseau de mauvaises routes relie villes et villages. Les chemins sont simples et ne représentent souvent qu'un tracé dégagé de sa végétation que les agriculteurs empruntent sur de courtes distances. Chaque propriétaire foncier doit entretenir les portions de routes qui longent ses terres. La plupart des routes aboutissent à un quai, à un cours d'eau ou à un pont de glace, car le transport fluvial est, quant à lui, utilisé pour les longs parcours. De plus, une importante partie du transport des agriculteurs se fait l'hiver, sur des routes d'hiver et des ponts de glace balisés par des sapins, dont le tracé peut-être assez différent de celui que l'on retrouve normalement.

Par contre, ce réseau de rangs et montées n'est pas le seul qui existe. Dès 1805, on entame la construction de chemins à péages surtout destinés aux communications entre les régions. Malgré le fait qu'elles soient payantes, ces voies sont aménagées de manière rudimentaire et engendrent de nombreuses plaintes. Ainsi, en 1830, des fossés sont creusés aux abords du chemin de Chambly afin de mieux en gérer le drainage. Plus tard, certaines routes commencent à être pavées de madriers, et certaines sections de chemin sont mêmes macadamisées.

Toutes vapeurs sur le Richelieu

Le transport routier compte sur la traction animale et demeure somme toute lent. Le 19e siècle voit donc apparaître de nouveaux moyens de transport comme le bateau à vapeur qui côtoie les voiliers, les barques et les grands radeaux de bois. Ceux-ci sillonnent le Richelieu et font concurrence aux calèches et diligences (Beauregard, 1970 ; Filion et coll., 2001). La première moitié du 19e siècle constitue l'apogée des « vapeurs »: en 1821 et 1824, le *De Salaberry* puis le *Richelieu* entament leurs opérations commerciales sur la rivière et sillonnent le corridor Chambly-Québec. Le De Salaberry n'opère qu'un an, avec des arrêts à Saint-Marc et Saint-Antoine. De nombreux autres vapeurs sillonneront la rivière tout au long du siècle (Hudon, 2006). Toutefois, la compétition féroce des réseaux ferrés pousse cette activité au déclin.



Des chemins de fer et des canaux

Le premier chemin de fer canadien est inauguré en 1836 entre La Prairie et Saint-Jean-sur-Richelieu. Cet évènement a pour effet de rendre caduque la navigation commerciale sur le bas cours du Richelieu, principale voie de commerce fluviale entre les États-Unis et Montréal. Le trajet ferroviaire permet à la marchandise d'être transbordée au port de Saint-Jean et d'éviter le périple fluvial sur le Richelieu. Les ports de Chambly, mais surtout de Saint-Denis, voient leurs activités décliner. À peine quelques années plus tard, la ligne de train qui relie Longueuil et Saint-Hyacinthe (Grand-Tronc) est aménagée, et son pont ferroviaire tournant qui enjambe le Richelieu est érigé à la hauteur de Beloeil en 1848. Finalement, la construction du pont Victoria en 1854, sur le fleuve Saint-Laurent et reliant Montréal est aussi une étape cruciale pour compléter le réseau de transport et faciliter les déplacements ferroviaires (Fillion et coll., 2001). Le réseau ferré devient le principal vecteur de déplacement humain et le principal facteur d'établissement résidentiel et industriel.

En plus de ces nouveaux modes de transports, la construction du canal Chambly en 1843 et l'écluse de Saint-Ours en 1849 favorisent la navigation et un nouveau développement du commerce sur le Richelieu entre le Canada et les États-Unis (Lambert, 2017). Le canal de Chambly ne sera par contre pas utilisé à son plein potentiel; le développement du réseau ferroviaire bat son plein.

Mouvement artisanal

Au début du 19e siècle, l'augmentation de la population villageoise entraîne l'apparition de petites industries qui transforment le paysage: apparaissent des moulins, des ateliers et des fabriques le long des cours d'eau et dans les villages (Filion et coll., 2001). Cette transformation est intimement liée au développement du réseau de transport, à la canalisation de la rivière et plus tard, au développement du réseau de chemin de fer. Ainsi, Saint-Denis est un important centre industriel avant les rébellions de 1837-1838. Le village compte une vingtaine de potiers. En 1825, la plus grande industrie de chapellerie au Canada y ouvre ses portes. On y retrouve aussi une distillerie, une carrosserie, neuf moulins à farine, deux tanneries, deux potasseries, une huilerie, une horlogerie, une saboterie, une tonnellerie, etc. Toutes ces industries font de Saint-Denis le bourg le plus industrialisé de la région. Quelques années plus tard, l'expansion du chemin de fer et l'avènement de l'automobile provoquent le déclin de Saint-Denis comme principal centre commercial, ce qui s'explique par à sa position géographique éloignée. Les activités industrielles migrent au sud vers les centres de Saint-Jean et Chambly, mieux pourvus en infrastructures industrielles (canal, chemin de fer). Le village de Saint-Denis se tourne alors vers l'industrie laitière, à l'instar de son hinterland, et vers la petite entreprise locale (Taschereau et Lagassé, 2015).

L'exploitation du bois favorise aussi le développement des industries de la potasse, de la paillasserie et du sciage. En 1831, un grand nombre de potasseries et paillasseries sont disséminées sur l'ensemble du territoire de l'actuelle MRC de La Vallée-du-Richelieu. L'industrie du bois de sciage est aussi très prospère et stimulée par le fort mouvement de colonisation et d'urbanisation. En 1844, on dénombre 79 moulins à scie dans la région. Toutefois, ces industries chutent avec le recul de la forêt, et il ne reste plus que 50 moulins en 1851 (Filion et coll., 2001). Parmi les autres industries notables, on retrouve deux distilleries, l'une à Saint-Denis, l'autre à Chambly. Plus tard, en 1844, on en compte six, avant que l'industrie ne périclite entre 1851 et 1852. Après cette date, il n'en reste plus que trois (Filion et coll., 2001).

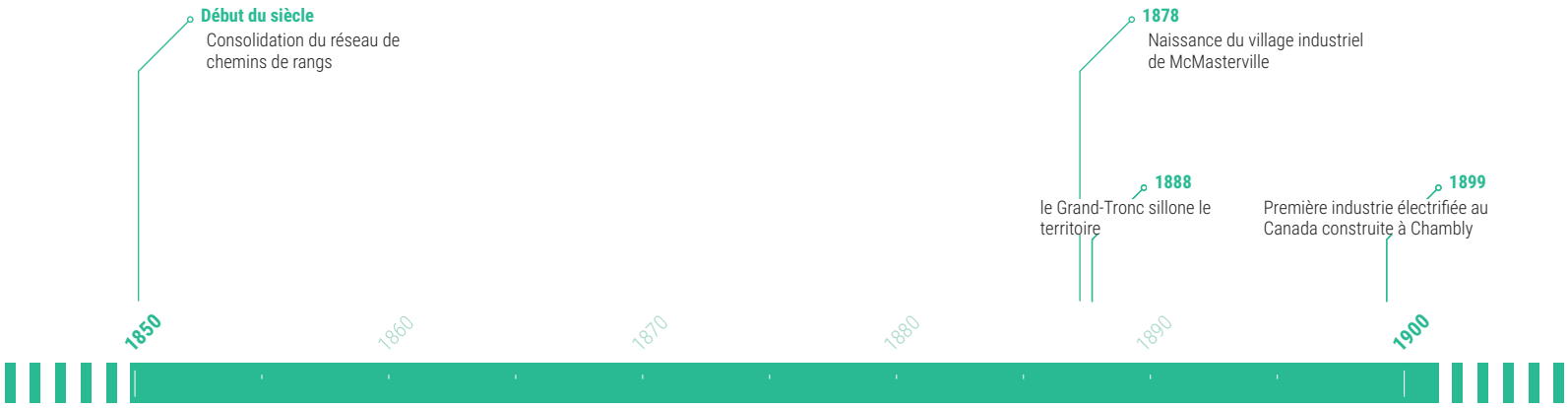
Seconde partie du 19e siècle

Une industrialisation sous le signe de l'accélération

Consolidation du réseau de transport

On retrouve, en 1850, un important réseau de chemins et de rangs qui quadrillent le territoire et forment une véritable « toile d'araignée » (Filion et coll., 2001). Cinq ans plus tard, une loi distingue deux catégories de routes soit, les chemins de front d'une largeur de 11,5 m, et les chemins de rang d'un peu moins de 8,5 m (Filion et coll., 2001). Dès lors, les liaisons terrestres qui traversent la grande plaine agricole convergent vers Montréal, ce qui place le territoire en un lieu de passage. Le Richelieu constitue toujours un obstacle au transit est-ouest. Depuis les années 1790, des traversiers ou « bacs » apparaissent sur la rivière, d'abord à Saint-Jean, plus au sud, plus sur l'ensemble du cours du Richelieu. C'est la naissance du métier de passeur. Entre Beloeil et Saint-Hilaire, un service de traversier est organisé dès 1832. À cette époque, on en compte huit au total sur le Richelieu, dont trois passeurs qui relient Beloeil à Saint-Hilaire. Ainsi, la traversée du Richelieu est assurée par un « bac » de bois muni de rames. Au fil des ans, les « bacs » se modernisent; un moteur et des câbles apparaissent. Les traversiers sont utilisés autant par les résidents que les travailleurs ou les voyageurs. Ce moyen de transport, qui marque la navigation sur le Richelieu, disparaît graduellement entre les 19e et le 20e siècles. En 1845, il est remplacé par un pont entre Chambly et Richelieu. Un peu moins d'un siècle plus tard, la construction du pont de l'actuelle route 116 remplace un autre « bac » entre Beloeil et Saint-Hilaire. Toutefois, on retrouve encore aujourd'hui deux traversiers qui relient entre eux les villages-jumeaux du nord de la MRC.

Côté ferroviaire, en 1888, le train du Grand-Tronc passe déjà douze fois par jour à Beloeil, ce qui nécessite le doublement de la voie ferrée (Lambert, 2017). L'augmentation du transit par chemin de fer a comme effet de diminuer le trafic fluvial commercial.



Les grandes industries

Cette révolution dans les transports accélère la mutation du paysage industriel. Les activités agricoles, bien qu'encore importantes, laissent peu à peu la place à celles de la fabrication, de la construction et des industries connexes aux transports (Filion, et coll., 2001). Le secteur tertiaire connaît une première révolution. Les établissements commerciaux et de services se diversifient. Un réseau de services bancaires est constitué. Les commerçants convergent vers le chemin de fer, les traversiers les canaux et les ponts, comme c'est le cas à la gare de Beloeil et à Chambly. Le secteur industriel est dominé par les moulins à scie, le commerce du grain, la transformation et le commerce du bois, du charbon, du foin et la fabrication de portes et châssis (Lambert, 2017). Chacun tire alors profit de la voie ferrée et de la proximité de la rivière Richelieu. Le train est aussi un pilier dans l'industrie touristique, principalement à Otterburn Park.

La seconde partie du 19e siècle est marquée par la première vague de construction de grandes industries qui marqueront pour un siècle le paysage régional. En 1878, la poudrière de Beloeil, de la compagnie Hamilton Powder, qui devient, en 1910, la Canadian Explosives Limited, donne naissance au village de McMasterville. Dix ans plus tard, cette entreprise devient la Canadian Industries Limited (CIL) et ne fera que s'agrandir avec les années. La raffinerie de betterave à sucre de Saint-Hilaire est une seconde grande industrie qui modifie le paysage de l'époque. Des champs de betteraves prolifèrent aux alentours de l'usine et, dans la région, des montagnes de betteraves apparaissent. Toutefois, en 1877, l'industrie la plus rentable à Saint-Hilaire demeure la brasserie (Lambert, 2012).

Finalement, la première industrie électrifiée du Canada voit le jour à Chambly, en 1899, grâce au fort courant des rapides de Chambly qui permettent la construction d'un barrage hydroélectrique (Fournier, 1976). Le processus d'électrification donne alors une impulsion aux activités de production, stimulées par les possibilités de transport et l'accès facile au marché américain que procurent le chemin de fer et le canal de Chambly.



Les « bacs » permettent de traverser la rivière Richelieu, ici entre Beloeil et Saint-Hilaire autour des années 1930.
Tiré de BANQ numérique.



Les Beloeillois endimanchés attendent l'arrivée du train pour Montréal à la gare de train de Beloeil au début du 20e siècle.
Tiré de Cardinal, SHBMSH.

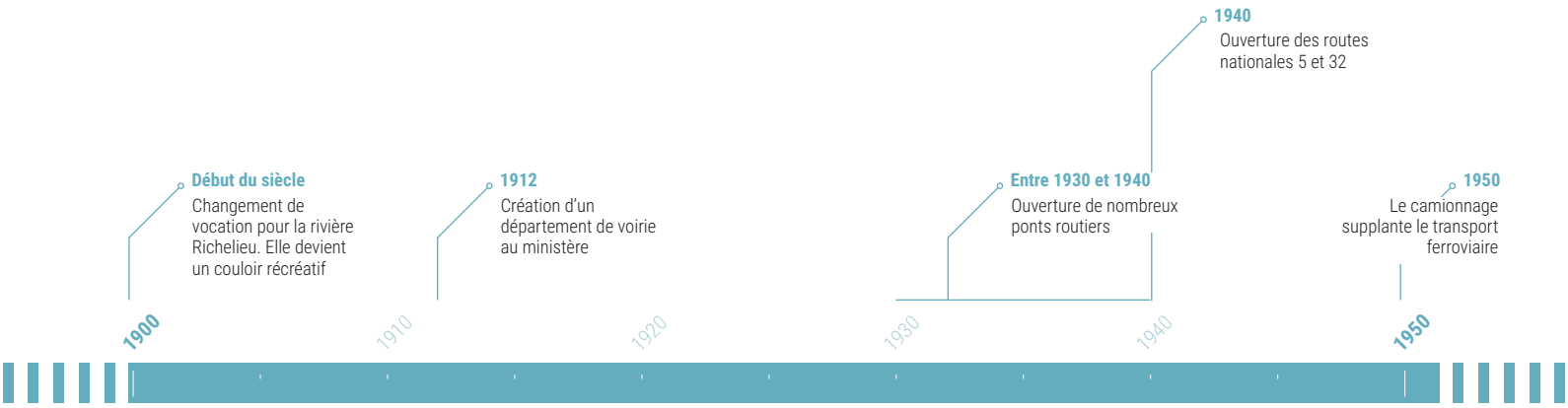
Première partie du 20e siècle

Une interconnexion avec Montréal qui s'intensifie

L'automobile au centre des déplacements

La vocation de la rivière Richelieu se transforme; de corridor commercial et industriel, le cours d'eau se mute en un couloir récréatif. La rivière devient un lieu de loisir accueillant des compétitions sportives et permettant la circulation touristique. L'arrivée du bateau à moteur favorise cette utilisation récréative plutôt que celle commerciale. Au début des années 1950, sur les routes toujours mieux aménagées de la province, le camionnage est en bonne voie de supplanter le transport ferroviaire.

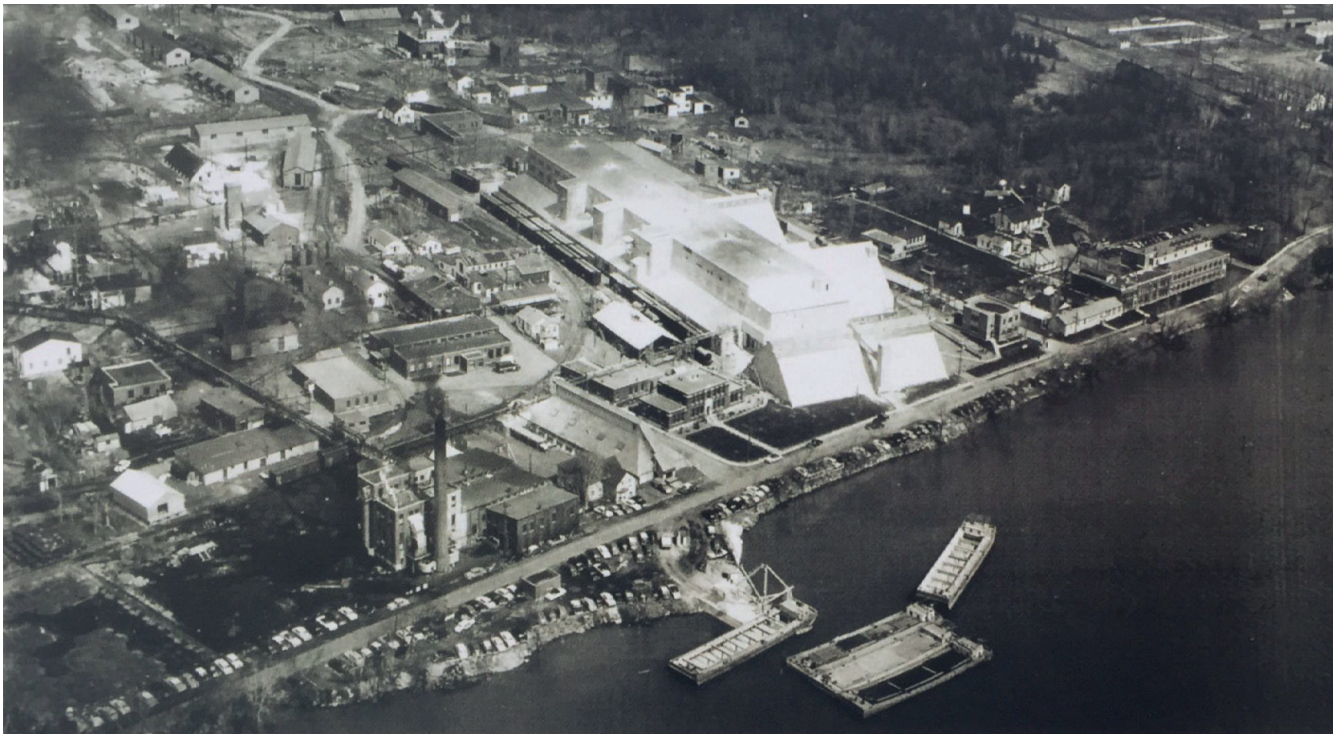
La démocratisation de l'automobile a des répercussions sans précédent sur le territoire et marque un jalon important dans l'évolution des paysages. En 1912, un département de la voirie est créé au ministère de l'Agriculture suite à l'adoption de la Loi des bons chemins. Dès lors, des crédits sont alloués pour l'amélioration du réseau de façon à mieux relier les municipalités entre elles (Collin et Poitras, 2002). Avec l'ouverture du pont Jacques-Cartier en 1930, l'autorisation de passage des voitures sur le pont Victoria en 1933 et l'inauguration du pont Mercier en 1934, une nouvelle ère pour les déplacements s'amorce (Collin et Poitras, 2002). Aussi, en 1940, la construction du pont entre Beloeil et Saint-Hilaire et l'ouverture des routes nationales 5 et 32 (ancêtres de la 116), qui traversent la Vallée-du-Richelieu d'est en ouest passant Saint-Basile-le-Grand, McMasterville, Beloeil puis Mont-Saint-Hilaire, transforment le réseau de chemins et de rangs de l'époque. Plus au sud, la route nationale 1, aujourd'hui la 112, traverse Carignan et Chambly depuis un moment déjà, et un service de transport par tram interurbain y est organisé par la Montreal & Southern Counties Railway Company jusqu'aussi loin que Granby (service en opération de 1909 à 1956) (Smith, 1996). Ce service offre 7 points d'arrêt sur le territoire de la MRC en 1950, dont un dessert les travailleurs de la Bennett Limited.



Consolidation du secteur industriel

Au cours de la première moitié du 20e siècle, l'industrie laitière domine toujours à Saint-Charles et dans les trois autres villages du nord en raison de l'éloignement des réseaux ferroviaire et routier. Plus au sud, en 1940, les développements industriels de Beloeil et McMasterville permettent de soutenir une activité commerciale non négligeable. Les deux conflits mondiaux gonflent la demande en explosifs, et de nombreux chemins de fer sont aménagés pour faciliter la production de matériel militaire (Filion et coll., 2001).

Les carrières occupent aussi une petite place de l'industrie avec l'exploitation de sable, de gravier et de pierres sur le flanc des Montérégiennes et sur les dépôts de matériaux issus des glaciations et de la mer de Champlain. Il y avait cinq gravières en activité sur le flanc du mont Saint-Hilaire à ce moment. Malgré le statut de zone protégée du mont Saint-Hilaire donné en 1977, la carrière jouit de droits acquis (Lambert, 2012). Néanmoins, ses activités sont en décroissance depuis plusieurs années. La carrière est aussi devenue un haut-lieu de la recherche scientifique, particulièrement dans le domaine de la minéralogie.



Vue aérienne d'une partie de la poudrière CIL de McMasterville dans les années 1950.
Tiré de Perreault, SHBMSH dans Lambert, 2017

Seconde partie du 20e siècle

La consécration de la banlieue

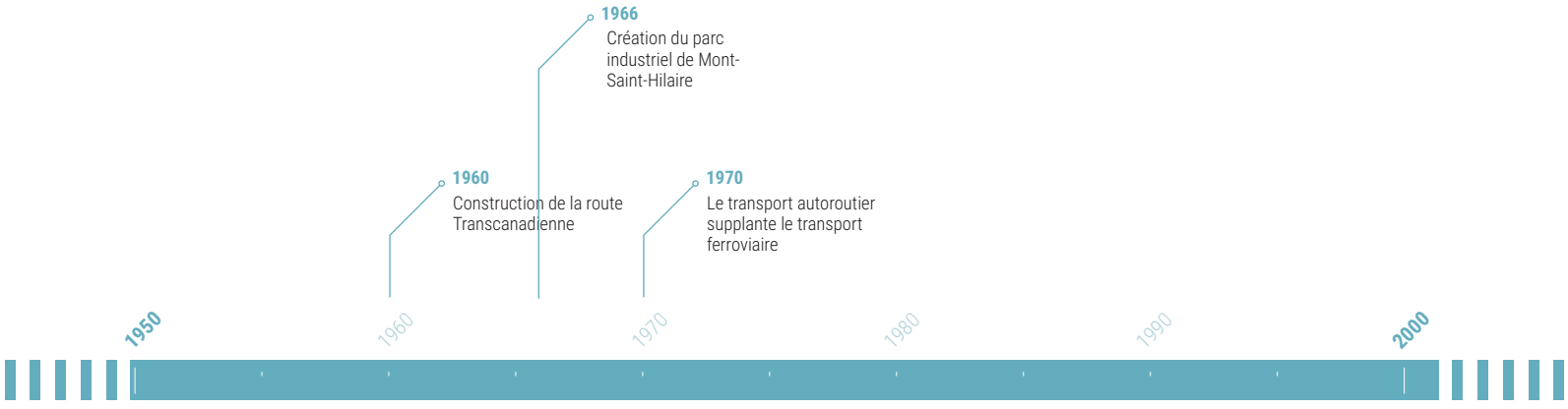
Paysages autoroutiers

C'est au début des années 1960 que les travaux des grandes autoroutes qui traversent le territoire de la MRC de La Vallée-du-Richelieu d'est en ouest sont entamés. La *Transcanadienne* est l'une des premières autoroutes à percer le territoire et s'imposer dans la plaine agricole, créant une imposante barrière avec un flux continu de véhicules. Suit l'autoroute 10 ou l'autoroute des Cantons-de-l'Est qui traverse la MRC d'ouest en est au sud de Chambly. Ces axes instaurent de nouvelles dynamiques territoriales et forgent de nouveaux milieux. Si les autoroutes contribuent à la création de nouveaux paysages suburbains dès les années 1960, c'est surtout à partir des années 1990 qu'elles stimulent une dynamique de transformation des paysages de leurs abords.

Suite à une croissance résidentielle sans précédent, la demande en produits et en mobiltié s'accroissent. D'importants centres commerciaux et des commerces de grandes surfaces s'implantent désormais en bordure d'autoroute. Le prix des terrains et la possiblité de concevoir des espaces plus vastes et ergonomiques pour la circulation automobile rendent obsolètes les strips commerciaux des premières phases de suburbanisation, le long des grands boulevards. Un paysage autoroutier caractérisé par une importante minéralisation et par l'individualité de chaque bâtiment commercial émerge. Ce paysage commercial, par sa forme, s'apparente davantage au paysage industriel. L'intensification commerciale en périphérie urbaine apporte ou accentue un lot de problématiques d'ordre environnemental (gestion des eaux, des îlots de chaleur, etc.) et urbain (étalement, anthropisation, minéralisation, dévitalisation des coeurs villageois, etc.)

Transport aérien

L'aéroport de Saint-Mathieu-de-Beloeil est construit en bordure de l'autoroute 20. Ce secteur comprend plusieurs hangars d'entreposage cordés les uns à côté des autres et une piste d'atterrissage. De dimension relativement petite, cet aéroport est davantage une infrastructure de loisirs et d'instruction.



Parcs industriels et centres commerciaux

Pendant que les zones commerciales migrent des boulevards vers les autoroutes, les zones industrielles se consolident. D'abord implantées près de la voie ferrée, l'attrait autoroutier gagne du terrain pour finalement supplanter le chemin de fer dans les années 1970, avec l'augmentation du transport routier. Les premiers parcs industriels sont caractérisés caractérisées par quelques sociétés majeures ainsi qu'une pléiade de petites entreprises familiales (Filion et coll., 2001). En 1966, Mont-Saint-Hilaire crée un parc industriel de 350 000 mètres carrés entre la voie ferrée et l'autoroute transcanadienne. Il n'est véritablement développé qu'à compter de 1995. Belœil, Chambly et Saint-Mathieu-de-Beloeil aménagent également d'importants parcs à vocation industrielle. Les municipalités du nord de la MRC demeurent cependant agricoles. Le paysage industriel y est axé sur la transformation alimentaire. Ailleurs dans la région, les domaines industriels sont centrés sur la fabrication, la transformation, l'entreposage ainsi que le transport de gros (MRC de La Vallée-du-Richelieu, 2007).

Au début des années 1990, les vastes terrains de l'usine de McMasterville comptent encore plus de 200 bâtiments. Au cours des années suivantes, plusieurs de ceux-ci sont détruits avant la fermeture définitive de l'usine en 1999. En 2000, la grande tour de 62 mètres qui agit comme point de repère de la municipalité depuis des décennies est à son tour détruite (Lambert, 2017). Cela marque un tournant pour le paysage de la petite municipalité qui, née de l'industrie, est aujourd'hui surtout résidentielle.

Près du mail Montenach, Beloeil.
2020.

Page de droite
Un quartier commercial récent de Beloeil.
2020.




CLSC



L'agroalimentaire, un secteur industriel important.
Mont-Saint-Hilaire.

21e siècle

Diversification des paysages industriels

Au 21e siècle, l'industrie agricole occupe toujours une place prioritaire au sein de la MRC considérant la superficie de terres cultivées et l'importance régionale de ce secteur. Malgré une diminution du nombre d'exploitants, les superficies exploitées ont augmenté et les fermes s'agrandissent. Les secteurs industriels secondaires dominants sont la fabrication et la construction, surtout localisés dans les parcs industriels de la MRC. Ceux-ci représentent respectivement 11 % et 6 % des emplois régionaux, et occupent des superficies plus importantes à Beloeil, Chambly et Saint-Mathieu-de-Beloeil (MRC de La Vallée-du-Richelieu, s.d.). La route 116, qui traverse Mont-Saint-Hilaire, Beloeil, McMasterville et Saint-Basile-le-Grand, ainsi que la route 112, à Chambly et Carignan, constituent les principales artères commerciales qui accueillent des commerces d'envergure régionale. Le commerce au détail et la vente d'automobiles y jouent un rôle important, en particulier à Chambly et à Saint-Basile-le-Grand (MRC de La Vallée-du-Richelieu, s.d.). Les concessionnaires se succèdent le long des artères et offrent par endroit, un alignement continu d'automobiles aux yeux des passants. À part le secteur de la vente, le fait que la MRC mise de plus en plus sur les activités de plein air, d'agrotourisme, d'agroalimentaire et de restauration vient modifier le caractère des coeurs villageois et des secteurs ruraux. À l'image du paysage qui change, la MRC se démarque désormais par son label de « région gourmande ».



Paysages de la villégiature

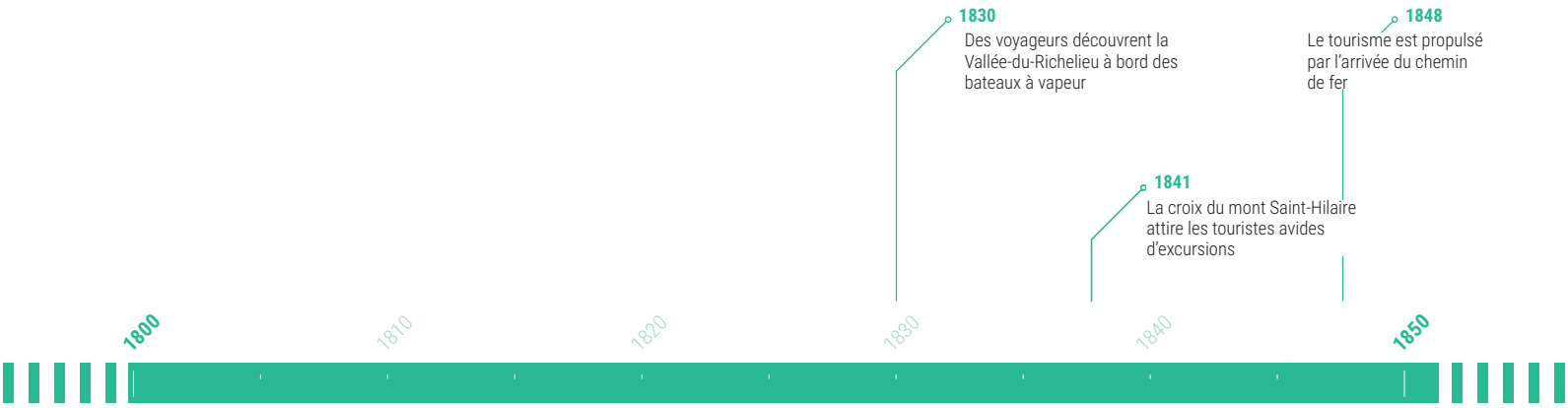
Première partie du 19e siècle

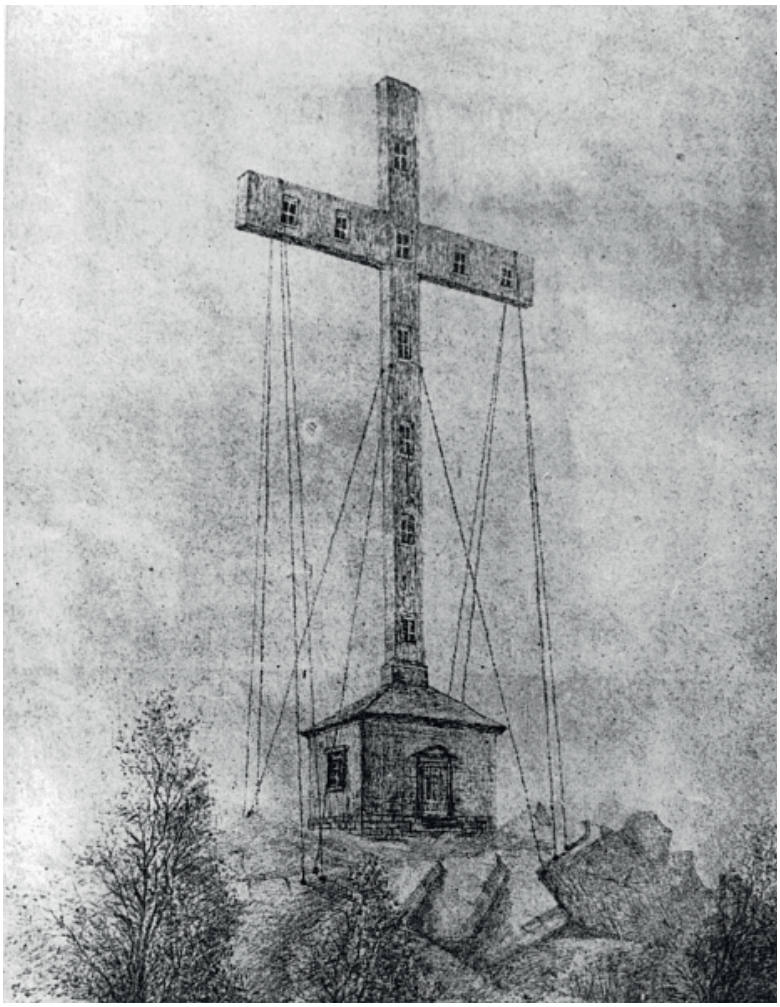
Les premières baignades

Dès le début du 19e siècle, on observe un mouvement des bourgeoisies britannique et surtout américaine. Celles-ci empruntent les diligences qui circulent depuis Montréal à la recherche d'un contact avec la nature (Lambert, 2012). Les rives baignables du Richelieu constituent donc un attrait sans pareil à l'époque, à proximité de la métropole; on retrouve donc plusieurs plages de sable le long du cours d'eau.

Outre la rivière, le paysage culturel s'affirme tranquillement comme vecteur de déplacements touristiques. Par exemple, la construction de la croix sur le mont Saint-Hilaire, en 1841, constitue l'élément déclencheur du tourisme d'excursion dans la région (Lambert, 1999). Ainsi, les compagnies de bateaux à vapeur mettent sur pied des « voyages de plaisir » à l'intention des Montréalais afin d'admirer l'imposante croix perchée au sommet du mont. Près des quais et des traversiers, quelques auberges et gîtes ouvrent leurs portes afin d'accommoder les voyageurs (Gilbert, s.d.).

Le tourisme n'est véritablement propulsé qu'à l'arrivée du chemin de fer dans la région de Mont-Saint-Hilaire / Otterburn Park en 1848. Le train y fait un arrêt et déclenche un mouvement de consolidation du paysage de la villégiature. Des chalets font leur apparition dans les boisés sablonneux autour de la gare. En 1885, le mythique parc Otterburn est fondé par les frères Campbell (Musée Virtuel, 2007). À partir de 1910, les premiers estivants viennent s'installer de manière permanente au pourtour du parc, attirés par la rivière et la fraîcheur qu'offrent les boisés. Les canots et les baigneurs se multiplient alors sur la plage du parc d'Otterburn.





Ci-contre
L'imposante croix érigée au sommet du mont Saint-Hilaire en 1841 fut un élément déclencheur pour le tourisme dans la région.
Tiré de Musée McCord, 1890-1900.

Ci-bas
Vue du monument national religieux érigé sur le mont Saint-Hilaire qui attire plusieurs voyageurs. La rivière Richelieu est sillonnée par différentes embarcations en 1841.
Tiré de Crehen, BANQ numérique, v. 1840.

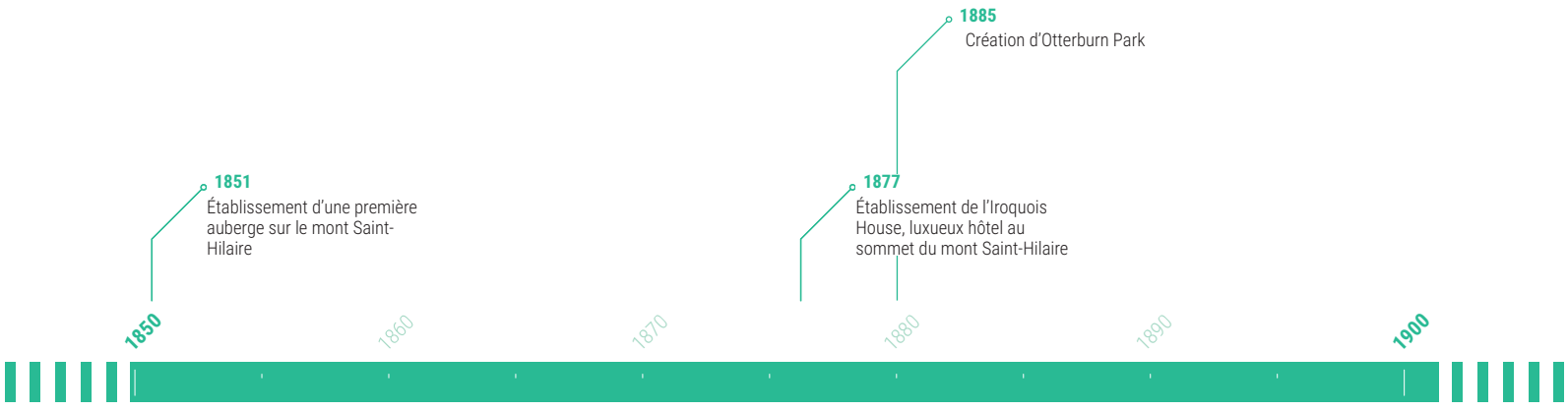


Seconde partie du 19e siècle

Une activité florissante

L'arrivée des villégiateurs et le développement du réseau ferroviaire contribuent à l'expansion de l'offre touristique. En 1851, une première auberge est établie sur le mont Saint-Hilaire à la sortie du lac Hertel. Un grand café, le café Campbell, implanté sur la rive ouest du lac, accueille aussi les voyageurs à cette époque. Quelques années plus tard, en 1877, un grand hôtel luxueux, l'Iroquois House, est lui aussi érigé au sommet de la montagne (Lambert, 2003). Les citadins bien nantis viennent passer quelques semaines ou même tout l'été dans la région afin d'éviter la chaleur et l'insalubrité de la ville. Ils peuvent alors profiter du grand air, de la nature qu'offrent les collines montérégiennes et des paysages bucoliques et champêtres des plaines agricoles. Les moins fortunés résident plutôt dans une villa au village ou encore des chalets de fortune en bordure de la rivière. L'ensemble des villégiateurs peut aussi bénéficier des petits ensembles de villégiature bâtis sur les rives du Richelieu (Fillion et coll., 2001). Le tourisme y est florissant ; des touristes de Montréal et même de New York visitent les berges du Richelieu.

En 1885, le parc Otterburn (aujourd'hui les Bosquets Albert-Hudon), longtemps considéré comme le plus vaste parc public du Canada, accueille des gens par milliers venus se récréer au bord de la rivière. Le parc siège entre une imposante montagne au couvert arborescent dense et une jolie rivière, ce qui en fait un coin au décor merveilleux afin de profiter de la plage et de la nature (Côté, 1999). On y pratique entre autres la pêche et le canot.





L'hôtel Iroquois House sur le mont Saint-Hilaire accueillait plusieurs villégiateurs bien nantis dès 1877.
Tiré de Cardinal, Musée McCord, 1931.



L'entrée du parc Otterburn, un grand parc boisé très prisé par les villégiateurs en raison des services offerts et des rives baignables du Richelieu.
Tiré de Cardinal, SHBMSH.

Première partie du 20e siècle

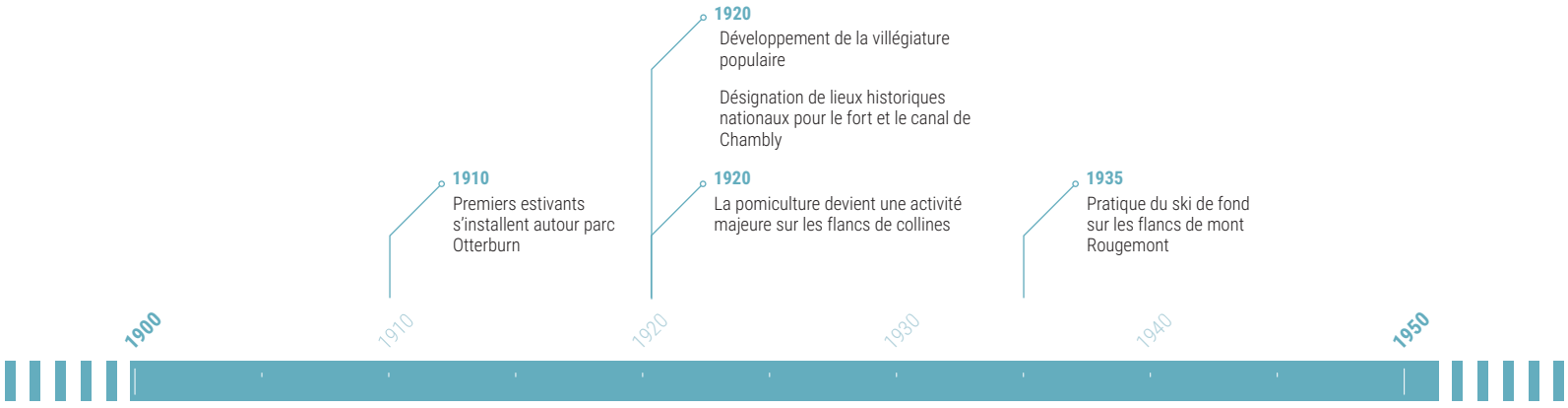
Au pied du train, le chalet et la pente de ski

Dans les années 1920, la classe moyenne montréalaise découvre à son tour les charmes de la villégiature sur les rives du Richelieu (Filion et coll., 2001). Ces derniers s'installent en périphérie du village et se construisent des chalets non loin du Richelieu afin de profiter des baignades dans la rivière. Les familles bourgeoises, quant à elles, s'étaient déjà installées dans des villas cossues le long de la rivière. Plusieurs hôtels sont aussi construits dans la région : à McMasterville en 1905, à la Pointe-Valaine d'Otterburn Park en 1938 (Lambert, 2017 ; Lambert 2012). L'importante arrivée de ces villégiateurs chaque été amène les municipalités à faire différents travaux, notamment afin d'améliorer le réseau routier de la région et de faciliter le déplacement en voiture (Collin et Poitras, 2002 ; Filion et coll., 2001). L'ajout d'équipements récréatifs attire aussi les habitants de l'île de Montréal. Les visiteurs peuvent alors apprécier certains attraits du paysage rural comme les rangs ombragés, les élégantes maisons de ferme centenaires ou encore le damier de champs. Certains riches touristes qui avaient dans le passé l'habitude de venir sur la montagne de Saint-Hilaire sont maintenant attirés vers d'autres lieux dont les Cantons-de-l'Est; il faut dire que le chemin de fer accélère grandement les déplacements et repousse sans cesse cet anneau de villégiature qui s'étend de toute part depuis Montréal.

Autour des années 1900, plusieurs terres sont vendues à Otterburn Park afin d'y construire des chalets d'été. Au fil des décennies, ces achalets seront transformés en résidences quatre saisons. Ce développement est à la source de la ville d'Otterburn Park qui devient, d'une certaine façon, l'une des premières banlieues montréalaises et l'un des premiers centres de villégiature ferroviaires de la région métropolitaine (Filion et coll., 2001).

En 1920, le tourisme acquiert une nouvelle facette; la restauration des lieux historiques est en vogue. C'est dans ce contexte que le fort et le canal de Chambly sont désignés comme un lieux historiques nationaux. Ils constituent depuis une destination culturelle d'envergure.

Finalement, dès 1935, des gens pratiquent le ski de fond sur les flancs du mont Rougemont. Quelques années plus tard, le ski alpin se développe en premier lieu sur le mont Saint-Hilaire puis également sur le mont Rougemont, pour enfin être implanté sur le mont Saint-Bruno. En 1965, six pistes et deux remontées avaient été tracées dans la forêt qui habille le mont Saint-Bruno. La colline, aux limites de la MRC, demeure la seule Montérégienne sur laquelle se pratique toujours ce sport d'hiver.







Le parc Otterburn accueille plusieurs visiteurs venant profiter des plages et de la nature.
Tiré de BANQ numérique.

Au début du 20e siècle, la rivière Richelieu se transforme en un important axe récréotouristique où se côtoient différentes embarcations de plaisance.
Tiré de SHBMSH dans Lambert, 2012, p.70.

Seconde partie du 20e siècle

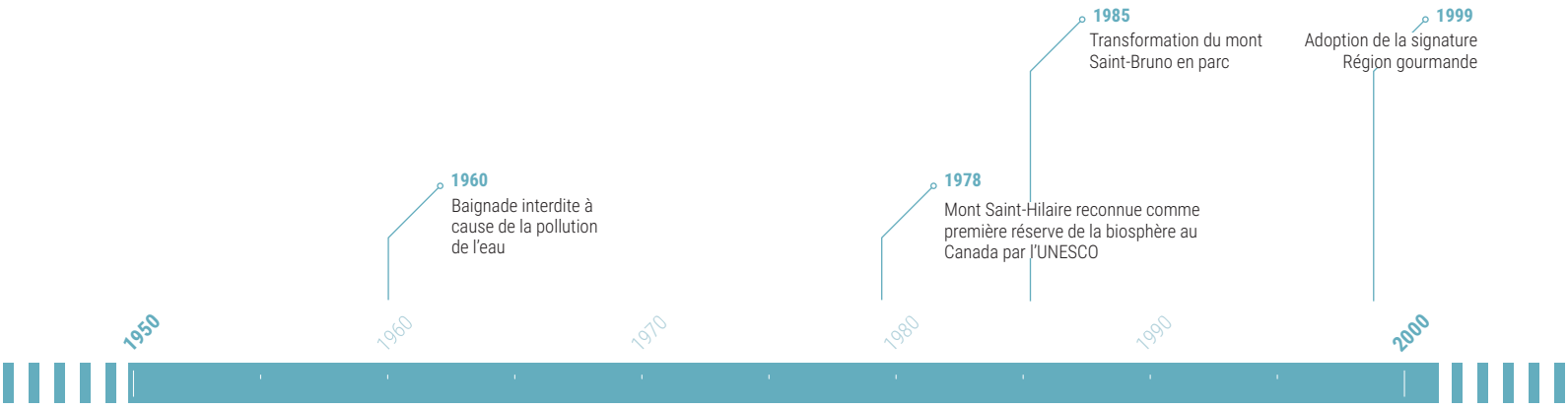
De l'hédonisme au consumérisme: diversification de l'offre touristique

La présence des plans d'eau et la pratique de baignade attirent la population environnante et celle de l'extérieur depuis de nombreuses années. Toutefois, au cours des années 1960, la baignade est interdite à cause de la pollution, ce qui sonne la fin de la grande villégiature dans la région (Côté, 1999).

Néanmoins, l'attrait pour l'eau est toujours bien présent. Les rives sont caractérisées par la présence d'un ruban presque continu de résidences qui possèdent leur propre quai. La navigation de plaisance s'accentue aussi par l'ouverture au tourisme des canaux de Chambly et de Saint-Ours, faisant du corridor *rivière Richelieu - lac et canal Champlain - fleuve Hudson* une voie majeure du tourisme nautique. L'augmentation marquée depuis 40 ans de la plaisance sur la rivière Richelieu a accéléré les modifications des rives. Une règlementation sur la vitesse des embarcations à moteur a été mise en place, mais les dommages de l'érosion sont toujours visibles tout au long du cours de la rivière.

Au-delà de la rivière, le tourisme s'est aussi propagé au reste du territoire de la Vallée-du-Richelieu. La motoneige et le quad (véhicules tout-terrain) sont des activités très prisées. Plusieurs agriculteurs et propriétaires de boisé permettent à des clubs privés de circuler sur leur terrain ce qui crée de longs chemins blancs balisés dans les champs enneigés. Le temps des Sucres gagne aussi en popularité tout au long du 20e siècle. Depuis 1916, les érablières du mont Saint-Hilaire attirent aussi les visiteurs intéressés par cette activité folklorique et les saveurs du terroir. Le printemps et l'automne, les vergers des monts Saint-Hilaire et Rougemont deviennent aussi fort attractifs, en particulier depuis la création de l'économusée de la Pomme, de la Route des cidres de la Montérégie en plus d'autres fêtes et événements créés depuis 1997 (Lambert, 2012), notamment les journées Crêpes et Cidres, fort courues. Côté villégiature populaire, le centre de gravité se déplace graduellement des berges du Richelieu vers l'intérieur des terres. Le camping Domaine-Rouville, à Saint-Jean-Baptiste, ouvre en 1960 et accueille encore à ce jour plusieurs milliers de campeurs venant profiter des installations et de la plage. D'autres campings d'envergure sont aussi aménagés à Saint-Marc-sur-Richelieu et Saint-Mathieu-de-Beloeil, pour ne citer que les plus importants.

Enfin, l'attrait touristique des collines montérégiennes se déploie au-delà de ce que la terre peut offrir (vergers et érablières). Le 20e siècle se caractérise par l'officialisation et



le balisage des accès aux sentiers des montagnes. Les gens en quête de nature et de grand air y affluent afin de profiter d'une gamme variée d'activités. Les amateurs de plein air et d'observation de la nature peuvent pratiquer le vélo, la marche et le ski de fond. Trois collines, trois modes de mise en accès. Au mont Saint-Bruno, une partie de la montagne est transformée en parc en 1985 et est, depuis 1999, gérée par la Société des établissements de plein air du Québec (SÉPAQ). Au mont Saint-Hilaire, l'Université McGill possède en grande partie les terrains de la réserve naturelle Gault, qui, par le biais d'un organisme, assure un accès à la population et le déroulement d'activités scientifiques importantes. Le mont Rougemont, quant à lui, est davantage rendu accessible par le bon vouloir de propriétaires fonciers. Une bonne partie du flanc ouest de la colline est constitué d'aires protégées privées.

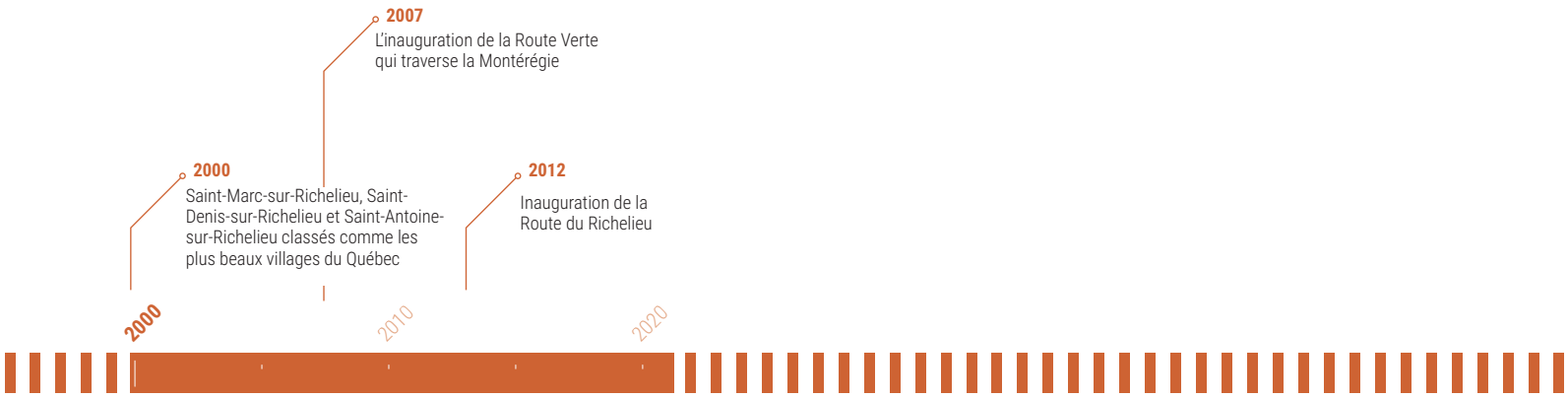
Le Mont-Saint-Hilaire Ski Club accueille les amateurs de ski au cours des années 1950. Un tremplin de sauts en ski sera aussi construit au cours des années 1960.
Tiré de SHBMSH dans Lambert, 2012, p.135.



21e siècle
Transition vers le tourisme d'escapade

À compter du 21e siècle, l'offre touristique augmente dans la région et se diversifie plus rapidement. Au début des années 2000, Saint-Marc-sur-Richelieu, Saint-Denis-sur-Richelieu et Saint-Antoine-sur-Richelieu sont reconnus parmi les plus beaux villages du Québec, ce qui attire les visiteurs à venir admirer les richesses locales tant agricoles, architecturales, culturelles, historiques que naturelles. Le patrimoine culturel est mise en valeur davantage chaque année. Le patrimoine bâti, la gastronomie, les arts picturaux et l'artisanat s'entremêlent et se combinent au sein de la Route des arts et saveurs du Richelieu. Les activités de plein air et de nature sont encore autant convoitées, et la qualité des eaux de la rivière permet à nouveau la baignade en certains lieux. On dénombre environ huit marinas qui se succèdent sur le long des rives du Richelieu, et sept terrains de golf facilement distinguables dans les plaines agricoles ou les corridors boisés. Cependant, bien qu'ils soient nombreux dans le territoire de la MRC certains terrains doivent fermer ou diminuer leurs activités à cause d'une baisse d'achalandage depuis les dernières années. La culture prend aussi une importante place dans le paysage par le biais d'évènements. Dans chacune des municipalités du territoire, des fêtes et événements prennent place, célébrant des particularités locales. Le Festival Chants de Vielle de Saint-Antoine-sur-Richelieu, le Festival d'été de musique de la Vallée-du-Richelieu de Mont-Saint-Hilaire, ainsi que les festivals Bières et Saveurs et Alcools et Saveurs de Chambly, qui se déroulent aux abords du fort Chambly, comptent parmi les plus célébrés de la région. Dans la municipalité de Saint-Jean-Baptiste, ce sont les quelques terrains de camping qui attirent le tourisme saisonnier. Cette activité implantée depuis le 20e siècle y cohabite avec l'agrotourisme. À l'échelle de la région, le paysage est marqué par un virage vers le tourisme culturel. Nous assistons à une hybridation entre l'art et l'histoire comme matériel de revitalisation et mise en marché du paysage local. Les parcours d'arts et de patrimoine et les oeuvres d'art publiques se multiplient dans les coeurs villageois et urbains.

Aujourd'hui, un pôle récréotouristique est en voie d'aménagement à Beloeil et comprend actuellement une marina et un hôtel. Un complexe multirécréatif est aussi en développement à Carignan (MRC de La Vallée-du-Richelieu, s.d.). Les activités récréatives sont nombreuses et leur développement se poursuit. Les attraits naturels ne sont plus les principaux moteurs du tourisme; le paysage culturel, la



culture en général, le sport et l'alimentation sont désormais des facteurs primordiaux dans le développement de la nouvelle offre. Les paragraphes suivants mettent l'emphase sur quelques-uns de ces créneaux d'activité qui se démarquent, soit le cyclotourisme, l'agrotourisme et les circuits thématiques.

Cyclotourisme

Dès la fin du 20e siècle, le vélo devient populaire dans la région de la Montérégie. L'inauguration de la Route Verte qui traverse la Montérégie en 2007 donne, d'une certaine façon, le coup d'envoi de cette activité récréotouristique. Le grand sentier du Canada est aussi un important jalon dans la popularisation du cyclotourisme. De ces pistes, plusieurs autres se sont développées et l'on retrouve à ce jour d'innombrables parcours cyclables dans la MRC; certains traversent les champs, les vergers ou les collines montérégiennes. Les grandes plaines rendent les longs trajets possibles sans trop de dénivellation. C'est l'occasion idéale d'apprécier le patrimoine paysager rural. Le cyclotourisme pâtit cependant, dans le sud de la MRC, de l'expansion urbaine. Règle générale, les aménagements visant à faciliter et agrémenter la traversée des quartiers industriels et commerciaux sont rares.

Agrotourisme

La MRC, dont la signature est « Région gourmande », se distingue en matière d'agrotourisme grâce à ses vergers, cidreries, vignobles, microbrasserie, érablières et autres productions, tables champêtres et restaurants gastronomiques. Les produits fins qui sont développés par les artisans de la cuisine et de la terre sont aussi offerts dans des boutiques spécialisées, directement sur la ferme comme en ville. Plusieurs exploitants agricoles tiennent aussi un kiosque à la ferme ou offrent des activités d'autocueillette. Nombreux sont ceux qui offrent l'autocueillette de la pomme, mais il est aussi possible de cueillir différents petits fruits comme la fraise ou même des courges. On compte aussi quatre marchés publics dans la région lors de la saison estivale et 3 marchés de Noël l'hiver, tout autant de lieux qui font le pont entre l'assiette et le paysage.

Routes et circuits de découverte

La MRC offre plusieurs circuits de découverte aux thématiques variées faisant la promotion du patrimoine, des arts, de la culture, des saveurs, de l'architecture, etc. Parmi ces circuits, on retrouve la route du Richelieu, officiellement inaugurée officiellement en 2012. Aussi, la route des Vins de la Montérégie, créée en 2011, s'arrête entre autres dans les vignobles de Mont-Saint-Hilaire. La route des Cidres passe quant à elle au sud de la MRC, sur l'autouroute des Cantons-de-l'Est, sans y faire halte. Depuis, 2011, des excursions guidées se spécialisent aussi en tourisme viticole. De plus, on retrouve dans quelques municipalité, dont Chambly et Saint-Antoine-sur-Richelieu, un circuit patrimonial jalonné de panneaux d'interprétation afin de mettre en valeur l'héritage unique et les paysages variés. Dans certains cas, des audio-guides et des promenades commentées racontent l'histoire des villages.



Ci-haut
Vue aérienne sur un vignoble au flanc de la montagne
Tiré de MRC de La Vallée-du-Richelieu, 2020.

Page de droite
Installé à flanc de colline, le vignoble Les Murmures est un site exceptionnel qui attire bon nombre d'excursionnistes et dégustateurs de vin.
Tiré de MRC de La Vallée-du-Richelieu, 2020.



Paysages militaires

17e siècle

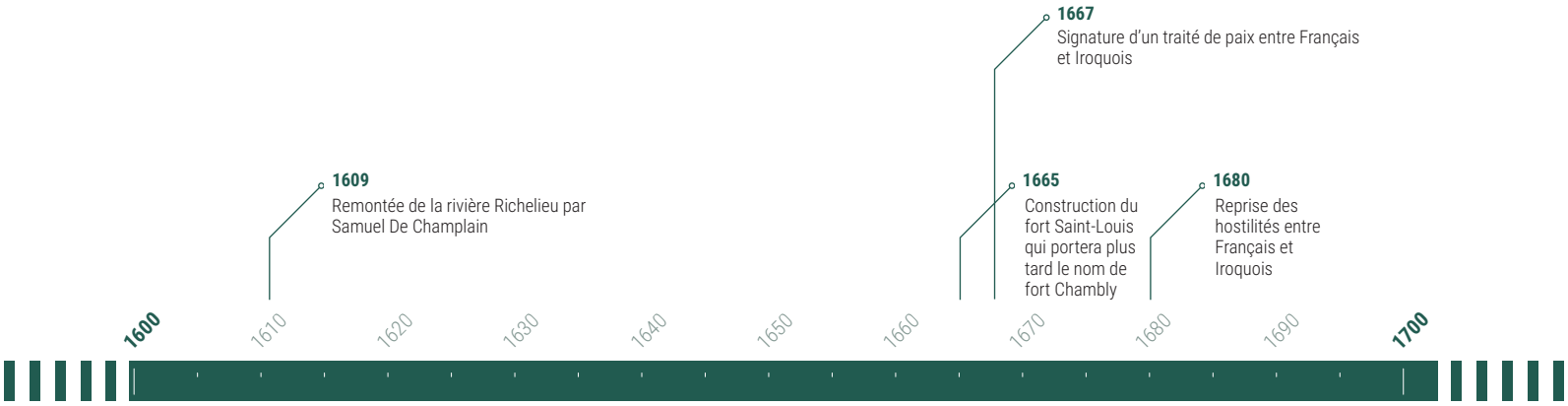
La Vallée-des-Forts

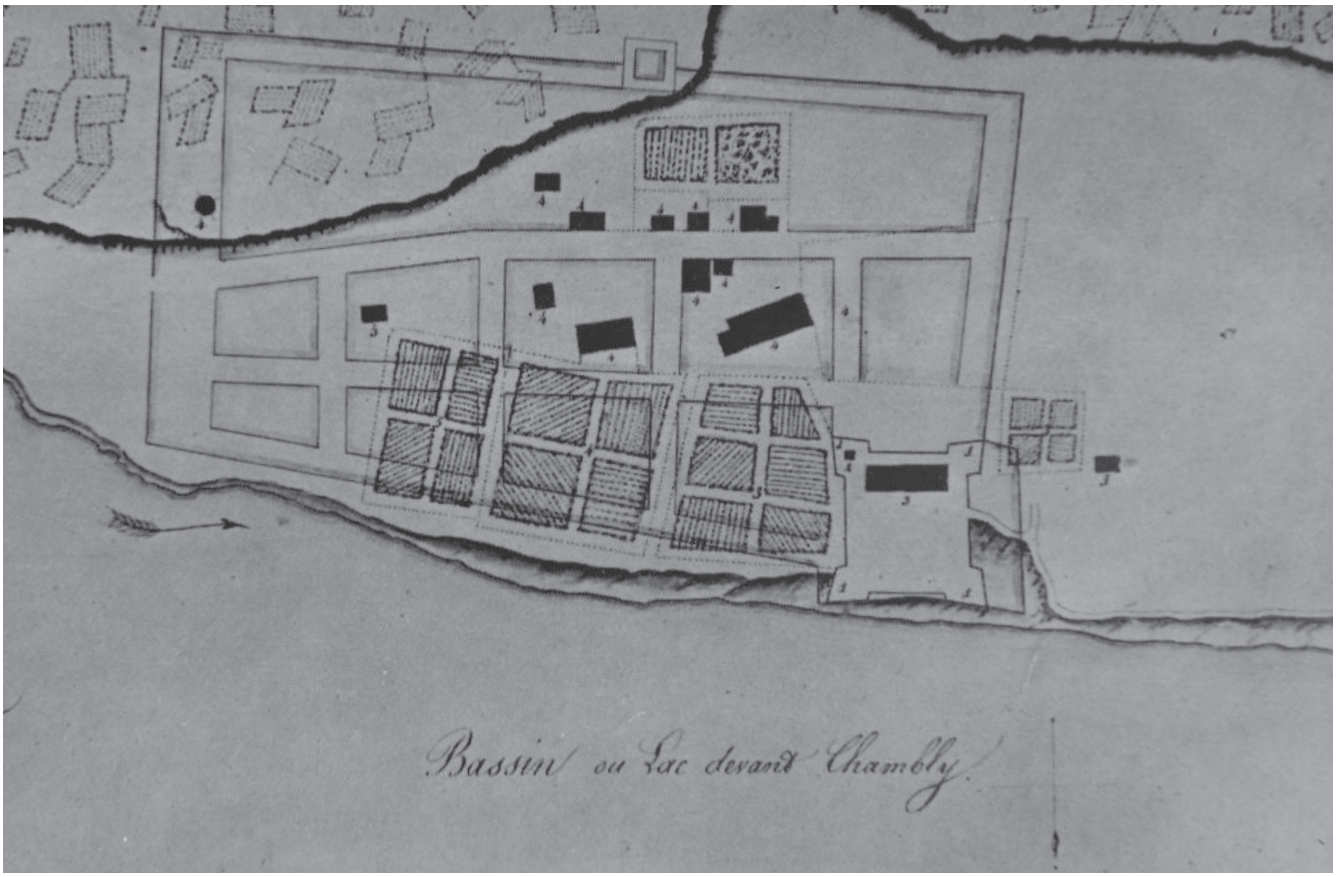
Dès 1665, une chaîne de fortifications est érigée par les Français le long de la rivière Richelieu, auparavant nommée la rivière des Iroquois en raison de la voie d'eau qui mène au territoire de ce peuple, plus au sud, dans les États-Unis actuels. Une série de fortins de bois est alors construite à des points stratégiques du Richelieu comme le fort Saint-Louis qui portera plus tard le nom de fort Chambly, sur le bassin du mêm enom. À l'époque, le fort forme un carré de 44 mètres de côté et est entouré d'une palissade de bois d'environ 4,6 mètres de hauteur. Le fort est construit dans l'épaisse forêt montérégienne près des rapides du Richelieu. Il est incendié par les Iroquois en 1702 lors d'un des nombreux affrontements, mais est reconstruit en pierre en 1709.

En 1667, un traité de paix est signé entre les Français et les Iroquois puis, en 1672, les premières seigneuries sont concédées sur les rives du Richelieu à différents soldats du régiment de Carignan-Salières. Toutefois, en 1680, les hostilités reprennent. De nouveaux fortins de bois sont érigés dans la plupart des seigneuries. Peu imposants, ces forts seigneuriaux suffisent tout de même à protéger les occupants lors des attaques iroquoiennes. Les colons se réfugient dans le fort jusqu'à ce que les secours arrivent, mais pendant ce temps, leurs granges, maisons et récoltes se font incendier.

Le développement régional, à peine amorcé, est rapidement freiné. Apeurés par les raids des Iroquois, qui se multiplient dans la région en réponse aux incursions françaises vers le sud, plusieurs quittent les rives du Richelieu pour Ville-Marie ou pour d'autres seigneuries mieux établies et plus sûres de la Rive-Sud (Filion et coll., 78). La distribution des terres, qui éparpille les colons le long des cours d'eau, ces voies d'invasions, et qui n'offrent aucune protection, font partie des facteurs qui poussent, en 1690, à un exode qui vide la vallée du Richelieu (Filion et coll., 2001). Ainsi, les temps de guerre ralentissent considérablement le développement et l'établissement des colons.

Tous ces combats dans la grande vallée du Richelieu sont aussi à la source de l'ouverture de chemins à travers la forêt montérégienne. Ces chemins difficilement praticables permettent tout de même aux soldats de se déplacer ainsi que le ravitaillement les postes plus éloignés comme le fort Chambly. Toutefois, la route navigable reste la route privilégiée pour la majorité des déplacements. Ce réseau de constructiosn militaires et cette voie d'invasion et de combat donnèrent à la rivière Richelieu et ses berges le surnom de Vallée-des-Forts.





Extrait d'une carte du fort Chambly en 1704.
Tiré de Morisset, BANQ, v. 1950.



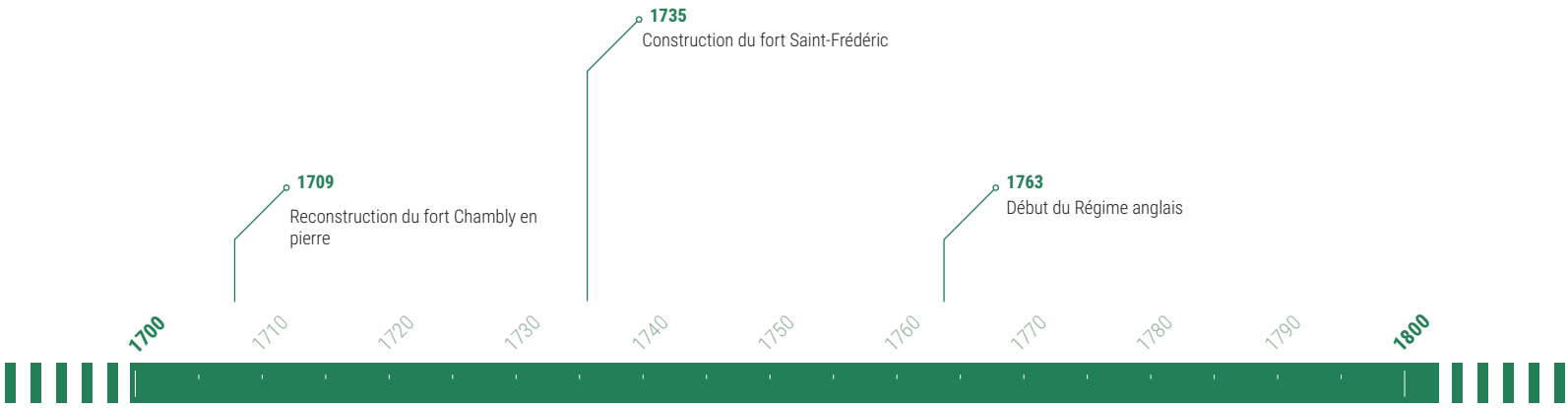
Le fort Chambly, extrait du livre Photographic Selections par William Notman.
Tiré de la Collection Notman, Musée McCord, 1863.

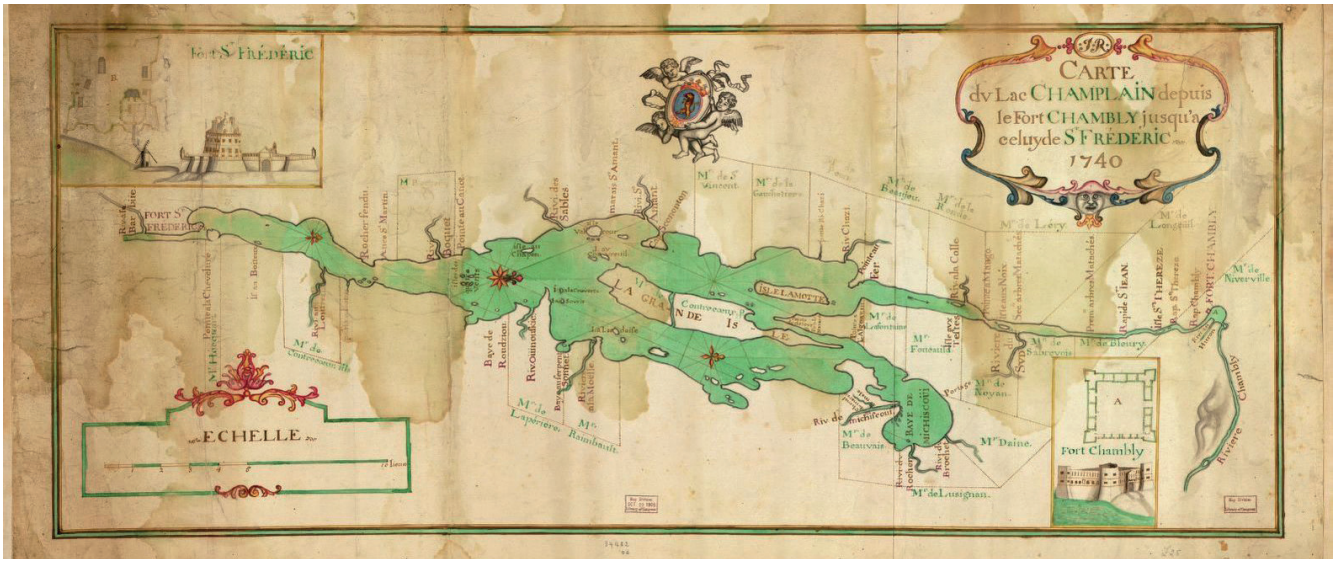
18e siècle

Des paysages nés entre guerres et paix

Si le 17e siècle est surtout marqué par l'exploration et les premiers contacts entre autochtones et Français, le 18e siècle est caractérisé par une évolution rapide des relations entre les différents peuples qui guerroient pour contrôler l'Amérique du Nord: les Premiers peuples , les Français et les Premières nations qui leur sont alliées, les Britanniques et les Premières nations qui leur sont alliées et, ultérieurement, les Américains en quête d'autonomie. Par sa position frontalière en entrée de la vallée du Saint-Laurent, la rivière Richelieu est le témoin de tous les affrontements. Suite à la Grande paix de Montréal de 1701 et à la signature de traité de paix d'Utrecht en 1713, plusieurs guerres et tentatives d'invasion prennent fin. La période de paix d'un demi-siècle qui s'ensuit favorise alors le développement de la région. Les soldats toujours en poste au fort Chambly travaillent désormais la terre et se mêlent aux agriculteurs du secteur. D'autres soldats travaillent à la scierie de la seigneurie ou à la production de goudron. Certains font même du pain dans les deux grands fours construits dans l'enceinte du fort. Le développement de la région va bon train et les soldats contribuent à l'économie en offrant une main-d'œuvre diversifiée. Néanmoins, des rumeurs de guerre persistent tout de même, et le fort Saint-Frédéric est construit en 1735 sir le lac Champlain. À cette époque, le fort Chambly sert de relais et d'entrepôt. Quelques années plus tard, un autre fort est reconstruit, celui de Saint-Jean. Mieux situé à la tête des rapides du Richelieu, ce dernier devient le principal soutien de Saint-Frédéric, reléguant le fort Chambly au titre d'arrière-poste.

En 1763, le traité de Paris confirme la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre par la métropole. Au cours des dernières années de la Guerre de Sept Ans, les Britanniques érigent plusieurs blockhaus le long du Richelieu, sur le lac Champlain et même sur la rivière Yamaska. Peu coûteuses et faciles à construire, ces maisons fortifiées de deux étages servent d'avant-postes pour de petits détachements. Il n'en subsiste aucune sur l'actuel territoire de la MRC de La Vallée-du-Richelieu.





Carte du Lac Champlain depuis le fort Chambly jusqu'au fort Saint-Frédéric vers 1740.
Tiré de Library of congress, 1740.



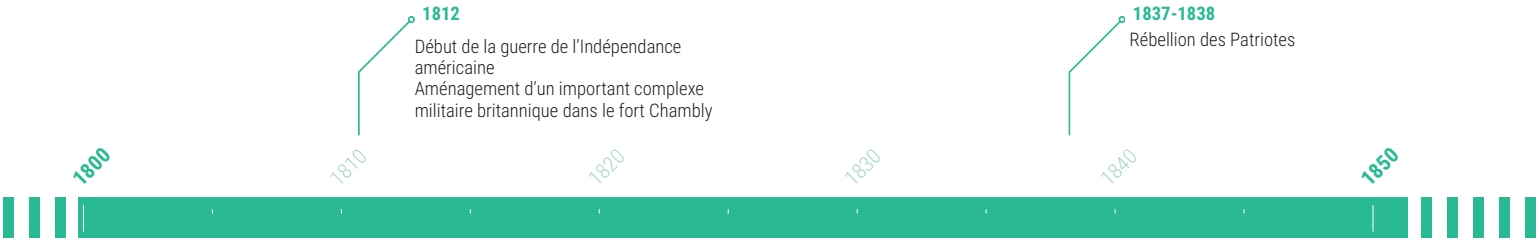
Blockhaus du fort Saint-Jean sur le Richelieu vers 1775.
Tiré de Peachey, Bibliothèque publique de Toronto, 1797.

Première partie du 19e siècle

Guerres, rébellions et cicatrices paysagères

Le 19e siècle, à l'instar des périodes précédentes, est aussi marqué par de nombreux conflits qui confèrent une aura d'instabilité aux paysages richelains. La guerre de 1812, qui oppose les États-Unis à la Grande-Bretagne, puis les Rébellions patriotes de 1837-1838 marquent profondément le paysage richelain. En 1812, devant la menace d'une prise de Montréal par les troupes américaines, les autorités britanniques, sur un pied de guerre, aménagent un important complexe militaire sur le site du fort Chambly. Des casernes sont aménagées au sud de Chambly, à Blairfindie (L'Acadie) afin de protéger la route qui relie Montréal au bassin de Chambly. La paix revient en 1814, mais les menaces planent toujours. Ainsi, en 1819, l'imposant fort Lennox est construit sur l'île aux Noix, dans le Haut-Richelieu, afin de sécuriser la porte d'entrée que constitue le Richelieu. La construction de cette fortification laisse présager une certaine paix dans la Vallée-du-Richelieu, mais rien ne va plus. Les tensions sociales s'attisent.

En 1837, ce sont les batailles de Saint-Denis, dont les patriotes sortent victorieux, puis de Saint-Charles, marquée par une défaite des insurgés, qui chamboulent l'histoire. Des camps sont alors construits, les maisons sont barricadées et des barricades sont érigées autour des manoirs seigneuriaux. Après la bataille, une croix est érigée au village de Saint-Denis afin de commémorer les événements. Le paysage est dévasté. Au moins 15 maisons et 25 bâtiments ont été incendiés au village de Saint-Denis par Gore et ses troupes (Kyte, 1990). Quelques vestiges et monuments témoignent encore aujourd'hui des évènements de 1837-1838 dans les villages du Richelieu et remémorent la fracture importante vécue par la population. Au détour des rues de Saint-Denis-sur-Richelieu, des plaques indiquent ici des lieux de rassemblement patriotes, et là des lieux d'assemblée. Des bustes ont été érigés en mémoire des chefs de la révolte, et des parcs ombragés commémorent leur nom. Dans toute la vallée, il est possible d'observer sur les vieux monuments des traces de mousquet ou d'incendie, et le drapeau patriote flotte encore fièrement près de certains bâtiments institutionnels. La maison Jean-Baptiste-Masse, à Saint-Denis-sur-Richelieu, est sans doute l'élément le plus symbolique de l'épisode patriote dans le paysage régional.





Bataille de Saint-Charles en 1837. La forêt, cantonnée à l'arrière, laisse place à une agglomération d'établissements entourée d'une trame agricole rigide.
Tiré de Beauclerk, Bibliothèque et Archives Canada, 1837.



Passage sur le Richelieu la nuit en 1837 lors des Rébellions. Les berges du Richelieu sont déboisées et de longues et étroites parcelles de terre découpent le territoire.
Tiré de Beauclerk, Musée McCord, 1840.

Seconde partie du 19e siècle

Un second souffle pour le fort Chambly

À partir de 1850, le fort Chambly, qui est depuis 1776 sous la gouverne britannique, est peu entretenu et délabré, ce qui mène à son abandon progressif. Ce n'est qu'à la fin du siècle qu'un dénommé Joseph-Octave Dion entreprend un véritable travail de conservation afin de sauver ce monument historique hautement symbolique pour saisir la profondeur du pasyage régional. À sa mort, au début du siècle suivant, le fort est laissé à Parcs Canada qui en fait un lieu d'interprétation.

Joseph-Octave posé à l'intérieur de l'enceinte de l'ancien fort Chambly dont il est le propriétaire.
Tiré de BANQ numérique, v 1910.



1900

1850
Abandon progressif du fort de Chambly

1900
Grande rénovation du fort Chambly par Joseph-Octave Dion

1850 1860 1870 1880 1890 1900

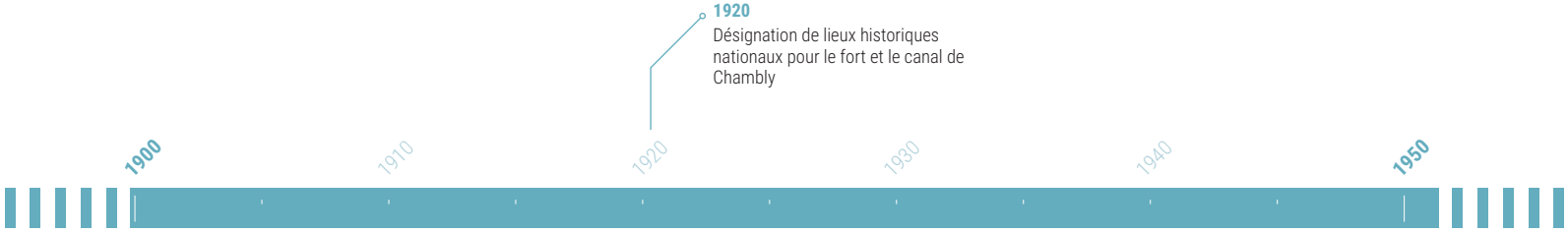
Première partie du 20e siècle

Le fort Chambly, lieu historique national

Officiellement restauré à partir de 1882 grâce à la campagne d'un citoyen engagé, Joseph-Octave Dion, le fort Chambly est désigné comme un lieu historique national du Canada dès 1920. Il devient un lieu d'interprétation et touristique qui rappelle l'histoire militaire de la vallée du Richelieu et des environs. Au départ, on accourt depuis la grande ville surtout pour en admirer le charme bucolique; le fort est en effet en ruines, bien que la plupart de ses imposants murs tiennent encore debout. Du bétail paît tranquillement à proximité, alors que la rivière déverse son impétueux torrent derrière les pierres séculaires. Il faudra attendre le troisième quart du 20e siècle pour que d'ultimes travaux de restauration et de reconstitution redonnent à la forteresse son apparence de 1710.



Accueil des visiteurs par le personnel de Parcs Canada et des guides portant les costumes de l'époque.
Collection de la MRC de La Vallée-du-Richelieu, 2020.



Seconde partie du 20e siècle

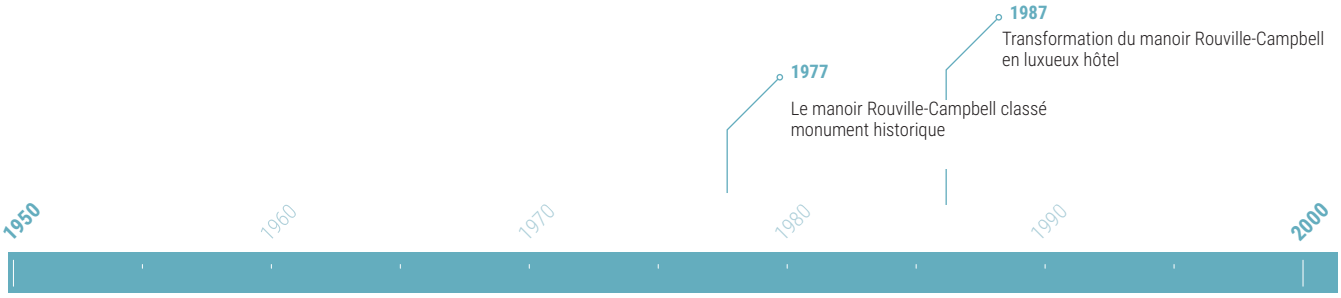
Mise en valeur des traces du passé

Le Régime seigneurial a laissé une empreinte tangible outre la trame agricole, soit les manoirs. Ces derniers, localement appelés « châteaux », jalonnent les berges de la rivière. À l'époque, chaque seigneurie comptait un manoir. Aujourd'hui, seulement quelques-uns ont réussi à traverser toutes ces années et tous ont subi plusieurs transformations. L'un des plus connus est sans doute le manoir Rouville-Campbell. Il constitue un heureux mélange d'éléments architecturaux de la construction d'origine et d'ajouts de style Tudor. Sis sur les rives du Richelieu, il se trouve dans la municipalité de Mont-Saint-Hilaire. Il fut classé, en 1977, monument historique et est transformé en 1987 en un luxueux hôtel. Il accueille depuis un grand nombre de visiteurs de la région.

À Chambly, les manoirs Hertel-de-Rouville (maison John-Yule) et de Salaberry, tous deux situés sur l'intime rue Richelieu, témoignent non seulement du Régime seigneurial, mais aussi des grands faits militaires du Canada de l'époque et des grands personnages de l'histoire québécoise. Ils sont conservés dans un état exemplaire, par le bon soin des propriétaires privés qui les ont acquis. Quelques manoirs de la région n'ont pas survécu aux Rébellions de 1837-1838; les vainqueurs des batailles ont parfois mis à sac et à feu les villages témoins des affrontements, Saint-Charles-sur-Richelieu notamment.

Calèches et chiens de chasse au Manoir Rouville-Campbell.
Tiré de Versants, 2012.







L'hôtel du manoir de Rouville-Campbell se présente sous la forme d'un ensemble architectural et paysager de grande qualité au vocabulaire néo-tudor.
Tiré de Lahoud, Répertoire du patrimoine culturel du Québec, 2004.



Manoir Hertel-de-Rouville, officiellement connu sous le nom de maison John-Yule.
Rue de Richelieu, Chambly, 2020.



Manoir De Salaberry, sur la banlieue du fort Chambly.
Rue de Richelieu, Chambly, 2020.

21e siècle

Commémorations et inscription dans le paysage

Le début du 21e siècle a été marqué par le 400e anniversaire des expéditions exploratoires de Samuel De Champlain sur le Richelieu, en 1609. Les hauts faits militaires de la région ont été mis en valeur à l'occasion de célébrations qui se sont tenues de part et d'autre de la frontière canado-américaine, dans toute la Vallée-des-Forts. Un projet de mise en circuit des lieux de mémoire s'en est suivi: c'est ainsi qu'est née la Route du Richelieu, un itinéraire touristique officiel du Ministère du Tourisme du Québec.

En 2012, le 200e anniversaire de la guerre anglo-américaine a été célébré en grand. Le patrimoine militaire et le cadre paysager du Richelieu ont été teintés par cet évènement politique. Pour souligner l'occasion, des reconstitutions ont été jouées sur les lieux historiques nationaux, plus particulièrement au fort Chambly. Le patrimoine militaire fait partie intégrante de l'identité paysagère de la MRC de La Vallée-du-Richelieu. De nombreux efforts sont mis en place pour le célébrer et le pérenniser.





Le pied du fort Chambly offre aux visiteurs un contact privilégié avec la rivière Richelieu.
Collection de la MRC de La Vallée-du-Richelieu, 2020.



Compréhension sociale des paysages

2

Paysages dans la culture populaire

105 Récits d'explorateurs

111 Contes et légendes

114 Arts littéraires

118 Arts picturaux

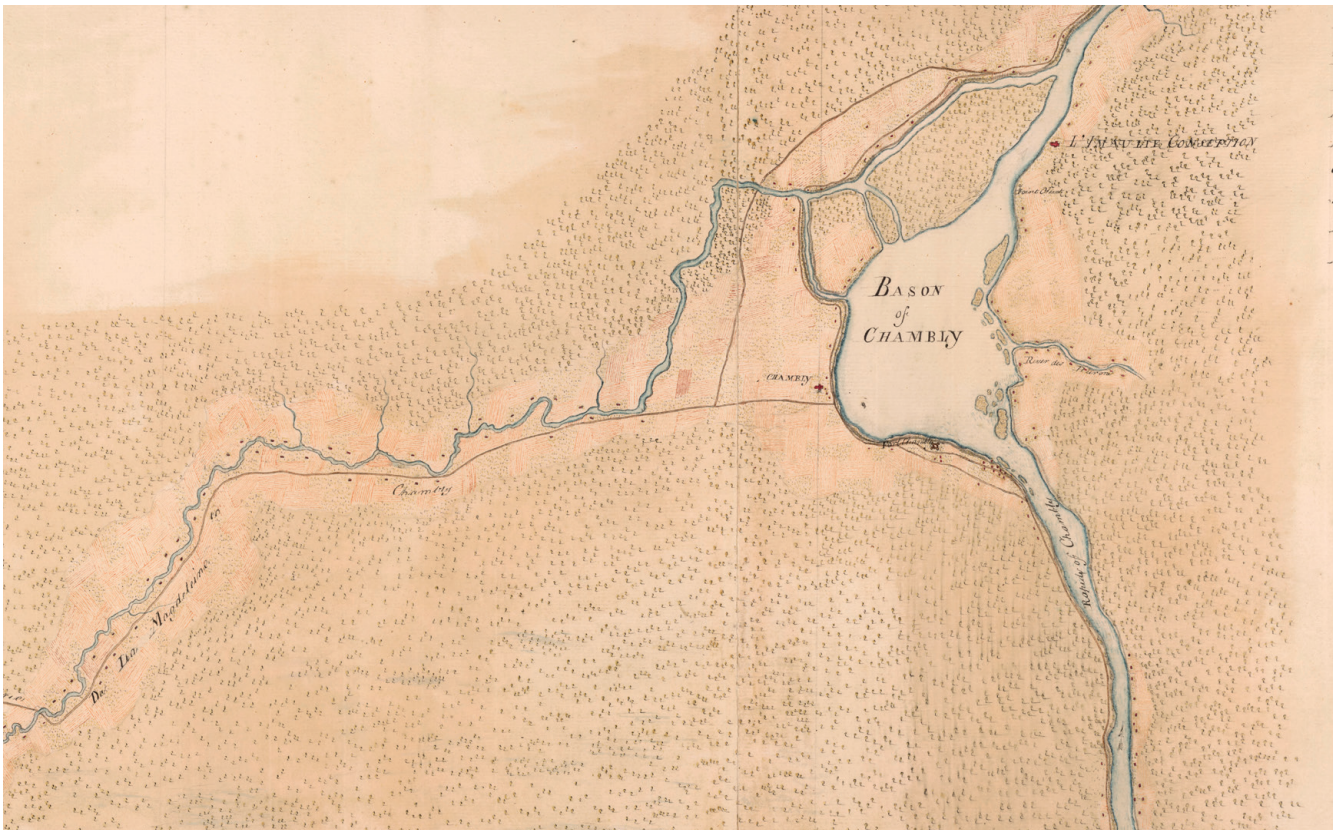
130 Télévision et cinéma

2.1

L'histoire et la géographie du territoire de la Vallée-du-Richelieu suscitent une image forte dans l'imaginaire collectif canadien. Cette image s'est métamorphosée : initialement perçue comme un territoire dangereux et inquiétant, la vallée reflète aujourd'hui une image plus douce, accueillante et conviviale. Les récits des premiers explorateurs sont marqués par la bravoure de ces colons qui ont participé à ouvrir le territoire, parfois au péril de leur vie. Le territoire de la Vallée-du-Richelieu a également été le berceau de nombreux événements majeurs de l'histoire du Canada. Aujourd'hui encore, ce cadre historique participe à son image et inspire plusieurs auteurs et artistes.

La rivière et le mont Saint-Hilaire sont sans contredit les éléments plus marquants de l'imaginaire collectif du territoire. Repères historiques des Premières Nations et des explorateurs de l'époque, ils inspirent un nombre impressionnant de contes et légendes d'hier et d'aujourd'hui. Ce sont aussi des sources d'inspiration pour plusieurs peintres, poètes et écrivains, dont certains ont révolutionné le Québec moderne.

De nos jours, les multiples visages de la vallée du Richelieu continuent d'inspirer et d'alimenter l'imaginaire collectif québécois. Le caractère champêtre de ses plaines, ses montagnes boisées et ses municipalités chaleureuses offrent un cadre naturel idéal pour porter au petit écran des intrigues policières ou des sagas familiales. Fascinante et inspirante, son image rayonne à travers le Québec et même outre-mer.



Carte de James Murray
Les premiers établissements se développent autour du bassin de Chambly et de la rivière Richelieu, 1761

Récits d'explorateurs

Une image façonnée par la découverte

La Montérégie, plus spécifiquement la vallée du Richelieu, est marquée par l'histoire du développement de la Nouvelle-France. La vallée du Richelieu a été le second foyer de peuplement du Québec au 17e siècle et la rivière du Richelieu, la voie stratégique de transport vers les États-Unis. (Route du Richelieu, sans date). L'identité et l'imaginaire de la vallée du Richelieu se sont construits autour de jalons historiques majeurs. Alimentés de récits de voyages et d'expéditions, de contes et légendes, l'exploration du territoire et son développement ont fait couler beaucoup d'encre. Nombreux sont les éléments historiques qui ont participé à façonner l'imaginaire collectif foisonnant de la vallée du Richelieu. Le passé militaire du territoire et les nombreuses batailles qui s'y sont déroulées ont été fondateurs pour le peuple québécois et ont marqué le territoire richelain.

Récits de la découverte du territoire - 17e siècle

Les rives du Richelieu, reliant le lac Champlain à Sorel, sont témoins de l'essor de la Nouvelle-France. Avant même l'arrivée des colonies françaises, même s'il reste peu de traces de leur passage, le territoire est occupé par les autochtones. La rivière regorge de poissons et la pêche y est diversifiée (Route du Richelieu, sans date). C'est au cours du 17e siècle que les premiers lopins de terre sont concédés à des colons et qu'on commence à voir le territoire se découper. Au cours du 18e, le peuplement le long du Richelieu est tel, que l'on commence à fonder des paroisses. C'est le début de la consolidation villageoise le long du Richelieu. (Côté et Brière, 2005, p.45)

Il existe peu de récits d'explorateurs sur la Montérégie, à l'exception de ceux de Champlain lors de ses explorations du Richelieu en 1603 puis en 1609. (Lambert, 2008, p. xiv). Champlain décrit la rivière comme un lieu rempli de poissons, où les oiseaux abondent. Le paysage est uniforme et couvert de forêts vierges de chênes et de noyers. (Lambert, 2008, p.44)

Ce n'est que lors de sa seconde excursion, grâce aux de modes de transport autochtone, qu'il pourra franchir les rapides de Saint-Ours et rejoindre le lac Champlain (Route du Richelieu, sans date).

Le mont Saint-Hilaire prend également une place remarquable dans les récits des premiers colons montérégiens. La Montérégie étant une région plutôt uniforme, les vallées et les collines constituaient des repères géographiques importants dans le paysage. Elles ont fait l'objet de plusieurs récits d'exploration. (Lambert, 2008, p. xvii).

La vallée du Richelieu est souvent décrite comme un lieu encore sauvage, et le mont Saint-Hilaire comme un pic grandiose qui perce la vallée.

Extrait de l'Atlas de Belden décrivant le comté de Rouville :

« This general monotony is relieved and varied, however, by three mountains of quite formidable size and attractive aspect which swell from the plain without any preliminary undulations (...) »

(Belden, 1881, p.17)

À cette époque et durant les décennies qui suivent, un sentiment de peur règne autour du territoire de la vallée du Richelieu. Terre encore inhabitée, elle représente l'ultime frontière.
Route névralgique vers le pays du Sud, elle est l'épicentre des conflits entre les différentes nations qui foulent le territoire : Premiers peuples, Français, Britanniques et Américains (Route du Richelieu). Exposée aux attaques, la vallée du Richelieu représente, pendant longtemps, un territoire instable et dangereux.

La rivière Richelieu

Pour combien de malheureux prisonniers le Richelieu a-t-il été la voie douloureuse vers les Cantons iroquois ? (Brosseau, 1937, p.23)

Grande a été l'influence des récits relatant les relations entre les colons et les Premières Nations dans l'imaginaire de la vallée. On sait maintenant avec certitude grâce aux textes et récits historiques que la rivière Richelieu était l'une des routes principales empruntées par les Iroquois. C'est d'ailleurs de là que la rivière tire sa première appellation : rivière aux Iroquois. C'est sur cette même rivière que les Premières Nations rendaient captifs de nombreux Français, colons et missionnaires (Lambert, 2008, p.89). Ces récits ont contribué à bâtir l'image effrayante et dangereuse entourant la vallée. De ces rencontres, souvent violentes, sont nées de nombreuses légendes (Lambert, 2008).

Le récit le plus influent dans la construction de l'image de la vallée au 17e siècle est sans aucun doute celui des saints martyrs canadiens, missionnaires œuvrant à l'évangélisation des nations autochtones sur le territoire de la Nouvelle-France et ayant été pris captifs par ceux-ci sur les abords du Richelieu. Les pères Isaac Jogues et René Goupil, ainsi que Guillaume Couture, enlevés et torturés par les Iroquois, sont les premiers missionnaires à avoir été canonisés après leur périple sur le Richelieu (Brosseau, 1937). Dans son récit, le père Jogues décrit les conditions horribles de son périple.

> *« Nous étions 22 captifs, car trois d'entre nous avaient déjà reçu la mort. Dans ce voyage qui dura 13 jours, nous avons vraiment beaucoup souffert, avec la grâce de Dieu, entre autres choses la faim, la chaleur, les menaces et la haine cruelle des Sauvages et les très vives douleurs de nos plaies encore ouvertes et envenimées, dans lesquelles naissaient déjà des vers. » (Brosseau, 1937, p.22)*

Deux ans après la capture du père Jogues, le père Bressani fut, à son tour, pris prisonnier des Iroquois, presque au même endroit que son confrère (Brosseau, 1913, p.26). La capture et la remontée vers le pays iroquois, le lac Champlain ou la baie Missisquoi durera 4 mois.

Ces martyrs canadiens ont en quelque sorte sanctifié les bois et les rives du Richelieu par leurs douleurs et leur sang. Leur bravoure et leur résilience marquent d'héroïsme l'époque de la Nouvelle-France sur les rives du Richelieu.

Récits d'arpenteurs aux 18e et 19e siècles

Par la suite, c'est à travers la lunette d'arpenteurs et de grands voyageurs que la vallée continue de se forger une image. Isaac Weld, lors de son grand périple à travers l'Amérique du Nord de la Virginie jusqu'à la ville de Québec, passera par Saint-Jean, puis Chambly, pour ensuite rejoindre Montréal. Il n'aura pas l'occasion de découvrir ni de décrire l'entièreté du territoire de la vallée du Richelieu à l'exception de son excursion rapide à Chambly, où il constatera la beauté du décor.

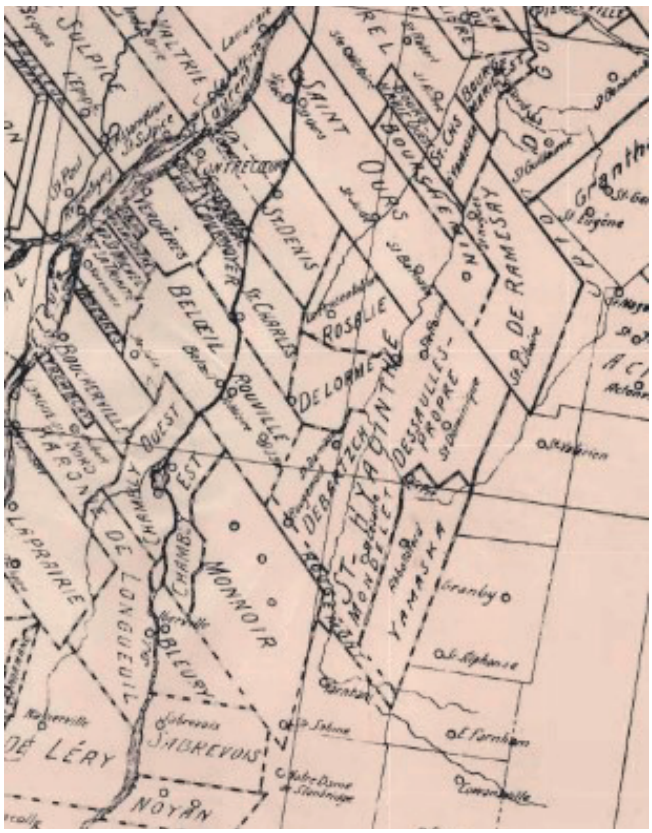
Dans ses écrits, il dépeint la vue sur le fort de Chambly (Chambly Castle) comme étant fort agréable. À distance, le fort a belle allure et le territoire qui l'entoure est délectable :

> *« The whole together forms a most interesting scene » (Weld, 1797, p.305)*

Les églises et les chapelles catholiques, les couvents, le style des maisons et la langue des habitants lui rappellent qu'il a bel et bien quitté le pays américain et qu'il marche en pays étranger (Weld, 1797, p.305).

Ce n'est réellement qu'au cours du 19e siècle que l'on arrive à dresser un portrait clair de l'occupation le long de la vallée du Richelieu. Le géographe-arpenteur-général du Bas-Canada, Joseph Bouchette, alors mandaté par la reine d'Angleterre pour faire l'état des lieux du Bas-Canada, décrit en détail le territoire richelain, sa nature et son occupation. En descendant le Richelieu, il croise plusieurs seigneuries dont les noms, pour plusieurs, correspondent encore aujourd'hui aux noms des municipalités de la vallée du Richelieu.

Le long de la vallée, les terres sont très fertiles, seule une petite portion est inculte. Sur les terres en friches, des hêtres, des érables, des bouleaux, mais surtout des pruches blanches et des cèdres poussent en grande quantité, principalement des essences d'arbres de bois inférieurs. On y trouve des maisons et des fermes, ainsi que des clochers d'églises qui rythment le rivage et marquent le paysage de la vallée. Aux endroits les plus densément peuplés, on voit naître les premiers villages. Le système paroissial commence à structurer la vallée du Richelieu (Route du Richelieu, sans date). Entre le bassin de Chambly et le fleuve, le courant est régulier et paisible (Bouchette, 1815-1831, p.230).



Carte des seigneuries de la province de Québec
(Archives de la Ville de Montréal)

En arpentant la vallée, Bouchette y découvre une seigneurie (de Chambly) au terrain uniforme et à la terre riche.

Traversée par le Richelieu, la seigneurie compte de nombreux avantages naturels (Bouchette, 1815-1831, p.174).
Il décrit la géométrie presque parfaite du bassin de Chambly orné de ses petites îles verdoyantes et boisées. À l'une de ses extrémités, des moulins ont été construits pour tirer avantage du courant des rapides de Chambly. À l'ouest, il aperçoit le fort. Les quelques centaines de maisons agglomérées à l'ouest du Richelieu forment le village de Chambly (Bouchette, 1815-1831, p.174).

> *« Le paysage des environs est riche et très varié, et présente plusieurs superbes points de vue. Le fort, les moulins, l'église Saint-Joseph, les maisons dispersées dans des champs bien cultivés, toutes les scènes variées des bois, tant auprès que dans l'éloignement, l'église placée au loin sur la Pointe-Olivier, avec la montagne encore plus éloignée de Chambly ou de Rouville, en outre le changement continuel d'objets sur le bassin et la rivière, où des vaisseaux à la voile, des bateaux et des canots montent et descendent continuellement, le spectacle singulier des radeaux pesans qui descendent le rapide avec une vélocité incroyable, tout contribue à exciter amplement l'admiration du spectateur. »*
> (Bouchette, 1815-1831, p.176)



Fort de Chambly — Par William James Bennett, d'après la description de Joseph Bouchette
Tiré de Collection du Musée national des beaux-arts du Québec, 1814

Au fil des seigneuries que décrit Bouchette, il ne manque pas de noter, outre les attraits du Richelieu, qu'il s'agit d'une voie de communication stratégique du territoire américain jusqu'au centre de la province (Bouchette, 1815-1831, p.229).

Il arpente la seigneurie de Beloeil, le sol y est riche. La petite rivière Beloeil fait tourner un moulin à grain et une scierie. Les quelques habitations dispersées ici et là sur différentes concessions ne constituent pas encore un village. Une église et un presbytère ont été érigés près du Richelieu (Bouchette, 1815-1831, p.212).

Les nombreuses petites rivières, qui portent aujourd'hui la dénomination de ruisseau, sillonnent le territoire et nourrissent les terres. Il décrit par la suite, le mont Saint-Hilaire qui est de très peu inférieur à la montagne de Montréal. Son versant sud est plus doux alors que son versant opposé est très escarpé. Il y décrit aussi le lac Hertel : un superbe petit lac d'une belle eau claire. Les routes qui mènent à la rivière sont bonnes (Bouchette, 1815-1831, p.213).

La seigneurie de Saint-Denis, contrairement aux autres, semble bien habitée et forme un village. Les routes y sont nombreuses. Elles permettent aisément de rejoindre le fleuve Saint-Laurent et la rivière Yamaska (Bouchette, p.217).

Peu de temps après Bouchette, Belden publiera un Atlas des Cantons-de-l'Est et du sud-ouest du Québec. Il y décrira entre autres les comtés de Rouville, Chambly et Richelieu. Dans ses descriptions du territoire et de son occupation, Belden porte une attention particulière au développement économique des villages et leur industrialisation. Son interprétation du territoire est teintée d'une forte valeur économique ; un paysage plaisant et accueillant est un paysage où les industries sont prospères (Belden, 1881).

Un territoire marqué par les guerres

> *« Aujourd'hui, le paysage commémoratif de la vallée du Richelieu est fortement imprégné de sa riche histoire militaire. » (Route du Richelieu, sans date)*

Dès le régime français, la vallée du Richelieu est marquée par l'activité militaire. Stratégiquement localisé, le territoire fait l'objet de nombreuses guerres. Des batailles franco-iroquoises du début du 17e siècle au soulèvement patriotique de 1837-1838, la vallée sera l'épicentre de tous les conflits territoriaux pendant plus d'un siècle. Elle constitue le cœur des opérations militaires.

Aujourd'hui, ses terres sont scarifiées par ces luttes, ses paysages en portent les traces et son folklore ces histoires (Route du Richelieu, sans date). Les nombreux bâtiments militaires qui ornent les rives de la rivière rappellent ce passé mouvementé. Ayant connu toutes les guerres du territoire, le fort de Chambly est sans doute le témoin le plus criant de ce passé. De ces conflits, l'histoire retient quelques héros dont le lieutenant-colonel De Salaberry, plusieurs miliciens et Métis, simples cultivateurs impliqués dans la guerre de 1812, les patriotes, entre autres.

Récits des patriotes

Berceau des patriotes, la vallée du Richelieu regorge de récits de bataille relatant la bravoure et les exploits des Canadiens français lors de l'insurrection de 1837-1838. Les batailles de Saint-Denis et de Saint-Charles ont notamment fait couler beaucoup d'encre. Les rives du Richelieu ont vu s'écrire l'histoire du peuple québécois. Ces lieux portent encore aujourd'hui ces récits et résonnent à ce jour dans l'imaginaire collectif des Québécois.

À mi-chemin entre la réalité et la fiction, plusieurs récits relatent des épisodes anecdotiques de personnages ayant eu des rôles secondaires dans les événements de 1837-1838. Ainsi, ces récits ont participé à glorifier l'image des habitants de la vallée qui ont, d'après ce que les histoires racontent, par des actes de bravoure incroyable, changé le cours de l'histoire.

C'est le cas du récit de Jambe de bois. Il raconte qu'un dépôt de munitions se trouvait entre Saint-Charles et Saint-Denis, dans un petit bourg maintenant disparu qui s'appelait La Forge. (Lambert, 2008, p.207). C'est dans une petite forge appartenant à Séraphin Clouette que se serait préparée la rébellion de 1837. Cet endroit serait devenu le lieu où Papineau rencontrait secrètement ses alliés. L'histoire raconte que le vieux forgeron à la jambe de bois monta sous la forge un arsenal redoutable en transportant des munitions cachées dans des billots de bois. La forge devint rapidement un repaire de mécontents, de patriotes zélés (…) (Lambert, 2008, p.209.) Des assemblées secrètes s'y tenaient.

> *« Si les patriotes ont remporté les honneurs de la journée, à Saint-Denis, le 23 novembre 1837, c'est parce qu'ils purent se procurer à l'arsenal de La Forge tout ce qu'il leur fallait. » (Lambert, 2008, p.215)*

Tous ces récits de batailles et de guerres bourdonnant sur le territoire de la vallée ont aussi fait éclore une iconographie riche à travers laquelle des scènes épiques de combats dressent un portrait à la fois magnifié et désolé du territoire.

On y remarque particulièrement l'accentuation de la topographie et les noyaux villageois lotis au creux de la vallée. Depuis ce temps, les rébellions de 1837 et 1838 ont marqué la mémoire collective et font encore à ce jour, l'objet de commémoration provinciale (Route du Richelieu, sans date).



Bataille de Saint-Charles en 1837. La forêt, cantonnée à l'arrière, laisse place à une agglomération d'établissements entourée d'une trame agricole rigide.
Tiré de Beauclerk, Bibliothèque et Archives Canada, 1837.

Contes et légendes

Entre folklore et mythologie moderne

À travers cette vaste plaine qu'est la Montérégie, ce sont principalement les collines qui ont fait fleurir l'imaginaire des légendes et des contes, rendant les lieux principaux de ces récits. (Lambert, 2008, p. xxvii) Parmi les lieux les plus présents dans la mythologie montérégienne, le mont Saint-Hilaire, la rivière Richelieu et le lac Hertel sont en tête de liste. (Lambert, 2008)

> *« De tout temps et en tout lieu, les contes et légendes sont intimement liés à une région et puisent abondamment dans l'histoire locale et la culture populaire.» (Chevrier, 2007)*
>
> *« L'imaginaire montérégien est avant tout un légendaire de lieux géographiques. » (Lambert, 2008, p.xxv)*

Les mystères de la montagne

Dès le 17e siècle, le mont Saint-Hilaire a fasciné habitants et visiteurs. À travers les siècles, un imaginaire foisonnant s'y est bâti, principalement, à cause de ses attributs particuliers qui fascinent et effraient les gens qui connaissent le secteur : falaises, crevasses, élévations. Même dans la mythologie autochtone le mont fait l'objet d'une fascination remarquable. Les guerriers autochtones s'y réfugiaient pour fuir des phénomènes étranges. Au fil du temps, il a inspiré plus d'une quarantaine de contes dans lesquels il devient le refuge des fées et des diables de la Montérégie (Lambert, 2008). Bien ancrée dans les coutumes locales, la montagne servait également de repère temporel aux agriculteurs. On racontait que lorsque la cascade de glace, surnommée le cheval blanc, accrochée au flanc nord de la montagne, était fondue, le temps de la semence était arrivé. (Côté et Bellemare, p.44)

Là où logent les fées

Nombreuses sont les légendes du mont Saint-Hilaire rappelant la présence de fées dans ses crevasses profondes. Les descriptions qui y sont faites magnifient la colline montérégienne et lui donnent des allures de pic majestueux.

Description du mont Saint-Hilaire dans l'Ermite de la Caverne aux Fées :

> *« … à l'est se dressent quatre mamelons aux formes et aux courbes ravissantes. Au sud, c'est une espèce de promontoire d'une dimension gigantesque, ébréchant l'azur du ciel, ici d'un angle, là d'une saillie, plus loin d'une coupe capricieuse et hardie. À l'ouest, la scène change, elle devient plus riante, plus douce et moins sévère. C'est [sic] d'immenses collines à la pente facile, aux ondulations gracieuses ; çà et là, à travers les touffes d'arbres, on distingue la forme blanche et proprette de quelques chaumières noyées dans la verdure. (…) Enfin, au nord, se hérisse un mur quasi perpendiculaire tout tapissé de mousse blanche, grise, rousse et verte qui la recouvre comme d'une mosaïque. »* (Lambert, 2008 p.561)

Dans la légende du Trou des fées, la ville est décrite comme un nid de verdure, la montagne est gigantesque et un lac sans fond y est enchâssé.

> *« Sur le versant sud-ouest de la montagne, entre deux caps qui avancent dans le vide, se trouve la demeure des fées. Trois roches immenses, dont l'une placée en clef de voûte, en forment l'entrée. »*
> (Extrait du Trou des fées. Lambert, 2008, p.308)

Une autre légende, *La grotte des Fées*, raconte qu'un tunnel naturel entre les failles de la montagne mène à son cœur, dans une gigantesque grotte remplie d'or.

D'autres racontent que cette caverne abritait jadis un vieillard, un malheureux vieux soldat français. On raconte aussi que les parois de la grotte étaient faites de cristaux tellement brillants qu'*une lueur constante émanait de la grotte* (Lambert, 2008).

Aujourd'hui, la toponymie des rues situées au pied de la montagne : « La grotte et des fées » et « Cheval blanc », par exemple, témoignent de l'empreinte de l'imaginaire collectif sur le territoire actuel de la municipalité. Ladite grotte se situe à la falaise nord-ouest de la montagne (Lambert, 2007).

Mythologie moderne du mont Saint-Hilaire

Même dans la mythologie moderne, le mont Saint-Hilaire ne cesse d'inspirer des histoires mystérieuses. Au 20e siècle, se rajoute aux légendes des fées et des diables, celle des cristaux magiques provenant d'un versant de la montagne (Lambert, 2008, p. xxvi).

De nos jours, la présence mystérieuse d'objets volants non identifiés est fréquemment rapportée par les visiteurs et citoyens. C'est d'ailleurs à Mont-Saint-Hilaire que l'on rapporte le plus grand nombre d'observations de ce genre au Québec. Plusieurs attestent que le mont Saint-Hilaire serait la porte de sortie d'êtres intraterrestres (Lambert, 2008, p. xxvi). Les phénomènes paranormaux entourant le mont Saint-Hilaire ont fait l'objet de quelques productions cinématographiques, dont L'énigme du mont Saint-Hilaire, un documentaire qui se penche sur les origines de telles croyances. (Guilbault, 2017)

À ce jour, la mythologie entourant le mont Saint-Hilaire est encore en train de s'écrire et de s'enrichir. Le folklore à propos du mont Saint-Hilaire est vaste et merveilleux. Il nourrit et habite encore les visiteurs et habitants de la municipalité. Le cercle des conteurs du mont Saint-Hilaire et le festival Les féeries du mont Saint-Hilaire sont des témoins actuels du vibrant imaginaire que suscite le mont Saint-Hilaire (Lambert, 2008, p. xxvii). À l'exception des villes de Québec, Montréal et des régions, cette colline est sans conteste le lieu du Québec le plus important en termes des contes et légendes (Lambert, 2008, p. xxvii).

Ci-Contre
Vue du lac, mont Saint-Hilaire, par Ozias Leduc
Tiré de la Collection du Musée national des beaux-arts du Québec, 1937.

Le lac Hertel

Le lac Hertel occupe également une place de choix dans l'univers légendaire montérégien. Même à travers les récits des premiers colons, le lac semble charmer et intriguer par son emplacement et la clarté de ses eaux. Perché au sommet du mont Saint-Hilaire, plusieurs s'étonnent de sa localisation et cherchent à expliquer sa formation par le biais de forces malveillantes.

Souvent décrit comme doux, attrayant et enchanteur, le lac Hertel semble trop beau pour être réel. Ses profondeurs ont également inspiré quelques légendes sombres et tragiques. La légende du Secret du lac révèle l'événement à l'origine de cette profondeur : la légende du Secret du lac révèle l'événement à l'origine de cette profondeur. (Lambert, 2008 p.337)

> *« Avant que le lac ne prenne forme, une grande prairie occupait l'espace. Les habitants y avaient construit une petite chapelle. Un matin d'été, un étranger arriva au village. Il était vêtu sombrement, caché derrière un grand chapeau noir, violon à la main. Il se mit à jouer une musique si envoûtante que tous les habitants du village se mirent irrésistiblement à danser. Ils dansèrent sans arrêt, à un tel point qu'ils en oublièrent d'aller à la messe. Chaque habitant qui tentait de convaincre ses confrères de respecter leur devoir de bon chrétien, se voyait inévitable envoûté par la musique. Alors que tous les habitants étaient réunis autour du musicien, le sol se fendit en deux et un geyser d'eau jaillit, engloutissant les danseurs, les maisons et la prairie. Ce serait ainsi que le lac Hertel aurait vu le jour. »* (Lambert, 2008 p.337)

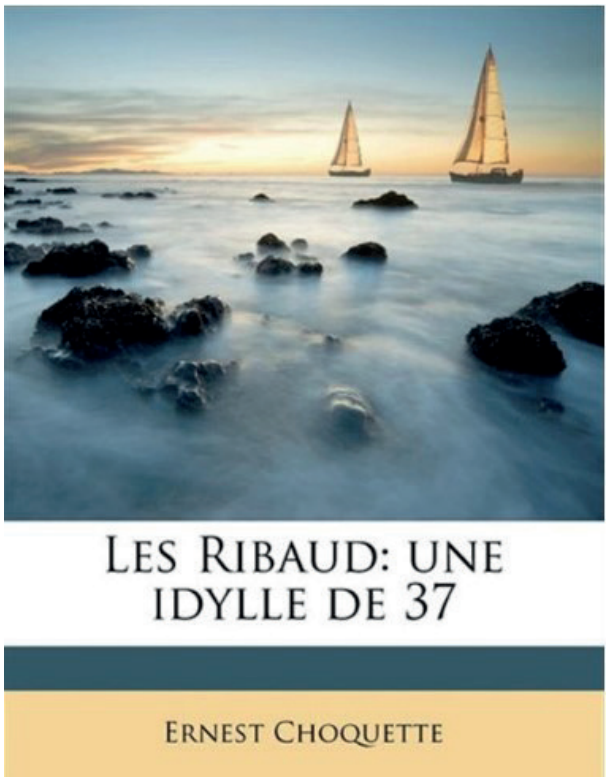
> *« Sous ses allures paisibles se cachent, dans ses abysses, de pauvres âmes avalées par les eaux. »* (Lambert, 2008, p.342)



Arts littéraires

Littérature patriotique et canadienne française au 19e siècle

« Ce sont ces événements locaux, ces menus faits de tous les jours, "ces délicieuses histoires du peuple" (Nodier) que nos premiers romanciers ont voulu graver dans la mémoire de leurs contemporains. » (Sœurs de Sainte-Anne, 1954).



Couverture du livre *Les Ribaud*: une idylle de 37
Par Ernest Choquette

Le cadre historique de la vallée du Richelieu a inspiré non seulement plusieurs récits, des légendes et des contes, mais également de nombreux romans. La fin du 19e siècle voit apparaître l'émergence de la littérature canadienne-française. Elle est largement inspirée de faits historiques et reflète l'essor patriotique de l'époque. Les écrivains s'inspirent des récits de luttes territoriales, riches et foisonnants, afin de mettre en scène des personnages fictifs ancrés dans un contexte historique réel (Sœurs de Sainte-Anne, 1954). En marge de la grande histoire, plusieurs de leurs romans s'attardent plutôt sur la petite histoire de personnages dont les rôles sont secondaires dans le dénouement de grands jalons historiques.

Le romancier, médecin et homme politique hilairemontais, Ernest Choquette, a écrit l'un des ouvrages les plus marquants de ce mouvement. Inspiré par les lieux qu'il habite, par sa profession de médecin et par sa connaissance de l'histoire des patriotes, il publie, Les Ribaud, une idylle de 37, en 1898. Il s'agit du premier roman ayant comme trame de fond la rébellion des patriotes de 1837-1838. L'intrigue se déroule dans la vallée du Richelieu et raconte l'histoire de deux médecins de campagne dont l'un d'eux doit marier sa fille à un capitaine anglais.

Par la suite, Choquette publiera deux autres ouvrages, Claude Paysan et La Terre, dont l'histoire se déroule dans les alentours de Mont-Saint-Hilaire et Chambly. Comme son roman précédent, ceux-ci sont empreints du nationalisme canadien-français (Nichols, 2003). Dans *Claude Paysan* et *La Terre*, Choquette dépeint les mœurs et les paysages de la vallée. Ses descriptions sont riches et empreintes d'un lyrisme qui témoigne de la douceur de vivre de la région et de la beauté de ses paysages.

> *« C'était l'été et c'était Saint-Hilaire; été, saison incontournable dans notre province où le zéphyr souffle en caresses constantes; Saint-Hilaire, coin de pays magique, embaumé des lilas et des pommiers en fleurs où le pied s'écrase contre des œillets et des marguerites (...) D'un côté, le Richelieu, jaseur, de l'autre...ah! sa montagne toujours verte, toujours belle, toujours parfumée (...) Un lac, perché à six cents pieds aux creux des collines nombreuses, où il s'enchâsse comme une émeraude (...) » (Choquette, 1899).*

Choquette fait appelle à son grand ami, Ozias Leduc, pour illustrer son roman Claude Paysan.

Les œuvres de Choquette, bien implantées dans un cadre local et un régionalisme canadien-français, voyagent outre-mer. C'est en France, notamment, que l'histoire de Claude Paysan et les paysages de la vallée du Richelieu seront remarqués. Ce roman remportera le prix de littérature de la province de Québec.

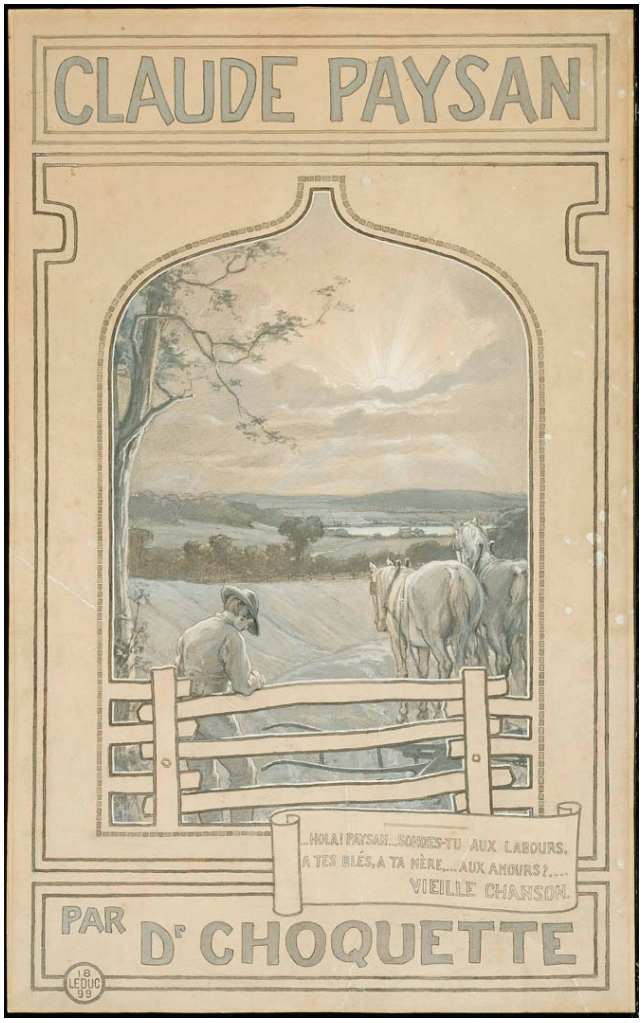


Illustration pour la couverture du roman Claude Paysan d'Ernest Choquette
Tiré de Musée des Beaux-arts de Montréal, 1899

Du roman au théâtre

Choquette adaptera ses romans au théâtre, faisant ainsi rayonner la vallée du Richelieu, le mont Saint-Hilaire et Chambly plus précisément. Son adaptation des Ribaud, intitulée Madeleine, portera sur les planches l'histoire d'amour déchirante entre une Canadienne française de Chambly et un officier anglais durant la révolte des patriotes (Dantin, 2002). Il y décrit notamment le fort de Chambly, le bassin occupé par les Anglais et l'auberge La Huronne.

Il adaptera par la suite son récit La Terre qu'il intitule La Bouée. Les thèmes récurrents de la révolte populaire de 1837 et de l'amour impossible entre les Anglais et les Canadiens français marquent ses ouvrages.

À la même époque, la vallée du Richelieu inspire également quelques poètes, encore peu documentés. Léon Lorrain, avocat de formation, publiera un seul recueil de poésie, Les fleurs poétiques. Il connut une fin tragique en 1892, en se jetant dans les eaux glacées du Richelieu. Son corps fut récupéré dans les environs de Chambly trois mois plus tard. Au milieu du 20e siècle, une poétesse française éprise du Québec, sœur Marie Sylvia (Jeanne-Lydia Branda) s'éprend du mont Saint-Hilaire, duquel elle raconte les vertus rassurantes :

« Il se dresse, géant, parmi de vastes plaines ;
Sur ses versants abrupts la nature a jeté
Un manteau d'émeraude au reflet velouté,
Fait de mille sommets de bouleaux et de chênes.

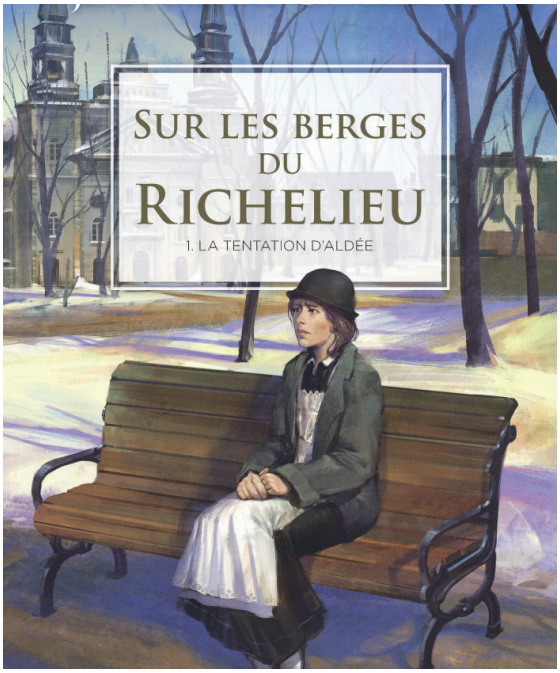
À ses pieds se déroule un sinueux ruban :
Le Richelieu, limpide entre ses fraîches rives
Dirige lentement le flot de ses eaux vives,
Tribut du lac Champlain au royal Saint-Laurent
[…] » (Branda, 1945)

Vers le roman historique

Le territoire et l'histoire de la vallée du Richelieu continuent d'inspirer les romanciers contemporains. On observe la récurrence de certains thèmes. De l'anecdote aux grands jalons historiques, la vallée du Richelieu s'avère être le point d'enracinement des grandes sagas amoureuses du début du 20e siècle.

Plusieurs auteurs contemporains emboîtent le pas d'Ernest Choquette et situent leurs récits dans la vallée. C'est le cas de Jean-Pierre Charland, qui signe, en 2016, le premier tome d'une saga familiale se déroulant le long de la rivière, Sur les berges du Richelieu, Tome 1-4.

Dans Les chroniques de Chambly, Tome 1-3, Louise Chevrier décrit avec beaucoup de justesse l'univers de la petite bourgeoisie de la vallée au tournant du siècle dernier. Cette longue épopée met en scène les paroisses de Saint-Joseph-de-Chambly et de Pointe-Olivier.



Couverture du livre *Sur les berges du Richelieu, tome 1*
Par Jean-Pierre Charland

Les paysages du désenchantement

Si les sagas historiques citées précédemment dressent un portrait plutôt flatteur de la campagne richelaine, le récit d'Anaïs Barbeau Lavalette, La femme qui fuit, publié en 2015, propose un regard plus sombre sur la vallée, plus précisément sur les paysages du Refus global.

Dans son livre, Barbeau Lavalette retrace l'histoire de sa grand-mère, Suzanne Meloche, membre du mouvement automatiste et compagne des signataires du Refus global. En quête incessante d'une liberté absolue et animée par les ambitions radicales du mouvement automatiste, Meloche abandonne ses enfants en bas âge afin de poursuivre de son idéal. Suite à la publication controversée du Refus global, Meloche et certains signataires rejoignent Borduas dans sa campagne natale. Un petit groupe d'artistes s'installe alors à Saint-Jean-Baptiste-de-Rouville et y cultive la betterave à sucre.

Le livre de Barbeau Lavalette dépeint les paysages de la culture de betteraves, typiques de la vallée lors de la deuxième moitié du 20e siècle.

> *« Le champ de terre devant toi te rappelle les ongles usés de ta mère.» (Barbeau Lavalette, 2015)*

Malgré que les terres soient propices à la culture, le livre dépeint la dureté du travail aux champs. L'usine, l'église et les champs constituent les paysages du quotidien.

> *« La rivière qui déterre les morts et l'église bondée, tu avances de sillon en sillon comme à la guerre, tu déterres les légumes qui nourriront tes enfants. » (Barbeau Lavalette, 2015)*

Au fil des pages, l'image d'une campagne sévère aux hivers rudes, où se côtoient art et agriculture se cristallisent.

Le livre dépeint une image moins glorieuse de cette époque fondatrice du Québec moderne. Le territoire de Borduas et des Automatistes, nourri de passion, de conviction et de liberté, affranchi de toutes normes, nous apparaît alors sous des jours dramatiques, marqués d'abandon, de suicides et de vies bousculées (À Bâbord, 2015-2016).

Arts picturaux

Les représentations visuelles de la vallée du Richelieu en disent beaucoup sur la perception du territoire à travers les époques. Les différents courants artistiques et les manières dont les artistes ont dépeint la région ont incontestablement participé à alimenter l'image de la vallée en figeant certains lieux et certaines histoires sur des toiles.

Depuis le 19e siècle, nombreux sont les artistes ayant capté les beautés de la vallée du Richelieu. Terre natale de quelques grands artistes, notamment Ozias Leduc (1864-1955) et Paul-Émile Borduas (1905-1960), la vallée du Richelieu a vu ses paysages voyager outre-mer. Au 20e siècle, la renommée des artistes du Richelieu a fortement contribué à la reconnaissance des paysages de la vallée, représentés comme les paysages nationaux d'exception.

À travers les siècles, un thème récurrent semble dominer les œuvres picturales de la vallée, à savoir celui de la nature pittoresque de ses paysages. En effet, des aquarellistes anglais du 19e siècle aux peintres de l'art abstrait actuel, comme Pierre Dorion, tous semblent vouloir dépeindre l'idylle rurale et la douceur des champs de la vallée.





Le fort Chambly par Joseph-Charles Franchères
Tiré de la Collection du Musée des beaux-arts du Québec, 1908-1912

Chambly par Pierre Dorion
Tiré de la Collection du Musée des beaux-arts du Québec, 2011





Au 19e siècle, ce sont les rives de la rivière, les vallons, les champs et la douceur de vivre qui inspirent les artistes du mouvement romantique. Les paysages y sont magnifiés et lumineux.
La nature prend des allures parfois pastorales et parfois dramatiques. Des effets de brume balayent les champs.

Fort Chambly et ses allures pastorales par C.F.T.
Tiré de la Collection du Musée des beaux-arts du Québec, 1860

Lumière dramatique sur le fort Chambly par Cornelius Krieghoff
Tiré de la Collection du Musée des beaux-arts du Québec, 1858



Vaches paissant aux abords du vieux fort de Chambly par Henry Sandham
Tiré de la Collection du Musée des beaux-arts du Québec, 1876.



Mont Beloeil vu du fort Chambly par Auguste Terrick Hammilton
Tiré de la Collection du Musée des beaux-arts du Québec, 1844.

Au début du 20e siècle, Ozias Leduc met la vie agricole au cœur de ses peintures. Ainsi à travers son œuvre s'exprime une valorisation du territoire et du terroir de la vallée.

On note également, dans les représentations du 20e siècle, une fascination pour le développement industriel de l'époque, comme en témoignent les scènes des installations hydrauliques du canal de Chambly.

Alors que les artistes des siècles passés ont représenté de manière figurative et souvent idéalisée les paysages de la vallée, Borduas, quant à lui, traduit les paysages de Mont-Saint-Hilaire par les couleurs flamboyantes de ses toiles abstraites. Leur mouvement et leur dynamisme traduisent l'ambiance, la lumière et l'énergie des paysages du Richelieu. Son œuvre en révèle ainsi un autre aspect.

Malgré l'écart évident de style entre les paysages figuratifs des aquarellistes du 19e et les toiles abstraites de Borduas, la lumière des paysages du Richelieu semble transcender les styles picturaux.



Ci-Haut
Le facteur ailé de la falaise par Paul-Émile Borduas
Tiré de la Collection du Musée d'art contemporain de Montréal, 1947

Ci-bas :
Labour d'automne par Ozias Leduc
Tiré de la Collection du Musée national des Beaux-Arts au Québec, 1901



Les paysages de l'insurrection

L'insurrection de 1837-1838 a également fait l'objet de plusieurs tableaux représentant des scènes de bataille sur le Richelieu. Une centaine d'œuvres ont été répertoriées dans le corpus iconographique rébellion (Saint-Jean, 2009). Plusieurs aquarellistes et graveurs ont cristallisé ces moments historiques, reliant définitivement l'histoire de la vallée du Richelieu au destin des patriotes et à leur lutte acharnée contre les Anglais.

Parmi ces œuvres incontournables de l'histoire du Canada, celles de Charles Beauclerk (1813-1842) représentant les batailles de Saint-Charles et Saint-Denis sont encore utilisées aujourd'hui pour la mise en mémoire de ce récit historique. Ses œuvres ont permis, entre autres, d'associer un lieu, une géographie et un paysage à ses événements historiques. (Saint-Jean, 2009, p.101).

Les représentations de Beauclerk sont grandement influencées par le picturesque qui, comme le décrit Saint-Jean, est un mouvement esthétique ne cherchant pas à représenter la réalité, mais plutôt à exprimer la rencontre du sublime et du beau, du grand et du terrifiant. C'est d'ailleurs, comme le remarque Saint-Jean « ce qui explique les inexactitudes, tant des faits dépeints que de l'espace représenté, constatées par certains médiateurs de la mise en mémoire des patriotes » (Saint-Jean, 2009, p.101).

Le tableau du peintre canadien-anglais Charles Alexander (1864–1915), L'Assemblée des six comtés, Manifestation des Canadiens contre le gouvernement anglais, à Saint-Charles, en 1837, est sans doute l'œuvre la plus influente du corpus iconographique rébellion. Encore une fois, elle magnifie les événements de 1837, donne un visage aux acteurs de la rébellion et la cristallise dans un lieu (Saint-Jean, 2009, p.101).

L'Assemblée des 6 comtés à St-Charles-sur-Richelieu en 1837 par Charles Alexander
Tiré de la Collection du Musée des beaux-arts du Québec, 1891.





Wetherall's bivouack at St. Hilaire de Rouville par Charles Beauclerk, 1840.
Tiré de la Collection du Musée McCord



Bataille de Saint-Charles en 1837 par Charles Beauclerk. La forêt, cantonnée à l'arrière, laisse place à une agglomération d'établissements entourée d'une trame agricole rigide.
Tiré de la Bibliothèque et Archives Canada, 1837.

Le fort Chambly et le mont Saint-Hilaire : des fascinations intemporelles (1850-1950)

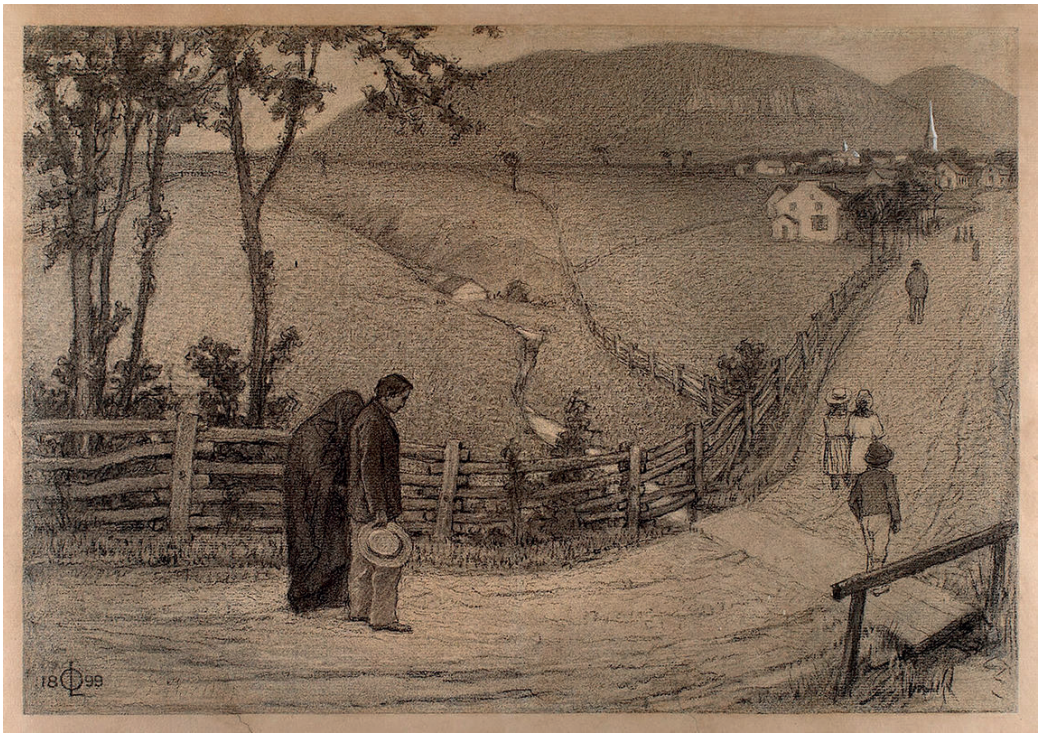
À travers les époques et les disciplines, certains lieux semblent récurrents dans l'iconographie de la vallée, entre autres, le fort Chambly et le mont Saint-Hilaire.

Les représentations du fort Chambly sont nombreuses. Aquarellistes et artistes-graveurs du 19e et peintres du 20e siècle, tous ont voulu capter la présence charismatique du fort de Chambly et du bassin s'ouvrant vers un paysage de plaine et de collines. Le fort est souvent dépeint dans un paysage arcadien : ses ruines telles des vestiges antiques sont glorifiées au milieu d'une nature idéalisée.

À la fin du 19e siècle, Henry Richard S. Bunnett (1845-1910) s'est beaucoup intéressé à Chambly. Ses tableaux nous permettent de voir à quoi ressemblait le fort à cette époque.

Dans la foulée, plusieurs autres artistes ont peint le fort Chambly, notamment Joseph Saint-Charles (1868 — 1956), Robert Wakeham Pilot (1898–1967) et Joseph-Charles Franchère (1866-1921).

Parallèlement à la fascination des peintres pour le fort de Chambly, les photographes en feront également un sujet de prédilection. À commencer par William Notman (1829-1891) qui insère une vue bucolique du fort dans ses *Photographic Selections Vol 1* (1864). Plus tard, l'objectif des photographes Fernand Préfontaine (1888-1949) et Maurice Perron (1924-1999) capteront les airs pastoraux et champêtres de Mont-Saint-Hilaire et des rives du Richelieu. Plus près de nous, en 2011, l'artiste Pierre Dorion, inspiré par le paysage des plaines de Chambly, réalisera le tableau *Chambly*.



Le chemin de l'église, Saint-Hilaire
par Ozias Leduc
Tiré de la collection du Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa, 1899



Le fort Chambly, extrait du livre Photographic Selections par William Notman
Tiré de la Collection Notman, Musée McCord, 1863

Cécile Perron, Saint-Hilaire par Fernand Préfontaine
Tiré de la collection du Musée national des Beaux-Arts du Québec, 1924



Un foyer artistique : Leduc, Borduas et Bonet

La vallée est la terre natale d'Ozias Leduc et de Paul-Émile Borduas. Elle devient également la terre d'accueil du célèbre sculpteur catalan Jordi Bonet (1932-1979).

Ozias Leduc, natif de Mont-Saint-Hilaire, est peintre d'église. Né très précisément au 272, chemin Ozias-Leduc, anciennement chemin des Trente, il signe la décoration intérieure d'une trentaine d'églises et de chapelles au Québec (Lambert, 2004, p.48). C'est d'ailleurs à lui que l'on doit les ornements de l'église de Saint-Hilaire certifiés biens culturels en 1976 (Coté et Bellemare, 2005, p.46).

Outre la peinture d'église, dont il fait son principal gagne-pain, Leduc s'adonne à une peinture plus personnelle. Dans son atelier « Correlieu », construit au milieu du verger familial en 1894, Leduc peint les paysages qui l'entourent — les paysages de son cœur (Lambert, 2004, p.48). Il dépeint d'ailleurs à plusieurs reprises les splendeurs du mont Saint-Hilaire au pied duquel son atelier est construit. Inspiré par la beauté et les histoires des paysages qui l'ont bercé, Leduc insuffle beaucoup de symbolisme à ses tableaux. Des œuvres majeures naîtront de cette période (Lambert, 2004 p.48).

Paul-Émile Borduas, lui aussi natif de Mont-Saint-Hilaire, est connu comme le père du mouvement automatiste au Québec et du Refus global. Il côtoie Leduc très tôt dans sa carrière. À l'âge de 16 ans, Leduc l'initie au dessin et à la peinture. Tout porte à croire qu'il suivra les traces de son maître et deviendra, à son tour, peintre d'église. Toutefois, Borduas est attiré par des courants plus avant-gardistes. Après s'être intéressé à l'art figuratif, époque où il peint d'ailleurs le mont Saint-Hilaire et l'église du village, il se plonge dans des recherches plastiques qui transformeront sa peinture en art abstrait.

Largement inspirés du mouvement surréaliste en France au 20e siècle, lui et les peintres qui l'entourent formeront le groupe des Automatistes.

Ils prônent une peinture abstraite, instinctive, guidée par l'inconscient et empreinte d'atmosphères poétiques (Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire, 2014.). Suite au tourbillon déclenché par à la publication du Refus global en 1948 et à ses nombreux déplacements entre New York, Paris et Montréal, on pourrait croire que Borduas en oublie sa terre natale, mais au contraire, plusieurs de ses œuvres représentent Mont-Saint-Hilaire et sa montagne. La nature de la vallée du Richelieu ne cessera d'être une source d'inspiration pour l'artiste et sera un sujet récurrent dans son œuvre (Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire, 2014).



Synthèse d'un paysage de Saint-Hilaire par Paul-Émile Borduas
Tirée de la collection du Musée des Beaux-Arts de Montréal, 1932

Les voiles blancs de château-falaise (1949), la floraison des pommiers au printemps, la rivière rieuse, les cimes flamboyantes du mont Saint-Hilaire en automne et ses escarpements glacés, ces paysages dramatiques et enchanteurs sont ancrés dans l'esprit de l'artiste et s'expriment inconsciemment à travers ses coups de pinceau.

« Toute son œuvre est marquée par l'influence du paysage. C'est la montagne, la rivière, la plaine, ces grands éléments. » (François-Marc Gagnon dans Une source d'inspiration, Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire, 2014).

Tout comme les conteurs l'ont été, Borduas est inspiré par les allures mystérieuses de la montagne. Les légendes et histoires fantastiques qui y gravitent nourrissent Borduas et alimentent son regard sur le monde. Son tableau Le Trou-des-Fées est une référence explicite au mont Saint-Hilaire, on y voit se profiler très distinctement la montagne et la crevasse où se logent les fées. (Lambert, 2005, Société d'histoire)

La présence des Automatistes dans la vallée du Richelieu a influencé l'imaginaire collectif. En effet, terre ayant vu naître les esprits libres, pionniers du Québec moderne, la vallée du Richelieu est ancrée dans l'imaginaire collectif comme un fleuron de l'identité québécoise. Elle est synonyme d'émancipation du Québec, de son affirmation en tant que nation riche et ouverte sur le monde.

Au-delà de l'œuvre de Borduas, c'est toute l'histoire du Refus global et celle de l'éveil du Québec moderne que porte l'imaginaire collectif du territoire de la vallée du Richelieu.

En 1969, le sculpteur d'origine catalane Jordi Bonet choisit Mont-Saint-Hilaire comme ville d'adoption. Il achète le manoir Rouville-Campbell de Saint-Hilaire, le restaure et y installe ses ateliers. Le groupe Para, constitué d'artistes du milieu, fréquente les ateliers du manoir pendant près de quatre ans. Avec sa femme, ils en font un lieu à vocation culturelle pour la communauté. Ils y organisent des cours d'art plastique et y tiennent des expositions.

Plusieurs œuvres de Bonet ornent aujourd'hui les églises de la région et une rue porte son nom, à côté de celle de Paul-Émile Borduas et d'Ozias Leduc. La présence de Bonet dans la vallée participe au rayonnement culturel de la région et contribue encore à ce jour, à faire de la vallée du Richelieu un foyer culturel important au Québec.

Les différents mouvements artistiques de la vallée marqueront le Québec et feront écho jusqu'en Europe. Au-delà de la représentation des paysages, ce foisonnement culturel donnera une visibilité et une légitimité artistique à la région. La vallée du Richelieu est une terre de révolutions, qu'elles aient été patriotiques ou artistiques, elles ont participé à poser les premières pierres de l'identité québécoise. Les paysages de la vallée portent ces histoires et cette identité.



Voiles blancs du Château-Falaise par Paul-Émile Borduas
Tiré de la collection du Musée des beaux-arts de Saint-Hilaire, 1932

Télévision et cinéma

21e siècle : les paysages de la vallée crèvent l'écran

Les apparitions des paysages montérégiens sont nombreuses à la télévision québécoise et même américaine. Parfois anonymes et d'autres fois explicitement nommées, les villes de la MRC de La Vallée-du-Richelieu semblent offrir un cadre naturel idéal pour camper des intrigues policières tout comme des histoires familiales. Les journaux locaux et les sources régionales recensent plus d'une vingtaine de films et téléséries ayant choisi la vallée comme toile de fond à leur histoire.

Parmi les plus connus, citons *Affliction* (1998), *Le dernier souffle* (1999), *Les Dangereux* (2002), *Camping Sauvage* (2004) , *The Jacket* (2005), *Les Pee-Wee 3D : L'hiver qui a changé ma vie* (2012), *Diva, Nouvelle adresse, Dead Zone, Un sur 2, La Galère, Mémoires vives* (2013-2017) *et Trauma* (2010-2014) (l'Œil Régional, 4 juin 2015).

Mont-Saint-Hilaire, une ville télégénique

Souvent sélectionné pour la particularité des certains bâtiments ou pour son cadre naturel, Mont-Saint-Hilaire compte fort probablement le plus grand nombre d'apparitions à l'écran.

M. Carpentier, chef décorateur pigiste dans le milieu du cinéma depuis 28 ans et ayant un siège au comité consultatif sur le développement culturel et touristique de Mont-Saint-Hilaire, soutient que le mélange de la rivière et de la montagne ainsi que l'architecture diversifiée des maisons sont les atouts de Mont-Saint-Hilaire pour attirer des tournages. (l'Œil Régional, 3 juin 2015).

C'est d'ailleurs au pied du mont Saint-Hilaire que la populaire télésérie, *Mémoires Vives*, diffusée sur les ondes de Radio-Canada de 2013 à 2017, se déroule. L'intrigue de la télésérie est campée à Mont-Saint-Hilaire et les références visuelles y sont explicites.

Le long métrage *Les Pee-Wee 3D : L'hiver, qui a changé ma vie,* paru en 2012, prend également place dans la charmante ville de Mont-Saint-Hilaire. On y reconnaît distinctement la montagne et l'école secondaire Ozias-Leduc (l'Œil Régional, 3 juin 2015). Le *motel d'Éric Couture*, situé tout près du ciné-parc, en bordure de l'autoroute 20, bien que sans prétention, a également accueilli son lot de tournages.





Tournage de *PEE 3D*
Tiré de l'Oeil Régional

Tournage de *Mémoires Vives*
Tiré de Sphère Média Plus

On voit notamment le motel dans la télésérie Diva et les films *Les Dangereux, Camping sauvage, Le dernier souffle* et *The Jacket*, (l'Oeil Régional, 4 juin 2015). Le Manoir Rouville-Campbell, à l'allure ancienne, a été le lieu de tournage d'un des épisodes de la série documentaire *Dossier Mystère*, diffusée à Canal D en 2013. Dans l'épisode intitulé *L'inquiétante Madame Lalaurie*, on raconte l'histoire de cette femme, une riche propriétaire d'esclaves de la Louisiane durant le 19e siècle. Le manoir Rouville-Campbell a été choisi pour son architecture qui se rapproche de celle de la somptueuse demeure de Madame Lalaurie (Lamarée, 2012).

Le film *Live Story* du réalisateur Jean-Sébastien Lozeau, dont la sortie québécoise est attendue en été 2020, se déroule à Mont-Saint-Hilaire. On pourra y reconnaître le quartier de la gare, lieu d'enfance du protagoniste (Guillet, 2018).

On constate que les productions cinématographiques qui tournent à Mont-Saint-Hilaire semblent toutes y chercher un caractère similaire. D'une production à l'autre, que les lieux soient nommés ou non, les films campent leur histoire dans l'atmosphère tranquille d'une petite ville au cadre naturel où il fait bon vivre.

Chambly sous les projecteurs

Les paysages de la ville de Chambly ont également attiré bon nombre de plateaux de tournage. Le motel Mon repos, situé sur l'avenue Bourgogne et caractérisé par son cachet rétro, figure dans plusieurs films et téléséries tant québécois qu'américains. On peut l'apercevoir dans la télésérie inspirée de la vie trépidante de Claude Poirier, Le Négociateur. Les productions américaines The Kate Logan Affair, 2009, ainsi que The Truth About The Harry Quebert Affair (2018) ont, elles aussi, choisi ce motel pour y camper leur histoire (Corbeil, 2017).
La récente télésérie Jenny, produite par Unis TV, a elle aussi, trouvé chaussure à son pied à Chambly. La télésérie y est presque entièrement tournée (Veillette, 2019).

Le film, I'm Not There, sorti en 2007 et plusieurs fois primé, a transformé le site exceptionnel du Fort-Chambly en scène de festival hippie. On y voit l'actrice Cate Blanchett interpréter Jude Quinn, personnage inspiré de Bob Dylan durant les années 1960-1965 lors d'un concert dans une ferme sur une grande plaine agricole (Corbeil, 2015).

Plusieurs autres paysages montérégiens ont été mis en vedette par le cinéma québécois. La réalisatrice Léa Pool situe son film Ma mère est chez le coiffeur (2008) dans la région de Beloeil. Les paysages ruraux et agricoles, ainsi que les ambiances estivales, servent de trame de fond à l'histoire et donnent le ton au film. Les scènes d'enfance dans les granges, le long des rives du Richelieu et dans les champs de maïs rendent hommage aux paysages de la région (Gervais, 2007).

Campée dans le village fictif de Brome-Perkins, la télésérie policière Séquelles, produite par Série +, met en scène la sergente Kate McDougall (Céline Bonnier) qui enquête sur la mort d'une fillette découverte dans un lac. La production a opté pour la ville de Saint-Jean-Baptiste pour localiser l'intrigue de sa télésérie. On y voit le sergent McDougall arpenter les sentiers de la montagne à la recherche d'un suspect en cavale. On y reconnaît distinctement l'école de l'Amitié et la cour du commerce Camions A&R Dubois. Les paysages de la région ayant des similitudes avec ceux des Cantons-de-l'Est ont permis à la production de recréer un village fictif aux paysages hybrides, entre ceux de la vallée du Richelieu et ceux des Cantons-de-l'Est (Guillet, 2015).

Culture populaire et alimentation

La très populaire émission de télévision *Ricardo* a fortement influencé l'image de la région, et plus précisément celle de Chambly. Toutes les semaines, sur les ondes de Radio-Canada, Ricardo Larrivée invite le Québec à cuisiner dans sa maison de Chambly. La popularité de l'émission et celle de son animateur contribuent à donner à Chambly une réputation de ville gourmande.

Plus largement, l'émission participe au développement d'une fierté culinaire au Québec. Ainsi, les produits locaux et le terroir de la vallée prennent désormais une place importante dans la culture populaire.

Ricardo est loin d'être le seul acteur de cette relance agroalimentaire sur le territoire de la vallée. En effet, les prémices de cet éveil alimentaire prennent racine au début des années 1990, lorsque Serge Racine et André Dion fondent la première microbrasserie québécoise, *Unibroue*. En s'installant sur les friches industrielles de Chambly, ils font souffler un vent d'innovation sur la ville. Ces friches deviendront les lieux d'une nouvelle fierté locale. De plus, *Unibroue* base son image de marque sur l'imaginaire québécois et le sentiment patriotique, d'où une bière au nom de *Blanche de Chambly*. En plus de cette référence directe à la ville, l'étiquette représente le fort Chambly.

Dans la foulée de l'émergence des microbrasseries au Québec, les fondateurs d'*Unibroue* ont mis sur pied le Festibière de Chambly, qui se déroule sur le bucolique site du Fort-Chambly. Aujourd'hui nommé le Festival Bières et Saveurs, cet événement est devenu le plus important rassemblement champêtre autour de la bière en Amérique du Nord et dans la francophonie. Il a incontestablement participé à la reconnaissance et à la valorisation du terroir local, en plus de renforcer le sentiment de fierté et d'identité agroalimentaire de la région.



La Blanche de Chambly
Tiré de Unibroue



Le fort Chambly
Les fortifications du fort Chambly en hiver

Valorisations et perceptions des paysages

136 Éléments de méthode

139 À travers le regard des habitants

162 Attachement, désirs de permanence et de changement

167 Clés de l'identité régionale

2.2

Éléments de méthode

Deux d'enquêtes photographiques en ligne ont été soumises à la population de la MRC du mois de juin jusqu'à la fin du mois de juillet 2020. Ces deux activités ont permis de dresser de nombreux constats et de comprendre quelles sont les préférences des habitants de la Vallée-du-Richelieu quant aux paysages régionaux et quelles relations ils entretiennent avec ces derniers. 278 richelaines et richelains ont pris part aux activités participatives.

Valorisation selon des types de paysages

À l'aide d'une mosaïque de trois photographies représentatives des paysages régionaux, les participants étaient invités à répondre à trois questions simples quant à leur appréciation visuelle, leur désir de fréquentation et leur souhait d'habiter chaque type de paysages.

La première partie de ce volet dresse le portrait des neuf types de paysages régionaux (les paysages de l'automobile, de collines montérégiennes, agricoles, riverains, villageois, exploités, forestiers, suburbains et touristiques) et des préférences et valorisations des résidents de la Vallée-du-Richelieu selon les trois relations énoncées ci-haut.

La deuxième partie vise à présenter une synthèse des valeurs présentent dans l'imaginaire collectif des résidents de la Vallée-du-Richelieu. L'identification des valeurs associées à l'appréciation visuelle, aux motifs de fréquentation et aux désirs de s'établir permettra d'orienter l'action paysagère.

« Appréciez-vous ce paysage ? »
Valeurs et modalités d'appréciation visuelle
Relation picturale au paysage

« Iriez-vous vous balader dans ce paysage ? »
Valeurs et modalités de fréquentation
Relation de consommation du paysage

« Habiteriez-vous ce paysage ? »
Valeurs et modalités d'habitation
Relation d'enracinement dans le paysage

Les paysages générateurs d'attachement, de désir de permanence et de changement

La deuxième enquête photographique visait à relever les valeurs affectives associées aux paysages régionaux. À partir de photos représentatives de dix paysages, les Richelains devaient choisir les paysages qui suscitaient leur attachement, ceux qu'ils désiraient préserver et ceux qu'ils souhaiteraient voir changer. Ils étaient également invités à expliquer les raisons qui motivaient leurs choix. Ultimement, ces résultats permettront d'orienter l'action paysagère.

Parmi ces paysages :		
Auxquels êtes-vous le plus attaché(e)s ?	Lesquels devraient être préservés ?	Lesquels voudriez-vous voir changer ?
Pourquoi?		

Paysages représentatifs et clés d'identité

À travers le sondage photographique, les citoyens de la MRC de La Vallée-du-Richelieu ont été appelés à se prononcer sur les paysages qu'ils considèrent comme les plus emblématiques de leur région. Des mosaïques de paysages et de lieux, préalablement sélectionnés, leur ont été soumises, selon trois catégories distinctes : les emblèmes naturels, les emblèmes architecturaux et les emblèmes culturels. Les répondants étaient invités à identifier un maximum de trois paysages par catégorie qui, selon eux, sont les plus emblématiques de la région. À la lumière des réponses obtenues, il a été possible de déterminer, pour chacune des catégories, les deux emblèmes les plus représentatifs de la région.

Clé de lecture



Taux d'appréciation global des citoyens de la MRC pour un paysage, en pourcentage, selon la question posée

Les citoyens étaient appelés à répondre aux trois questions en situant leur appréciation sur une échelle de 1 à 9, 9 étant considéré comme valeur maximale d'appréciation.

La BANDE VERTE indique la proportion (%) de citoyens de La Vallée-du-Richelieu ayant indiqué une appréciation positive claire (valeurs 7, 8 et 9) à la question posée.

La BANDE ROUGE indique la proportion (%) de citoyens de La Vallée-du-Richelieu ayant indiqué une appréciation négative claire (valeurs 1, 2 et 3) à la question posée.

Profil des citoyens dont le taux d'appréciation ou de dépréciation dépasse la moyenne

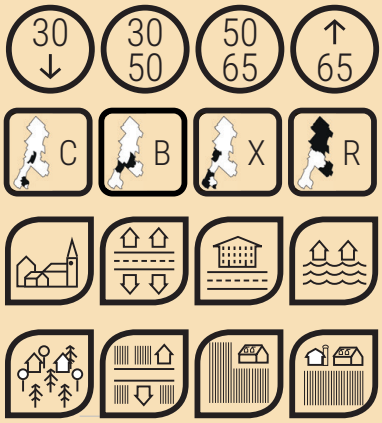
Pour chacun des paysages, en fonction de la question posée, une analyse d'écart-type à la moyenne a été réalisée. Cela a permis de dégager quels groupes de population présentent des taux d'appréciation significativement supérieurs à la moyenne régionale et l'inverse. Les groupes aux **taux de satisfaction notablement plus élevés** sont indiqués en **VERT**, alors que ceux qui présentent une **insatisfaction statistiquement plus forte** ont été indiqués en **ROUGE**. Les catégories de citoyens correspondent à leur profil démographique, leur secteur géographique de résidence dans la MRC, leur paysage de résidence et leur type d'habitation.



Taux d'insatisfaction significativement plus élevé



Taux de satisfaction significativement plus élevé



PROFIL DÉMOGRAPHIQUE
moins de 30 ans, entre 30 et 50 ans, entre 50 et 65 ans, plus de 65 ans

SECTEUR DE RÉSIDENCE
Villes centres (C), Banlieues (B), municipalités sans centre (sans noyau villageois) (X), municipalités rurales (R)

PAYSAGE DE RÉSIDENCE
Centre-ville ou centre-village, quartier résidentiel en périphérie du centre d'une ville, immeuble de copropriétés ou d'appartements, secteur résidentiel ou maison seule en bordure de rivière

HABITAT DE RÉSIDENCE
Secteur résidentiel ou maison seule en forêt, secteur résidentiel ou maison récente dans les champs, maison ancestrale isolée à la campagne, maison de ferme



Vue du mont Saint-Hilaire depuis la route 116
Plaines de Beloeil, Saint-Basile-le-Grand.

À travers le regard des habitants

Paysages de l'automobile
Des non-lieux et paysages consommés

Appréciez-vous ce paysage ?

Résultants des développements rapides de la seconde moitié du 20e siècle, les paysages de l'automobile, marqués par les grands axes autoroutiers, les artères suburbaines et les centres commerciaux, n'ont pas la cote auprès des participants. Ils sont dépréciés visuellement, avec un taux général dépassant les 70 % pour les autoroutes et 86 % pour les artères suburbaines et les centres commerciaux. Deux répondants sur dix considèrent ces paysages, caractérisés par des surfaces asphaltées, stériles et inesthétiques. Dans certains cas, les photographies de l'autoroute A10 suscitent de vives réactions auprès des participants qui les considèrent comme des non-lieux. Ainsi, il semblerait que la dimension visuelle ait une forte valeur dans la reconnaissance ou non d'un paysage.

La commercialisation de l'espace semble susciter le mécontentement pour près de deux répondants sur dix. Ils considèrent notamment que l'affichage publicitaire longeant les corridors routiers accueillant les magasins, les commerces de détail et de services dénature le paysage.

Bien que reconnu comme utilitaire dans bon nombre des commentaires, il existe également au sein des répondants les plus jeunes des préoccupations écologiques.

Malgré la dépréciation généralisée de ce genre de paysage, la vue ouverte de l'autoroute vers la plaine agricole est une qualité soulevée. Les axes autoroutiers sont en quelque sorte perçus comme des lieux qui offrent un accès visuel vers le paysage emprunté.

« Ce n'est pas un paysage, mais une zone commerciale particulièrement laide. »
« C'est désertique et ça manque de vie. »

« Ce n'est pas un paysage, c'est une autoroute. »

« Trop d'affiches commerciales, ça gâche le paysage même si c'est utile. »

«C'est le summum de la laideur mercantile.»

« Un déferlement continu de voitures et camions. L'impact sonore est beaucoup plus désagréable que le visuel avec ce type de paysage. »

« J'aime les autoroutes qui passent dans les champs, car l'horizon y est dégagé. J'aime aussi lorsque les arbres se rapprochent, car on y voit parfois des animaux. »

« J'aime faire de la route et voir les paysages typiques du Québec. »

Iriez-vous vous balader dans ces paysages ?

Les mêmes motifs expliquent l'indice de fréquentation très faible des paysages des grands axes autoroutiers et des centres commerciaux. La monotonie des lieux est évoquée, dans 20 % des commentaires concernant les centres commerciaux, comme facteur limitant la fréquentation des lieux. La relation que semblent entretenir les participants, et notamment les personnes les plus âgées, est une relation de consommation. Les centres commerciaux sont reconnus comme des lieux utilitaires, associés à une seule fonction, celle du magasinage. Les participants précisent qu'ils les fréquentent généralement par nécessité et que l'expérience vécue est désagréable.

> *« Ça demeure un bord d'autoroute avec toute la pollution sonore que ça implique »*

Habiteriez-vous ce paysage ?

Les habitants des centres-villes ou noyaux villageois et des maisons de ferme sont ceux qui fréquenteraient le moins les strips commerciaux. Cette tendance s'explique probablement par le fait qu'ils aient accès à des commerces et services à proximité de leurs lieux de résidence.

Les citoyens vivant dans des secteurs résidentiels ou maisons seules en forêt et les personnes les plus âgées sont ceux qui se projettent le moins habiter à proximité des artères autoroutières. Les commentaires sont centrés sur les nuisances sonores liées à la circulation automobile, le manque de qualité visuelle et la pollution.

Bien que les jeunes résidents de la Vallée-du-Richelieu soient ceux qui apprécient le moins la photographie de l'autoroute 10, c'est eux qui entrevoient le plus la potentialité de s'y établir.





Paysages autoroutiers
Photos représentant l'autoroute 20 à Beloeil et Saint-Mathieu de Beloeil, extraites du sondage 1.







Artères suburbaines et centres commerciaux
Photos représentant la route 116 à Beloeil et McMasterville, extraites du sondage 1.

Paysages de collines montérégiennes
Des paysages très valorisés par les habitants

Appréciez-vous ce paysage ?

Iriez-vous vous balader dans ces paysages ?

Considérées comme de véritables monuments naturels et agissants comme des points de repère dans le paysage, les Montérégiennes font l'unanimité auprès des résidents de la Vallée-du-Richelieu. La dimension pittoresque est un facteur central à l'appréciation visuelle des paysages de colline montérégienne. Les participants semblent particulièrement aimer contempler les changements saisonniers, notamment la variabilité automnale. Le relief, la présence de l'eau, la beauté de la forêt et ses couleurs changeantes sont les caractéristiques qui font consensus et participent à offrir un environnement sain et paisible. Près de quatre répondants sur dix aiment particulièrement que les collines montérégiennes soient des milieux naturels protégés.

« Ça donne un monument naturel à regarder dans le paysage. Les saisons s'y reflètent sur ses pentes, les couchers de soleil lui donnent une coloration incroyable, les nuages s'y accrochent parfois donnant une atmosphère au paysage. »

« C'est parfait… proximité de l'eau et de la forêt et selon toute vraisemblance, la quiétude. »

Habiteriez-vous ce paysage ?

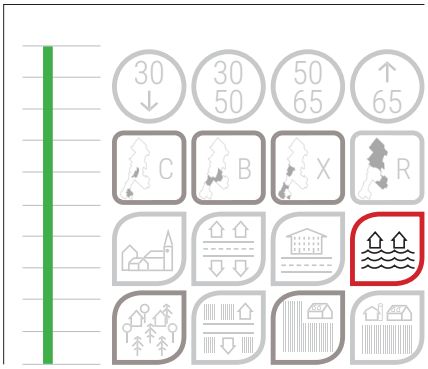
Bien que les collines montérégiennes soient considérées comme des paysages à préserver, elles font l'objet d'une forte attractivité quant à la question de l'habitabilité, avec un taux dépassant les 90 %. L'idée d'un environnement calme, isolé et la beauté de la forêt sont les principaux motifs évoqués par les participants. Les habitants des secteurs résidentiels dans les champs et ceux du bord de l'eau sont ceux qui considèrent le plus le potentiel d'habitabilité.

« Parce que c'est loin du stress quotidien, isolé. »

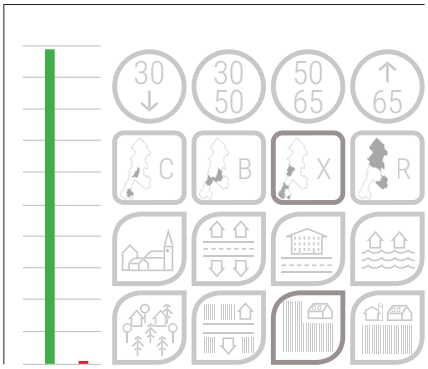
« Le voisin n'est pas collé sur moi, pas à supporter le bruit des autres. »



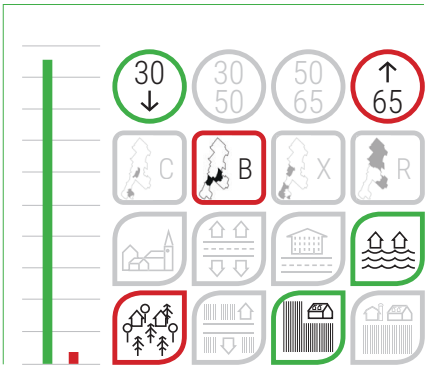
« Appréciez-vous ce paysage ? »
Valeurs visuelles



« Fréquenteriez-vous ce paysage ? »
Valeurs de fréquentation



« Habiteriez-vous ce paysage ? »
Valeurs d'habitabilité





Paysages de collines montérégiennes
Photos représentant le mont Saint-Hilaire depuis la plaine et le lac Hertel, extraites du sondage 1.

Paysages agricoles

Ouverture et vastitude, les paysages agricoles moteurs de fierté

Appréciez-vous ce paysage ?

Couvrant une large partie du territoire de la MRC, les paysages agricoles sont largement appréciés et considérés comme fréquentables par les résidents de la Vallée-du-Richelieu, avec un taux dépassant les 80 % dans les deux cas. L'ouverture visuelle, le sentiment de grandeur et les qualités esthétiques sont évoqués comme des motifs d'appréciation visuelle et de fréquentation. La faible topographie des plaines cultivées permet d'offrir une vue sur les collines montérégiennes. Les habitants des municipalités rurales et les personnes retraitées ont une appréciation plus élevée de ces paysages que la moyenne. Au-delà de leur valeur productive, les champs et les cultures suscitent un sentiment d'appartenance et de fierté régionale auprès des habitants. Toutefois, les résidents de moins de 30 ans sont ceux qui ont l'appréciation la plus basse par rapport à la moyenne. Ils sembleraient qu'ils soient les plus sensibilisés aux problématiques liées à l'agriculture intensive. Ils font part de leurs inquiétudes face à l'utilisation des pesticides et aux conséquences écologiques qu'engendre la monoculture. Leurs commentaires sont empreints de valeurs environnementales.

« J'aime également les perspectives profondes. Ces vues permettent de se repérer dans l'espace. On voit les éléments marqueurs du paysage plus facilement. »

« Parce que je connais tout le travail qu'il y a derrière ce paysage et parce que c'est notre garde-manger et que ça favorise l'achat de proximité. »

« C'est bien beau, mais c'est plein de pesticides, aucunement écologiques, utilise beaucoup d'eau et de produits chimiques. »

Iriez-vous vous balader dans ces paysages ?

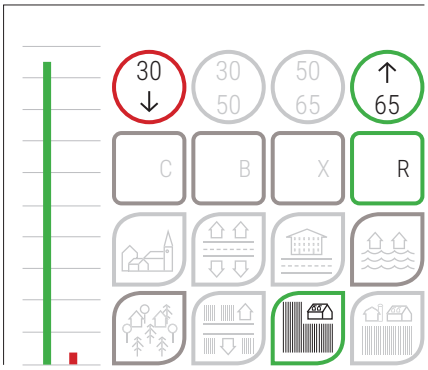
Les résidents des municipalités sans centre et les personnes retraitées sont les plus désireux de parcourir les plaines agricoles. Plusieurs ont évoqué leur désir d'y faire leur « Promenade du dimanche en vélo ». Toutefois dans certains cas, le manque d'activités ou d'aménagement constituerait un facteur limitant pour aller s'y promener.

Habiteriez-vous ce paysage ?

Bien que les paysages agricoles soient appréciés, ceux-ci ne font pas l'unanimité quant à la question de s'y établir. Les résidents les plus convaincus de l'habitabilité sont ceux qui résident dans les municipalités rurales. Les résidents des centres-villes ou noyaux villageois et des quartiers sont ceux qui se démarquent de la moyenne, en évoquant des facteurs limitants leur désir de s'y installer : l'isolement, la pollution et le manque de services de proximité.

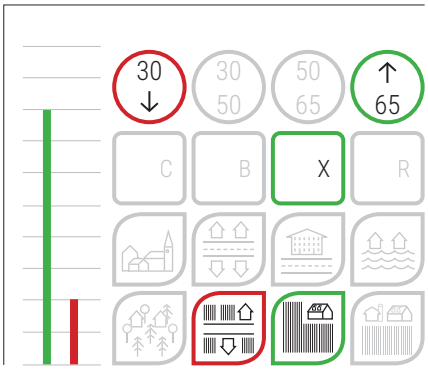
« Appréciez-vous ce paysage ? »

Valeurs visuelles



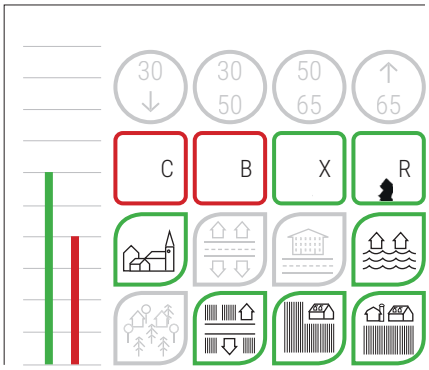
« Fréquenteriez-vous ce paysage ? »

Valeurs de fréquentation



« Habiteriez-vous ce paysage ? »

Valeurs d'habitabilité







Paysages agricoles
Photos représentant les paysages agricoles, extraites du sondage 1.

Paysages riverains
L'eau et les berges naturelles ont la cote

Appréciez-vous ce paysage ?

Les milieux riverains naturels sont à l'unanimité des paysages très appréciés par les habitants de la Vallée-du-Richelieu. Aucun résident n'a répondu ne pas apprécier les photos de la rivière du Richelieu au naturel. La présence de l'eau, tant sur le plan visuel que sonore, est le facteur central d'appréciation pour 40 % des participants.. 20 % des répondants expriment leur appréciation des berges des cours d'eau pour des raisons environnementales. Les résidents soulignent la diversité paysagère et biologique comme motif contribuant à l'appréciation visuelle.

« La vue de l'eau miroitante lorsque le temps est doux, les eaux secouées lors des tempêtes, la blancheur de l'hiver. »

« Pour la présence de l'eau, le mouvement et la diversité du paysage, la diversité de la faune et de la flore .»

Iriez-vous vous balader dans ces paysages ?

À l'exception d'un répondant, tous les participants fréquenteraient les paysages riverains naturels. Le premier tiers des résidents iraient s'y promener pour des qualités esthétiques et la présence de la biodiversité et le deuxième tiers, pour la quiétude et le ressourcement. L'eau offre également la possibilité de pratiquer des activités nautiques, notamment le kayak et la pêche. L'attractivité des rivières est principalement liée à leurs qualités expérientielles. À ce sujet, une petite proportion des résidents soulève des préoccupations liées au fort achalandage de certains secteurs et la tendance à l'artificialisation des berges.

« L'aspect paisible m'attire, cependant la rivière Richelieu est trop achalandée durant l'été et ses rives sont, à plusieurs endroits fortement dénaturées (muret de béton, enrochement extrême)… »





Paysages riverains naturels
Photos représentant les paysages riverains naturels, extraites du sondage 1

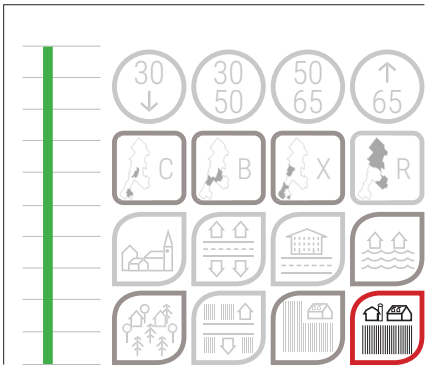
Habiteriez-vous ce paysage ?

Bien que la proportion des répondants souhaitant habiter ce type de paysage soit moins tranchante que celles des deux questions précédentes, elle constitue toute de même une importante majorité. En effet, sept répondants sur dix expriment vouloir habiter les milieux riverains naturels, et ce pour des raisons liées à leurs qualités esthétiques, avec un taux dépassant 40 %. Les participants évoquent également favorablement l'environnement paisible et naturel que représentent ces milieux, avec un taux de 15 %.

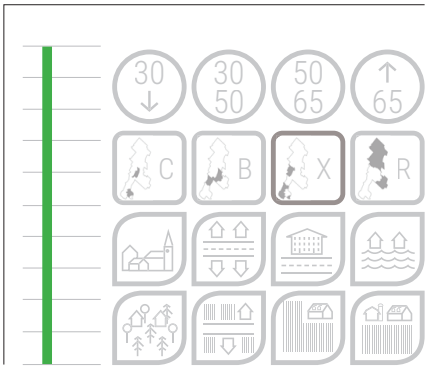
Les habitants des secteurs résidentiels ou maisons seules en bordure de rivière, et de maisons de ferme sont ceux qui désireraient le plus s'y établir tandis que les habitants des secteurs résidentiels ou maisons seules en forêt et secteur résidentiel ou maison récente dans les champs sont ceux qui s'y projettent le moins. Le bémol souligné par les participants concerne la difficulté d'accéder à la propriété.
Même si la nature et l'eau constituent un moteur d'attractivité incontestable, trois répondants sur dix expriment leur préoccupation quant aux risques environnementaux liés à ce type de milieu, plus précisément en lien avec le risque d'inondations et le facteur accident qui sont plus élevés en zone riveraine.

> *« J'y habiterais, car l'eau m'apaise énormément et est fascinante à observer au fil des jours et des saisons. Ce n'est jamais ennuyeux, toujours différent et joli. De plus, on peut y observer toutes sortes d'oiseaux et d'animaux. »*

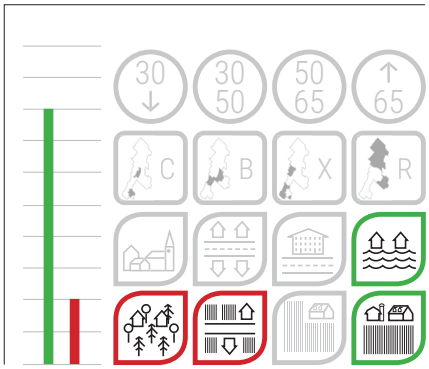
« Appréciez-vous ce paysage ? »
Valeurs visuelles



« Fréquenteriez-vous ce paysage ? »
Valeurs de fréquentation



« Habiteriez-vous ce paysage ? »
Valeurs d'habitabilité



Paysages villageois
Le patrimoine et les commerces de proximité comme moteur d'attractivité

Appréciez-vous ce paysage ?
Iriez-vous vous balader dans ces paysages ?

Les paysages villageois ont la cote auprès des résidents de la MRC, avec un taux dépassant 96 % dans les deux cas. Les valeurs d'appréciation et de fréquentation sont similaires et interreliées. Les participants qui habitent une maison ancestrale isolée à la campagne (sans terre agricole ou forestière) et un secteur résidentiel ou maison seule en bordure de rivière sont ceux qui valorisent le plus les paysages villageois.

Le caractère patrimonial est le facteur qui ressort dans les réponses pour plus d'un tiers des répondants. À la différence des paysages suburbains, la qualité de l'aménagement des lieux est soulignée et participe à l'esprit des lieux. Les qualités esthétiques découlant de matériaux et styles architecturaux et de la présence d'arbres matures sont précisément évoquées dans les commentaires comme des facteurs d'appréciation et de fréquentation.

Les cœurs de villes et villages sont porteurs d'identité et de fierté auprès de la population de la MRC ; ils sont reconnus comme les lieux favorisant la socialisation. La présence de commerces et de services de proximité favorise le tissage de liens dans les communautés qui les fréquentent.

> *« Voir les maisons anciennes, l'église. C'est notre patrimoine. »*

Habiteriez-vous ce paysage ?

La question de l'habitabilité de ces milieux est plus discutée. Six répondants sur dix déclarent vouloir habiter ce type de paysage. Ici aussi, la présence de services de proximité et la valeur patrimoniale seraient les raisons majeures pour lesquelles les résidents des municipalités sans centre et des municipalités rurales viendraient s'y établir. Les participants les plus susceptibles de vouloir y habiter sont ceux qui y résident déjà ou qui résident dans des municipalités sans centre. Les noyaux villageois ont moins la cote auprès des résidents des villes centres et des personnes habitant des maisons isolées dans les champs. Les bémols soulignés sont la trop forte densité, le manque d'intimité et les maisons décrépies. Ainsi, ce qui est considéré comme un atout sur la question de l'appréciation visuelle et de la fréquentation est déterminé comme un facteur limitant quand il s'agit de s'y établir.

> *« Les maisons sont souvent trop près de routes passantes ou collées sur la rue.»*
>
> *« Trop de gens. Trop près l'un de l'autre. Peu d'intimité. »*
>
> *« Ayant déjà habité une maison ancestrale, je préfère maintenant les habitations neuves. »*





Paysages villageois
Photos représentant les paysages riverains naturels, extraites du sondage 1.

Paysages exploités
Témoins de l'activité humaine, les paysages exploités sont profondément rejetés

Appréciez-vous ce paysage ?
Iriez-vous vous balader dans ces paysages ?

Les paysages exploités n'ont pas la cote, 7 répondants sur 10 déclarent ne pas les apprécier ni vouloir les fréquenter. La moitié des participants soulignent que la carrière et les réseaux de transport d'énergie, malgré leur utilité, défigurent les paysages. Les participants qui apprécient le plus les paysages exploités sont ceux qui ont élu domicile dans les centres-villes/centres-villages et les immeubles de copropriétés ou d'appartements. Toutefois, bien que la carrière sur le mont Saint-Hilaire soit considérée pour la majorité comme une cicatrice dans le paysage, des participants évoquent leur attachement à son égard. Elle demeure le témoin des activités humaines et révèle la roche si caractéristique des collines montérégiennes. La présence de pylônes électriques préoccupe un grand nombre des habitants de la MRC, et notamment en raison du bruit, de la nocivité des lignes électriques et du champ électromagnétique qu'elles dégagent. Ceci constitue le principal facteur de non-fréquentation. Certains répondants déclarent tout de même se promener dans ces lieux en raison de la présence de la nature et de l'esthétisme singulier qui s'en dégage.

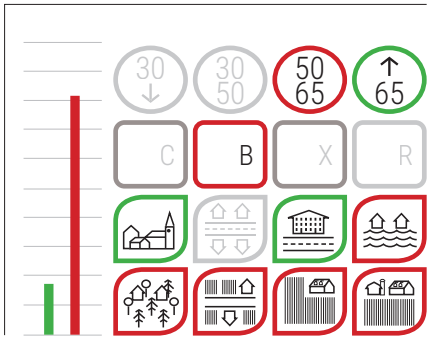
> *« Les pylônes, malgré leur nécessité, brisent les lignes naturelles du paysage. »*

> *« On voit les traces de l'homme sur notre belle nature. »*

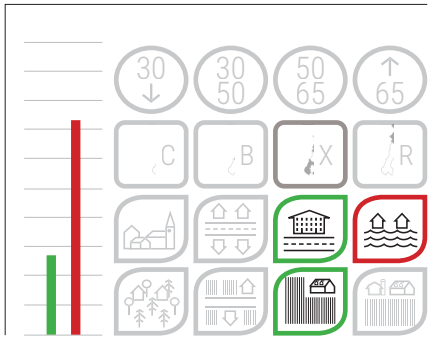
Habiteriez-vous ce paysage ?

À l'instar de la question de l'appréciation visuelle et de la fréquentation, 85 % des répondants ne désirent pas s'établir dans ou à proximité de ce type de paysage. Les facteurs de non-habitabilité sont similaires que ceux évoqués concernant l'appréciation visuelle et la fréquentation. Le groupe le moins enclin à habiter ces lieux est les résidents du bord de la rivière. Les groupes les plus susceptibles d'y habiter seraient les personnes qui vivent dans un immeuble de copropriétés ou d'appartements et dans une maison de ferme.

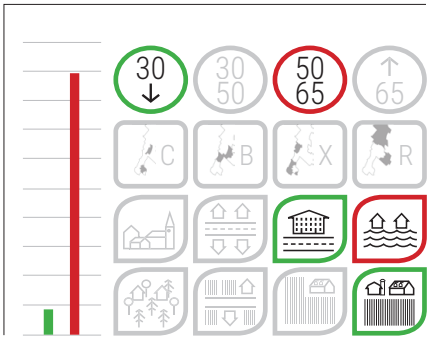
« Appréciez-vous ce paysage ? »
Valeurs visuelles



« Fréquenteriez-vous ce paysage ? »
Valeurs de fréquentation



« Habiteriez-vous ce paysage ? »
Valeurs d'habitabilité







Paysages exploités
Photos représentant des lignes électriques et la carrière du mont Saint-Hilaire, extraites du sondage 1.

Paysages forestiers
Les forêts, entre isolement et ressourcement, des milieux chéris par les habitants de la MRC

Appréciez-vous ce paysage ?

Tout comme les paysages riverains naturels, les paysages forestiers suscitent une forte appréciation pour les résidents du territoire de la MRC. En effet, aucun répondant n'a déclaré ne pas apprécier les photos des forêts. La présence de la nature, la végétation abondante et l'observation de la faune sont les facteurs d'appréciation principaux pour quatre répondants sur dix.

La présence de la nature et les variations saisonnières procurent quiétude et sérénité pour trois participants sur dix. La beauté de la forêt est aussi considérée comme un bien précieux à protéger tant pour sa dimension environnementale que sentimentale.

« La nature à l'état pur. On peut y rencontrer la faune et la flore sauvage. Parfait ! »

« Les forêts ce sont les poumons de la planète et elles sont un bien précieux. »

« La forêt est mon lieu préféré ! »

Iriez-vous vous balader dans ces paysages ?

Les mêmes facteurs expliquent l'indice de fréquentation très élevé de ces milieux. Les paysages forestiers sont, d'après les résidents, les lieux idéaux pour se retrouver dans un environnement tranquille et y pratiquer des activités de plein air. Les bémols soulignés tournent autour de la question de l'accessibilité, soit par le manque d'aménagement ou la présence d'insectes.





Paysages forestiers
Photos représentant des boisés, extraites du sondage 1.

Habiteriez-vous ce paysage ?

La question d'habiter la forêt fait moins l'unanimité auprès des résidents, sept répondants sur dix considèrent la forêt comme propice à s'y établir. Le groupe le moins enclin à s'y établir est celui des personnes retraitées qui soulèvent l'isolement comme un facteur limitant.

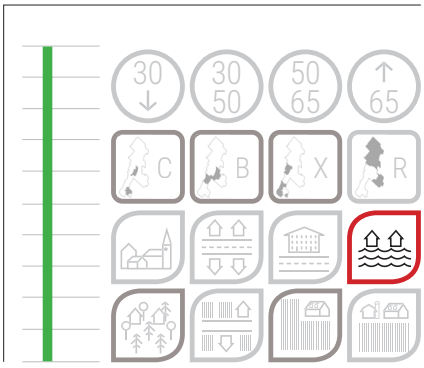
Le groupe des moins de 30 ans et de 30 à 50 ans sont les plus désireux d'habiter la forêt. La présence de la nature, la tranquillité et la facilité à exercer des activités de plein air constituent un attrait auprès d'eux. Toutefois, les avis ne sont pas tranchés concernant l'isolement et la faible densité qui constitue autant un atout qu'une contrainte dans le projet d'habiter la forêt.

« Pour pouvoir m'y promener tous les jours et y observer la faune et la flore. »

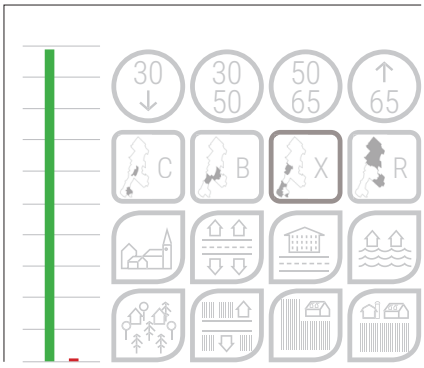
« J'apprécie l'intimité et le calme, mais c'est habituellement loin des commodités. »

« Parce que j'aurais la paix sans voisins :) »

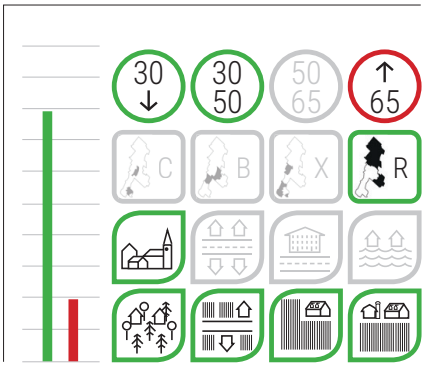
« Appréciez-vous ce paysage ? »
Valeurs visuelles



« Fréquenteriez-vous ce paysage ? »
Valeurs de fréquentation



« Habiteriez-vous ce paysage ? »
Valeurs d'habitabilité



Paysages suburbains
Paysages de la croissance démographique

Appréciez-vous ce paysage ?

Bien que ce type de paysage soit celui qui accueille la plus grande proportion d'habitants de la MRC, les paysages suburbains sont très peu valorisés par la population. Un peu moins de la moitié des participants déclarent apprécier visuellement les paysages.

Les résidents des municipalités sans centre — donc ceux qui y habitent — et les municipalités rurales sont les deux groupes qui apprécient le moins le caractère générique et monotone de ce type de paysage.

> *« C'est l'américanisme à son pire. De grosses maisons semblables avec peu de terrain et peu d'arbres. Pas du tout en lien avec le développement durable. Si ç'a été bâti avec un souci d'architecture et qu'il y a un bon couvert végétal avec un urbanisme intéressant, ça peut être légèrement plaisant. »*

Iriez-vous vous balader dans ces paysages ?

L'indice de fréquentation est assez faible, puisque six répondants sur dix déclarent ne pas vouloir se promener dans les banlieues. Dans 34 % des cas, les participants expliquent qu'il n'y a rien d'intéressant à y faire. Les gens fréquentent les banlieues par obligation ou pour profiter des parcs à proximité de leur résidence. En somme, les paysages de la banlieue ne suscitent pas de désir profond de fréquentation.

Malgré une dépréciation esthétique de l'aménagement de lieux, les habitants des centres-villes seraient le groupe qui les apprécierait, les fréquenteraient et les habiteraient le plus. Très probablement pour des considérations liées à l'accessibilité de la propriété, le milieu de vie sécuritaire et fonctionnel.

Les préoccupations environnementales sont aussi soulevées dans de nombreux commentaires. Le manque de durabilité et de résilience des aménagements complète le tableau des raisons pour lequel les paysages suburbains sont dépréciés.

> *« Pour quelles raisons j'irais ? Je n'en vois aucune. »*

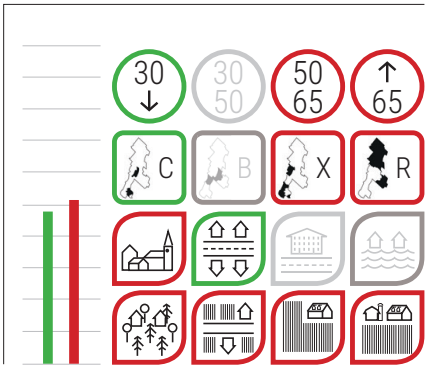
> *« Manque de diversité dans l'aménagement paysager. Îlot de chaleur dans les grands stationnements. Plantes envahissantes (phragmite). Trop de place accordée à l'auto. »*

Habiteriez-vous ce paysage ?

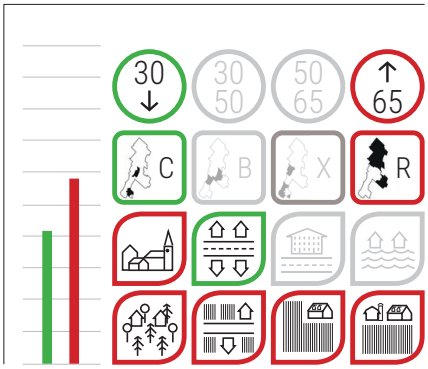
C'est un peu moins de la majorité des répondants qui se prononcent positivement sur la question de l'habitabilité. Les banlieues présentent certains avantages pour ceux qui y vivent déjà comme la proximité des services (14 % des réponses) et un milieu de vie accueillant pour les familles.

> *« J'y habiterais, car c'est pratique et souvent près des services comme le transport en commun et des commerces de proximité. »*

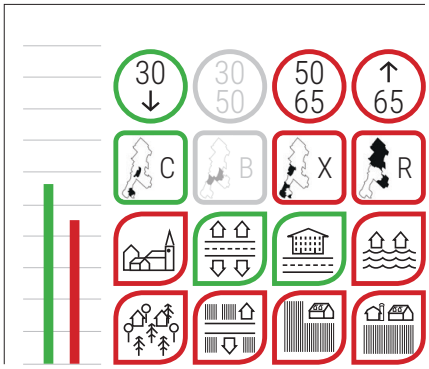
« Appréciez-vous ce paysage ? »
Valeurs visuelles



« Fréquenteriez-vous ce paysage ? »
Valeurs de fréquentation



« Habiteriez-vous ce paysage ? »
Valeurs d'habitabilité





Paysages suburbains
Photos représentant des quartiers résidentiels des paysages suburbains, extraites du sondage 1.

Paysages touristiques
La rivière, lieu attractif

Appréciez-vous ce paysage ?
Iriez-vous vous balader dans ces paysages ?

La rivière Richelieu a la cote, neuf répondants sur dix l'apprécient et la considèrent comme fréquentable. Les valeurs d'appréciation et de fréquentation sont similaires et interreliées. Les répondants semblent accorder une valeur esthétique au bassin de Chambly dont le vaste plan d'eau et l'horizon dégagé participent à l'esprit des lieux.

Les accès publics, visuels ou physiques, à l'eau constituent un atout dans 30 % des cas, tandis que la qualité des paysages est évoquée pour 20 % des résidents

Pour 16 % des participants, la vue et le son de l'eau favorisent la tranquillité et l'apaisement. Or, le fort achalandage des lieux en haute saison est identifié comme un facteur limitant la fréquentation, plus particulièrement pour le groupe des plus âgés. L'enjeu de la sur fréquentation des sites riverains et ses problématiques associées sont soulevés par les répondants : destruction des milieux naturels et pollution sonore.

« C'est un lieu qui nous permet d'être près de la nature. »

« Permets aux autres qui n'habitent pas sur le bord de l'eau d'en profiter. »

« Oui, mais seulement les jours de semaine tranquille le matin. »

« Oui, j'apprécie si l'on exclut les bateaux à moteur à gaz, berk ! »





Paysages touristiques
Photos représentant le visage touristique de la rivière du Richelieu, extraites du sondage 1.

Habiteriez-vous ce paysage ?

Un peu plus de la moitié des répondants considèrent les rives touristiques comme un lieu propice pour à l'habitation. Les facteurs d'habitabilité évoqués sont les mêmes que pour l'appréciation visuelle et la fréquentation : la beauté des lieux et du paysage (15 %) ; l'accès à l'eau et à la nature au quotidien (13 %), parce que ce type de paysage procure une sensation de bien-être (6 %) ; pour pouvoir faire des activités sur l'eau régulièrement (2 %).

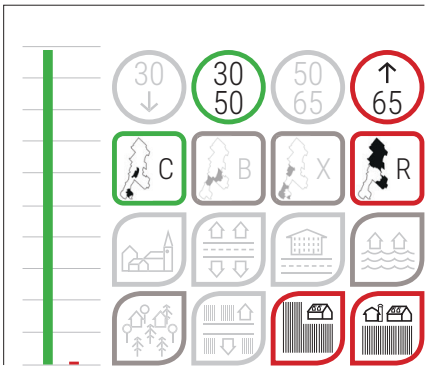
Un tiers des répondants indiquent qu'ils n'habiteraient pas sur les rives du Richelieu malgré le fait qu'ils les apprécient visuellement et qu'elles sont considérées comme propices à la promenade. Le motif principal évoqué est le trop fort achalandage des lieux et la nuisance occasionnée par les activités nautiques, avec un taux de 21 %.

Ensuite, comme pour les paysages riverains naturels, les répondants soulèvent certains facteurs environnementaux freinant leur désir d'habiter les rives : risques d'inondation et autres risques naturels liés aux cours d'eau

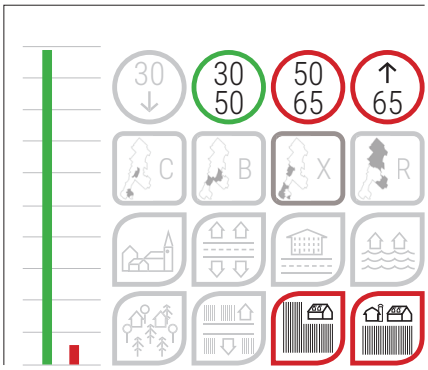
« Trop peur des inondations printanières »

« J'ai habité sur le bord du lac Saint-Louis... Les périodes de fonte/inondations sont stressantes. »

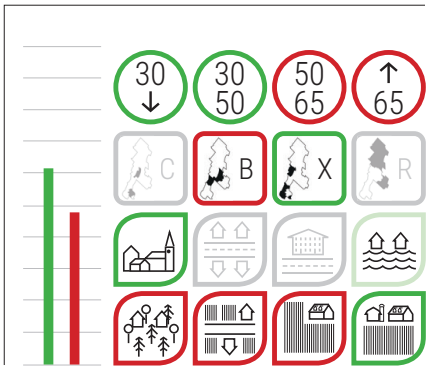
« Appréciez-vous ce paysage ? »
Valeurs visuelles



« Fréquenteriez-vous ce paysage ? »
Valeurs de fréquentation



« Habiteriez-vous ce paysage ? »
Valeurs d'habitabilité



Valeurs paysagères

Valeur paysagères d'appréciation visuelle

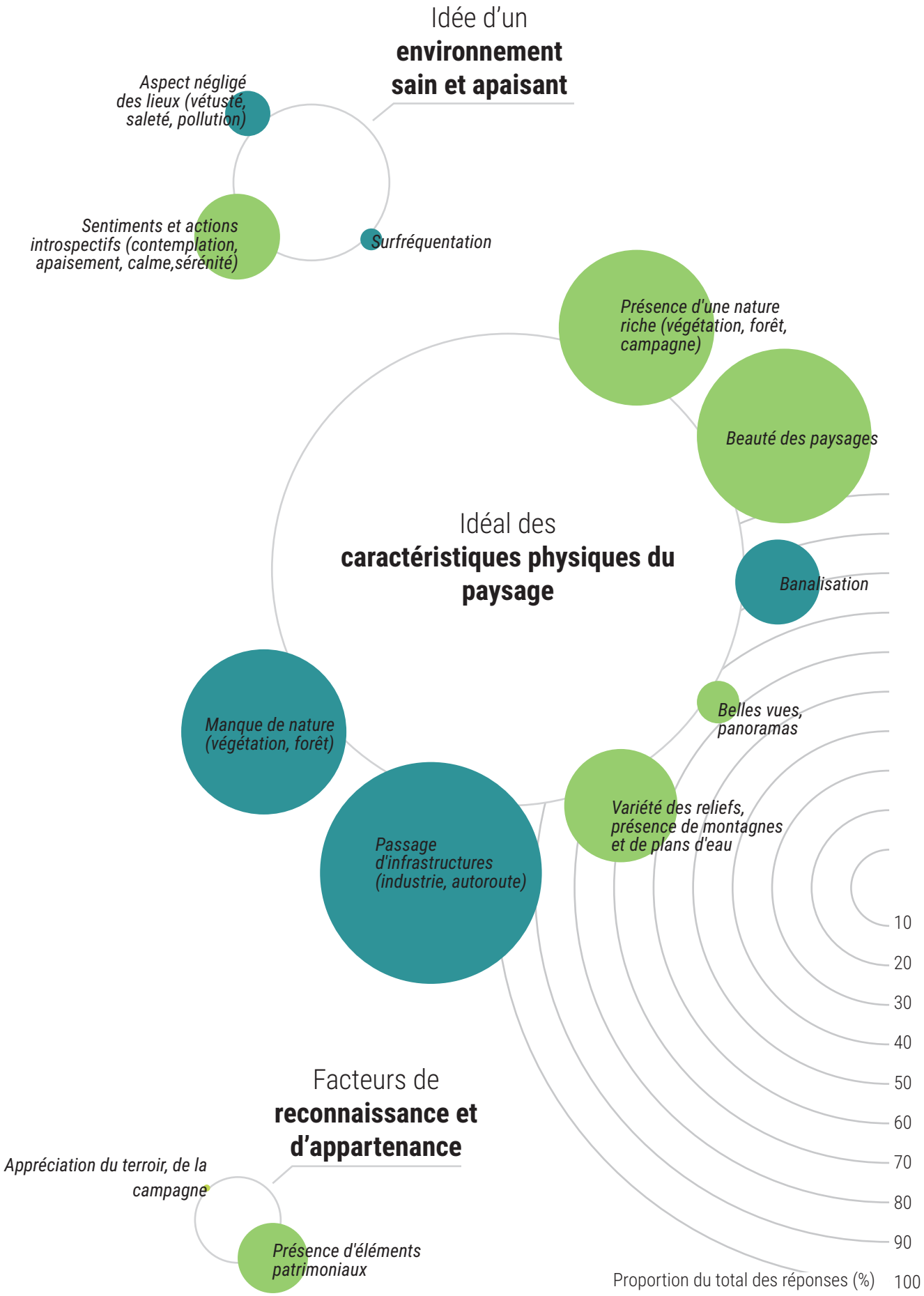
L'appréciation visuelle d'un paysage est liée à ses caractéristiques physiques, à l'idée d'un environnement sain et apaisant et au sentiment d'appartenance. La dimension esthétique et naturelle pousse les Richelains à aimer regarder un paysage. La montagne (ou la présence de relief) et l'eau sont également deux éléments valorisés favorablement. A contrario, le passage d'infrastructures, l'absence de végétation et le caractère générique des aménagements ressortent comme les éléments qui dénaturent le paysage et suscitent peu d'intérêt.

L'appréciation visuelle passe également par la capacité du paysage à procurer à son observateur des sentiments et actions introspectifs. Les lieux de nature calme, tels que le mont Saint-Hilaire, les paysages riverains naturels, la forêt, sont propices à procurer apaisement, contemplation et sérénité. Toutefois, les facteurs de surfréquentation et l'aspect négligé des lieux ont un impact défavorable. Enfin, les éléments patrimoniaux, reflets de l'histoire régionale et garants d'une qualité d'aménagement, participent à créer la fierté et le sentiment d'appartenance ; tout comme le terroir montérégien et la tradition agricole qui y est associée.



Vue sur la rivière du Richelieu
Plaine de Beloeil, Saint-Basile-le-Grand

Ci-contre
Compilation des valorisations d'ordre visuel
D'après les 327 formulaires de réponse à l'enquête sur les valorisations paysagères des Richelains, menée en ligne à l'été 2020

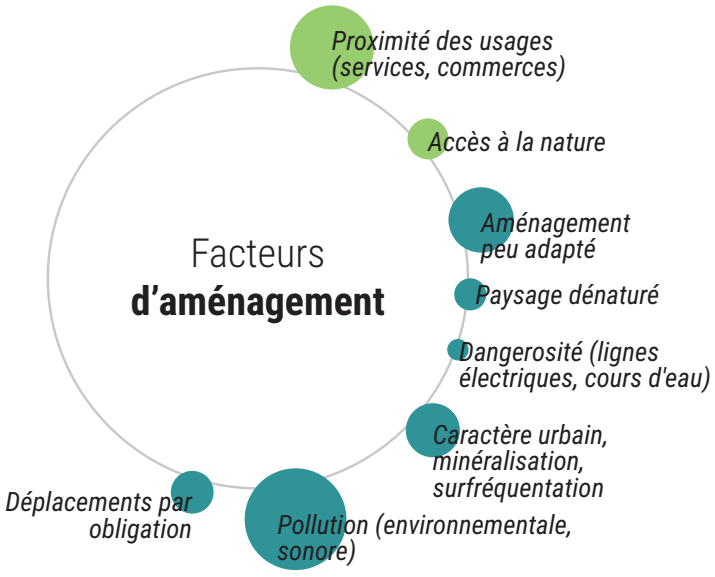

Idée d'un
environnement
sain et apaisant
Aspect négligé des lieux (vétusté, saleté, pollution)
Sentiments et actions introspectifs (contemplation, apaisement, calme,sérénité)
Surfréquentation
Idéal des
caractéristiques physiques du paysage
Présence d'une nature riche (végétation, forêt, campagne)
Beauté des paysages
Banalisation
Belles vues, panoramas
Variété des reliefs, présence de montagnes et de plans d'eau
Passage d'infrastructures (industrie, autoroute)
Manque de nature (végétation, forêt)
Facteurs de
reconnaissance et
d'appartenance
Appréciation du terroir, de la campagne
Présence d'éléments patrimoniaux
10
20
30
40
50
60
70
80
90
100
Proportion du total des réponses (%)

Valeurs paysagères de fréquentation et d'habitation

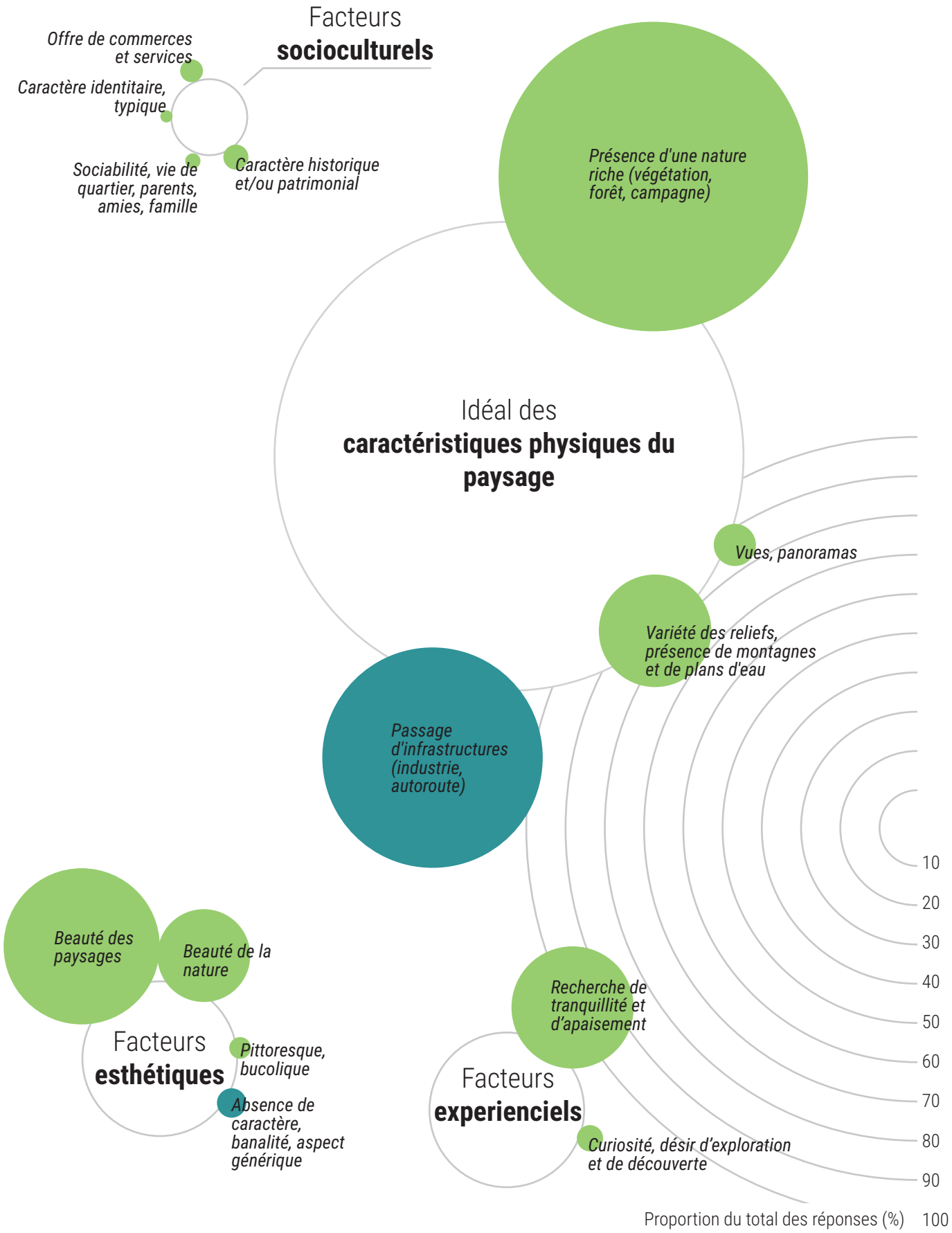
Les facteurs socioculturels, ceux liés aux caractéristiques physiques, à l'aménagement, à la dimension expérientielle du lieu et son esthétisme ressortent comme les facteurs déterminants de la fréquentabilité et l'habitabilité d'un paysage. La dimension esthétique, la présence de la nature, la variété du relief et les vues déterminent le désir de se promener dans un paysage et de s'y établir ; alors que le passage d'infrastructures est identifié comme une raison limitante.

Les facteurs d'aménagement du paysage sont nombreux à avoir une influence sur les usagers d'un lieu. Plusieurs ont été identifiés à tendance défavorable. La pollution sonore et environnementale, le caractère minéral et urbain, la dangerosité liée à la présence de lignes électriques, le facteur risque lié au cours d'eau, des aménagements peu adaptés sont les principales raisons qui poussent les participants à ne pas fréquenter et habiter un paysage. Toutefois, l'accessibilité à des services de proximité et à la nature semble guider leurs désirs.

La dimension esthétique, le caractère historique et la socialisation présents dans les milieux urbains et villageois semblent être les conditions favorables pour les Richelains à fréquenter et habiter un paysage. Le caractère générique des paysages suburbains et des artères commerciales favorise une relation fonctionnelle au paysage.



Ci-contre
Compilation des valorisations d'ordre de la fréquentation et de l'habitabilité
D'après les 327 formulaires de réponse à l'enquête sur les valorisations paysagères des Richelains, menée en ligne à l'été 2020


Facteurs
socioculturels
Offre de commerces et services
Caractère identitaire, typique
Sociabilité, vie de quartier, parents, amies, famille
Caractère historique et/ou patrimonial
Présence d'une nature riche (végétation, forêt, campagne)
Idéal des
caractéristiques physiques du paysage
Vues, panoramas
Variété des reliefs, présence de montagnes et de plans d'eau
Passage d'infrastructures (industrie, autoroute)
Beauté des paysages
Beauté de la nature
Facteurs
esthétiques
Pittoresque, bucolique
Absence de caractère, banalité, aspect générique
Recherche de tranquillité et d'apaisement
Facteurs
experienciels
Curiosité, désir d'exploration et de découverte
10
20
30
40
50
60
70
80
90
100
Proportion du total des réponses (%)

Attachement, désirs de permanence et de changement

Quand attachement et désirs de permanence vont de pair

La rivière au naturel et les collines montérégiennes sont les paysages qui suscitent le sentiment d'attachement auprès des Richelains. L'accessibilité à de grands espaces naturels constitue le motif commun d'attachement à ces environnements. Le mont Saint-Hilaire et la rivière Richelieu sont considérés comme des monuments naturels très représentatifs de la région. Ils font l'objet d'une fierté régionale auprès des participants. Les répondants démontrent également un grand attachement à la forêt et aux sites touristiques de la rivière Richelieu.

> *« La nature m'appelle, beaucoup plus que les paysages urbains .»*
>
> *« La rivière est très importante pour notre région. »*
>
> *« J'ai un fort sentiment d'appartenance à la rivière et tous ses cours d'eau annexés. »*
>
> *« Parce que la nature est prédominante. »*

A contrario, les environnements au caractère générique, urbain et monofonctionnel sont ceux qui suscitent le moins de réactions auprès des Richelains. Aucun participant ne se sent attaché à la route 116, et une très faible proportion des répondants aux artères suburbaines ainsi qu'aux nouveaux quartiers de haute densité.

Les paysages d'attachement sont également ceux qui provoquent des désirs de permanence auprès des sondés. Les quatre types de paysages les plus souvent choisis sont les mêmes, mais ne se classent pas le même ordre. Le paysage riverain naturel est le paysage qui suscite le plus fort désir de préservation auprès des Richelains. Bien que la rivière Richelieu soit considérée comme un élément distinctif de la région, ceci n'est pas le seul motif qui pousse les sondés à vouloir préserver cet environnement. La rivière est considérée comme un patrimoine naturel à transmettre aux générations futures.

> *« Le Richelieu, sa biodiversité aquatique et sa conservation. »*
>
> *« Pour la vie qui s'y trouve, nous sommes dépendants de ces ressources. »*
>
> *« L'eau est une ressource importante. »*

Les collines montérégiennes, plus précisément le mont Saint-Hilaire et les boisés, suscitent ex aequo le désir de permanence, suivi des paysages riverains touristiques.

> *« Tous les plans naturels devraient être préservés parce que plus que jamais, les gens ont besoin de ces espaces pour se poser et se ressourcer. Toutes les études en ce sens le disent ! »*

Tout comme la question de l'attachement, les paysages de l'automobile — axes routiers, artères commerciales et centres commerciaux — sont ceux qui provoquent le moins de réactions auprès des sondés.


1
1
2
ex aequo
2
3
ex aequo
2
4
3
Parmi ces paysages, auxquels êtes-vous le plus attaché(e) ?
Cochez toutes les cases qui s'appliquent
Parmi ces paysages, lesquels devraient être préservés selon vous ?
Cochez toutes les cases qui s'appliquent
Parmi ces paysages, lesquels voudriez-vous voir changer ?
Cochez toutes les cases qui s'appliquent
40
35
30
25
20
15
10
5
Pourcentage de réponses

Paysages de l'urbanisation et désirs de changements

Alors que ceux-ci suscitent très peu d'attachement ou de désir de permanence, les paysages de l'automobile sont ceux qui suscitent la plus forte réaction auprès des participants quant aux désirs de changement. La qualité de l'aménagement est le principal défi évoqué. Les Richelains sondés soulignent l'absence de végétation, le manque de charme et le caractère générique des aménagements. Le développement des artères et centres commerciaux est synonyme de perte de caractère singulier. Ces lieux de passage et de consommation s'affranchissent des spécificités locales et régionales. On les compare même à d'autres lieux semblables ailleurs au Québec.

« Ce paysage est purement commercial, pourrait se situer sur tous les boulevards Taschereau de ce monde et n'a aucun lien avec l'ADN de notre région. »

« Ce sont eux qui transforment nos campagnes au nom de "l'économie". »

Les centres-villes ressortent également comme des lieux porteurs de désir de changement. Étonnamment, les participants ont réagi à la photo de la rue Bourgogne à Chambly et soulignent que l'aménagement gagnerait à être amélioré. Les paysages de types suburbains soulèvent les mêmes préoccupations auprès des Richelains. Il est intéressant de noter que ce sont les lieux urbains et suburbains, où se concentre la majorité de la population de la Vallée-du-Richelieu, qui ont suscité le plus grand désir de changement. Ils ne semblent pas offrir un cadre de vie confortable et attrayant.

« On veut du verdissement, des villes plus vertes et qui mettent des solutions en place contre les îlots de chaleur, plus d'arbres, de plantes (vivaces), de laisser pousser ce qui s'y pousse, des solutions pour refroidir les centres-villes, exemple des trottoirs plus clair au mieux que foncé, etc. ! »

« Ça manque de végétation, de trottoir de chaque côté, d'un terre-plein, d'une piste cyclable. Il faut rendre ça humain. »

« C'est laid et vide : il faudrait y planter du vert, penser aux humains plutôt qu'aux autos, privilégier un développement écoresponsable et beau. »

« Les centres-villes devraient avoir l'air plus de petits villages sympathiques. L'architecture des bâtiments devrait respecter le cachet de la ville. Ce serait moins stressant et beaucoup plus agréable d'y circuler. Les villes devraient obliger les propriétaires à entretenir les façades et les terrains de leurs bâtiments. Sur Bourgogne, il y a un bloc d'appartement qui n'a pas d'allure. On dirait le Bronx et ça fait peur. Il y a aussi des bâtiments abandonnés dans le même coin que ce bloc. Un bout de quartier qui fait peur et qui nuit au cachet de notre ville. »

Parmi ces paysages, auxquels êtes-vous le plus attaché(e) ?
Cochez toutes les cases qui s'appliquent

Parmi ces paysages, lesquels devraient être préservés selon vous ?
Cochez toutes les cases qui s'appliquent

Parmi ces paysages, lesquels voudriez-vous voir changer ?
Cochez toutes les cases qui s'appliquent





3





4

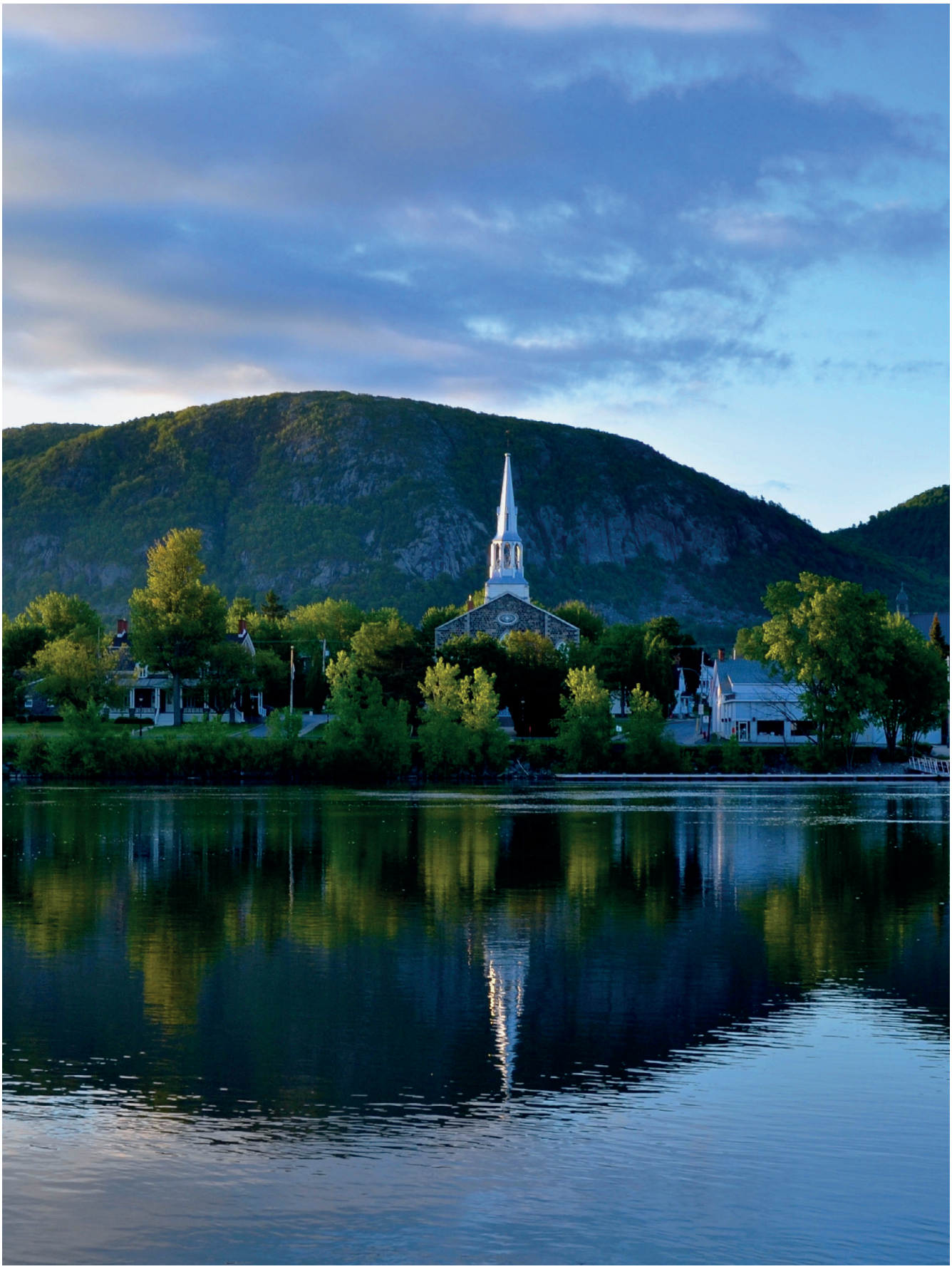


1



2

50 45 40 35 30 25 20 15 10 5 0 Pourcentage de réponses



Clés de l'identité régionale

Les emblèmes naturels

La rivière Richelieu

Sans surprise, la rivière du Richelieu est reconnue comme l'emblème naturel par excellence du territoire. Route de navigation stratégique et attrait touristique majeur, elle est au cœur de l'histoire du développement de la région. D'hier à aujourd'hui, elle s'est inscrite dans le quotidien de la population richelaine et elle a nourri son imaginaire collectif. Occupées par les peuples autochtones, puis devenues le berceau des premiers villages, les rives de la rivière du Richelieu ont connu toutes les époques du territoire. Immuable au cœur de la vallée, elle continue à occuper une place privilégiée dans le cœur des habitants, d'inspirer et de fasciner.

Le mont Saint-Hilaire

En deuxième position au rang des emblèmes naturels, se retrouve le mont Saint-Hilaire. Montérégienne marquant le territoire plat de la Vallée du Richelieu, elle agit depuis toujours comme repère dans le paysage. C'est ce qui explique qu'elle fait l'objet, depuis le développement des colonies, de nombreux récits, contes et légendes. Ses allures champêtres, mystérieuses et parfois même inquiétantes ont inspiré plusieurs artistes. Encore aujourd'hui, le mont Saint-Hilaire joue un rôle principal dans l'image de la région. Les gens profitent de cet espace boisé pour s'extraire de la ville et admirer les vues magnifiques qu'il offre au fil des saisons.



Rivière du Richelieu au naturel

Vue sur le mont Saint-Hilaire
Tiré de la collection de la MRC de La Vallée-du-Richelieu.

Les emblèmes architecturaux

Le manoir Rouville-Campbell

Haut lieu historique au style architectural remarquable, le manoir Rouville-Campbell est classé comme monument historique par le Gouvernement du Québec. Localisé entre la rivière du Richelieu et le mont Saint-Hilaire, le manoir est chargé d'histoire. Depuis l'établissement des premières seigneuries à aujourd'hui, les différents propriétaires du manoir ont largement contribué à bâtir sa réputation. Construit tout d'abord par Jean Baptiste Hertel de Rouville aux débuts de la colonie, puis vendu à Thomas Edmund Campbell, personnage considéré comme l'un des plus influents de Mont-Saint-Hilaire, le manoir passe, en 1969, aux mains de l'artiste Jordi Bonet. Il en fait sa demeure principale, mais également son atelier et une salle d'exposition. Aujourd'hui, le manoir a été converti en hôtel.

Par son architecture remarquable, sa localisation symbolique et par la réputation de ses anciens propriétaires, le manoir Rouville-Campbell prend aujourd'hui une place importante dans l'image du territoire. Il est reconnu par plusieurs comme l'un des emblèmes architecturaux les plus significatifs de la région. Il fait la fierté des Hilairemontais.

La maison Jean-Baptiste-Mâsse

En seconde place au rang des emblèmes architecturaux de la région se place la maison Jean-Baptiste-Masse. Cette maison de pierres construite au début du 19e siècle est un site patrimonial d'exception. Elle est classée comme immeuble patrimonial. Sa valeur patrimoniale est liée à son intérêt architectural, mais également à son histoire fortement associée aux rébellions patriotiques de 1837-1838.

Aujourd'hui, elle porte d'ailleurs le nom de maison nationale des patriotes. Elle a été convertie en musée dédié à la mise en mémoire de l'insurrection 1837-1838. La reconnaissance de ce bâtiment comme deuxième emblème architectural dans la région met de l'avant l'importance et l'attachement identitaire que la population porte aux événements de 1837-1838.

> *Une centaine de patriotes se sont barricadés dans la maison Jean-Baptiste-Mâsse. Solidement bâtis, ses murs résistent aux projectiles des artilleurs. Des fenêtres, les patriotes ouvrent le feu sur les fantassins et les forcent à la retraite. Une semaine plus tard, les Britanniques reviennent et incendient la majeure partie du village. La maison est épargnée, mais elle est occupée par les soldats qui pillent ses caves.*
>
> Ministère de la Culture et des Communications du Québec, 2004.

Manoir Rouville-Campbell
Vue sur l'impressionnante façade avant de manoir Rouville-Campbell

Maison Jean-Baptiste-Mâsse
Architecture typique du style français, revêtement de brique, toit à deux versants et lucarnes





Les emblèmes culturels

Le fort Chambly

Reflet des tensions entre Iroquois et Français, le fort Chambly est érigé par les Français au début de la colonisation afin de leur permettre de se défendre face aux multiples attaques iroquoises. Le fort est tout d'abord construit en bois, il faudra attendre sa quatrième reconstruction pour que celui-ci prenne les allures qu'on lui connaît aujourd'hui.

Au fil des siècles, le fort passe aux mains de diverses forces militaires. Les Anglais le dérobent aux Français au milieu du 18e siècle. Stratégiquement localisé sur un territoire hautement convoité, le fort Chambly est ensuite pris d'assaut par les Américains qui tentent d'étendre leurs frontières au nord. En 1812, une nouvelle guerre éclate entre le Canada et les États-Unis. Les Britanniques décident alors de construire un complexe militaire à proximité du fort Chambly. Il devient un haut lieu de la défense britannique.

Le fort Chambly a traversé les époques. Il a connu tous les conflits du territoire. Son histoire est riche et la reconnaissance de son importance comme symbole majeur du développement de la vallée du Richelieu est à la hauteur des histoires qu'il a à nous raconter.



Le fort Chambly
Les fortifications du fort Chambly en hiver

La culture de la pomme

Pour finir, le dernier emblème culturel reconnu par une majeure partie des répondants est la culture de la pomme. Liée à l'origine des sols du piémont, elle est particulièrement répandue au pied des Montérégiennes. Dès le 18e siècle, on retrouve plusieurs vergers à Mont-Saint-Hilaire, Saint-Bruno et Rougemont. On y fait la culture de la pomme sauvage. Au cours du 19e siècle, les hybridations d'espèces permettent la prolifération des vergers sur le piémont et les flancs des collines. Si au cours du 20e encore, la pomiculture est une activité économique florissante, elle prend un sévère recul au cours de la deuxième moitié du siècle dû à la pression immobilière, l'étalement urbain et le nouvel attrait que représente la montagne pour les citadins.

Aujourd'hui, si plusieurs vergers ont disparu, les commentaires et réponses des participants permettent de comprendre qu'il s'agit d'une pratique à laquelle les habitants de la vallée du Richelieu sont attachés. Plusieurs participants ont d'ailleurs soulevé le caractère champêtre et apaisant de ces vergers qu'ils considèrent comme typiques de la région et dont ils déplorent la disparition.



Verger au pied du mont Saint-Hilaire.
Tiré de la collection de la MRC de La Vallée-du-Richelieu

Les lieux magiques

À la lumière des activités participatives menées auprès de la population, certains lieux ont été identifiés comme particulièrement spéciaux aux yeux des citoyens. Ils ont des effets singuliers sur les personnes qui s'y rendent et c'est ce qui en fait des lieux magiques.

Lieux précis nommés par les participants	
Mont Saint-Bruno	Quai de la marina de Chambly
Mont Saint-Hilaire	Lac Montpellier
Le quai de Pointe-Valaine	Le boisé des bosquets Albert-Hudon
Fort de Chambly	Le verger du pavillon de la pomme
Pont de la route 116	Ancien site du foyer Savoie
Chemin des Patriotes	Parc du Ruisseau-Bernard
Parc Fortier	Parc des Patriotes
Lac Hertel	Pain de sucre
Parc des Rapides à Chambly	Halte des Vapeurs
Quai Ferdinand-Fecteau	Le vieux-Beloeil



Vue sur le lac Hertel en automne
Tiré de la collection de la MRC de La Vallée-du-Richelieu

Qu'ont ces lieux en commun ?

À travers les diverses réponses obtenues dans le sondage, il est intéressant de s'attarder sur les caractères communs de ces lieux afin de déceler les éléments qui leur donnent une dimension magique.

1. Une nature omniprésente

Dans un premier temps, il apparaît évident que la proximité à la nature est un aspect central à tous les sites et lieux relevés par les répondants. Les arbres matures, la diversité de la faune et de la flore, l'observation des animaux, l'accès privilégié à un cours d'eau ou à la montagne sont des éléments qui se manifestent dans la plupart des commentaires.

« Au bord du Richelieu au parc des Rapides à Chambly. J'adore le bruit de l'eau vive, les grands arbres. »

« Chez moi — assise près du ruisseau à observer les oiseaux s'y baigner. »

2. Se sentir ailleurs près de chez soi

Il semblerait également que ces lieux ont de magique leur ambiance apaisante permettant l'évasion. En effet, à plusieurs reprises, les répondants ont mentionné pouvoir s'extraire de la ville lorsqu'ils côtoient ces lieux « magiques ». Ils sont propices à la contemplation et la relaxation.

«J'aime la rive de la rivière du Richelieu, car l'eau est apaisante et le paysage est beau.»

«Rivière Richelieu : je m'y sens un peu comme si j'étais à l'extérieur de la ville, un peu en vacances.»

3. Un spectacle singulier

Il apparaît également récurrent que les lieux cités comme magiques permettent à leurs usagers d'être des témoins privilégiés d'un spectacle singulier. Les couchers et les levers du soleil, les variations du paysage à travers les saisons, les vues sublimes sur les montagnes et les champs, chacun de ces éléments relèvent une expérience unique qu'offrent ces lieux magiques.

«Dans ma forêt !! Je vis sur le rang des 60 avec les érablières et en été c'est super beau et paisible, on y voit des animaux et à l'automne c'est juste trop beau avec les couleurs, en hiver c'est magnifique, même féérique ! Au printemps, c'est une explosion de couleurs !

4. L'expérience par la promenade

À travers leurs commentaires, les répondants partagent également les activités auxquelles ils s'adonnent lorsqu'ils côtoient ces endroits. Bien que la relaxation, la méditation et la contemplation soient citées à plusieurs reprises, c'est par la promenade, libre ou guidée, que les répondants semblent expérimenter la magie des lieux.

«J'aime bien me balader dans les rues et prendre la piste cyclable qui mène au Richelieu.»

«C'est juste à côté de la ville, il y a des sentiers dans la forêt, on peut marcher dans les vergers. La famille adore y aller.»

«J'aime surtout me promener comme plusieurs dans les rues et les rangs.»



Toit d'église à travers les champs
Chemin Mgr Gravel, vallée des patriotes,
Saint-Antoine-sur-Richelieu

Les lieux typiques

Le sondage de valorisation paysagère a permis d'identifier les lieux considérés comme les plus typiques de la région par la population. Les différents lieux nommés par les répondants ont mis en lumière quatre grandes catégories de type de lieux soit :

- les lieux naturels
- les chemins, les routes et les rues
- les bâtiments et infrastructures
- les noyaux villageois

Si chacune d'entre elles révèle différentes facettes de l'identité de la MRC de La Vallée-du-Richelieu, quelques éléments semblent communs à chacune de ces catégories, soit leur caractère pittoresque et leur proximité à la rivière du Richelieu, au mont Saint-Bruno et/ou au mont Saint-Hilaire.

Lieux précis nommés par les participants	
La forêt du mont Saint-Bruno	La rivière Richelieu
Le mont Saint-Hilaire	Le lac Montpellier
Les Bosquets Albert-Hudon	Le bord du Richelieu à St-Basile
Bord de l'eau à Saint-Marc	Le bassin Chambly
Le parc des Patriotes	Le parc des Trinitaires
L'église	Fort de Chambly
La pergola bordant la rivière	L'île aux Foins
La mairie	Boulevard du Millénaire
La montée Robert	Le chemin de la Montagne
La rue principale	La montée des Trente
La gare	La bibliothèque
La rue du Rivage	Le centre culturel
Le Vieux-Beloeil	La halte routière sur le chemin des Patriotes
Rotonde sur le quai	Le Vieux-Chambly
Le chemin Osias-Leduc	

Les lieux naturels

À travers les différents sites naturels nommés par les répondants, il est possible de discerner certains éléments caractéristiques de ces paysages, notamment la présence riveraine, les îles et les berges, l'omniprésence des champs cultivés, le caractère champêtre et boisé des deux monts, Saint-Bruno et Saint-Hilaire, et la présence de parc aménagé significatif pour la population.

Les abords de la rivière du Richelieu et les monts Saint-Bruno et Saint-Hilaire sont sans contredit les lieux naturels les plus souvent cités. Leurs accès à des milieux naturels préservés idéaux pour la promenade et la contemplation semblent particulièrement appréciés par la population. Qui plus est, les vergers au pied du mont Saint-Hilaire semblent également reconnus comme un paysage typique et singulier de la région.

« La rivière Richelieu avec les montagnes comme toile de fond, tellement serein comme décor. »

« La campagne qui longe le méandre de la rivière L'Acadie. »

« Le bord du Richelieu : beau trajet à vélo aller-retour, vue sur les champs et le mont Saint-Hilaire, destination de l'aire de pique-nique sur le bord de l'eau. »

« Sentiers du mont Saint-Hilaire. C'est apaisant, la campagne à proximité de la ville ! »



Cyclistes le long du canal du Chambly
Rapides de Sainte-Thérèse, Carignan

Vue sur la montagne depuis le bassin de Chambly
Rapides de Sainte-Thérèse, Chambly

Route champêtre du rang Brûlé
Vallée des Patriotes, Saint-Antoine-sur-Richelieu





Les chemins, les routes et les rues

Certaines artères de transport ont été identifiées par les répondants comme étant des lieux typiques de la région. Parmi celles-ci :

- La montée Robert
- La rue principale
- La montée des Trente
- Le chemin Ozias-Leduc
- Le chemin de la Montagne
- La rue du Rivage
- La piste cyclable

Parmi toutes les routes mentionnées ci-dessus, la montée Robert localisée à Saint-Basile-le-Grand est celle ayant fait l'objet du plus grand nombre de commentaires. Son secteur commercial, les petites rues qui s'y connectent, les divers quartiers, nouveaux et anciens, qu'elle traverse et sa connexion stratégique du mont Saint-Bruno à la rivière du Richelieu en font une artère particulièrement représentative de la région.

Quant à eux, les chemins Ozias-Leduc, de la Montagne et la montée des Trente à Mont-Saint-Hilaire semblent être considérés typiques de la région en raison de leur proximité à la nature et de leur caractère champêtre. La rue du Rivage, quant à elle, est reconnue typique en raison de la préservation de son cadre bâti ancien et de son caractère villageois.

« La rue Robert/montée des Trinitaires qui va jusqu'à la rivière Richelieu avec sa piste cyclable. C'est vraiment un fil conducteur de la montagne à la rivière entre les nouveaux quartiers résidentiels et les plus vieux tout en croisant le chemin de fer et le boulevard Laurier. »

« Le chemin de la Montagne, rues de quartier paisibles, quelques ruisseaux chantants, beaux arbres et la vue de la montagne à tout moment. »

« Le chemin Ozias-Leduc et chemin de la Montagne, c'est un trajet bucolique qui fait oublier le stress de la vie urbaine des grands centres, les vergers, vignobles, friches et maisons de style Nouvelle-Angleterre donnent un charme particulier à cette route. Les petits commerces de proximité aussi (ex cabosse d'or).

« Montée des Trente, sa rue en pente douce bordée d'érables. »



Vue sur les maisons villageoises de la rue du Rivage
Vallée des Patriotes, Saint-Antoine-sur-Richelieu

Les bâtiments et infrastructures

À travers les municipalités de la MRC, divers lieux construits ont été identifiés comme typiques de la région. Il est intéressant de souligner le caractère parfois anecdotique des lieux nommés :

- *« La pergola bordant la rivière, juste en face de l'église. »*
- *« La sculpture des enfants en bas de la côte Fortier »*
- *« Restaurants sur la 116 et dans le Vieux-Belœil, car j'aime manger local »*
- *« L'école, car mon fils va y jouer »*

Ils incarnent tous soit des lieux chargés d'histoire (ex. : les églises, le fort Chambly), des repères dans le paysage (ex : les églises, la gare de Saint-Basile-le-Grand, les œuvres arts dans l'espace public), des lieux du quotidien (les gares et lieux de transit, les parcs) et/ou des lieux culturels (bibliothèques, mairies, centres culturels, écoles).

Sans surprise, les églises et leurs espaces extérieurs ont été nommés en grand nombre. Localisés au cœur de ce qu'étaient autrefois les premiers noyaux villageois, les églises et leurs clochers agissent comme repères dans le paysage. Lorsque localisées à proximité de la rivière du Richelieu, elles offrent des vues sur ce cours d'eau emblématique du territoire. Chargé d'histoire, le fort Chambly présente également un lieu reconnu comme typique de la région.

« Le parvis de l'église à cause de l'architecture classique du bâtiment, de la fontaine en face. Un lieu de quiétude et qui nous dit nos racines. »

« Le fort Chambly évidemment. Icône représentative de ce lieu historique national de haute importance. »

« Le fort avec les arbres centenaires. »



Les deux clochers de Saint-Antoine
Vallée des Patriotes, Saint-Antoine-sur-Richelieu



Paysage culturel du fort Chambly
Tiré de la collection de la MRC de La Vallée-du-Richelieu

Les noyaux villageois

Les réponses données par les participants ciblant les noyaux villageois et les quartiers révèlent un attachement particulier à la vie de quartier. Parmi les noyaux villageois cités, soulignons :

- le Vieux-Chambly,
- le Vieux-Belœil,
- les centres-villes et le quartier de la Pommeraie.

Les petites rues commerçantes, les restaurants locaux, les enfants qui jouent dans la rue animent les paysages typiques de la région aux yeux de la population. Les commentaires mettent ainsi en avant le caractère convivial de ces lieux, reconnus comme typiques de la région par les répondants.

«Vieille église sur Henriette et le café d'en face. Ça fait un peu village, les gens sont cordiaux et font un brin de jasette.»

«Vieux Chambly et rivière Richelieu. Ce sont les beaux endroits de la ville où l'on peut "sortir de la ville" et profiter du paysage et des restaurants.»

«Quartier de bungalows avec des arbres matures. Malgré les nouvelles constructions et un secteur patrimonial, cette image représente bien notre vie quotidienne avec ces enfants qui y jouent, qui roulent à vélo.»



Les terrasses du Vieux-Chambly
Rue Bourgogne, Plaine du bassin de Chambly, Chambly

Les lieux disparus

Des cœurs villageois vivants et rassembleurs

Alors que certains des répondants déplorent la disparition de maisons ancestrales au profit de nouveaux développements ou d'agrandissements commerciaux, d'autres soulèvent la perte de petits commerces locaux au cœur des noyaux villageois. Avec la démolition de ces témoins du passé, plusieurs participants constatent avec regret la disparition de l'ambiance villageoise qui régnait autrefois dans certains secteurs de leur municipalité.

Plus précisément, l'hôpital Savoy, localisé sur le flanc du mont Saint-Hilaire, l'esplanade commerciale le long du chemin Ozias-Leduc ainsi que l'église Maria Goretti ont été nommés par les participants comme des lieux marquants ayant disparu.

« Noyaux villageois avec maisons patrimoniales: on ne se souvient pas précisément comment c'était auparavant, on remarque seulement après qu'une maison a été démolie et remplacée par une autre construction. N'y avait-il pas quelque chose d'autre avant ? C'est plutôt une ambiance créée par la concentration de bâtiments anciens, qui est perdue. »

« Les anciens magasins dans le cœur de village »

Le développement résidentiel, une menace aux paysages agropastoraux

Encore une fois, à travers les commentaires de répondants, on note que la pression immobilière est à l'origine d'un changement majeur dans le paysage. Ainsi, les boisés, les vergers, les petites fermes familiales, les pâturages bovins et les granges disparaissent tranquillement du paysage richelain. Plus précisément, plusieurs répondants semblent déplorer la disparition des vergers autour du mont Saint-Hilaire.

« Il n'y a pas de lieu spécifique, mais le développement résidentiel est beaucoup trop rapide. Les terres agricoles disparaissent petit à petit et c'est un désastre. »

« Les vergers. Il n'en reste pas beaucoup. Plusieurs ont disparu pour laisser la place au développement domiciliaire. Lorsque nous sommes venus nous installer à Otterburn Park, nous étions entourés de vergers. Ces derniers ont disparu avec le temps. »

« Le verger Sullivan est encore existant, mais menacé, comme c'est le dernier sur Ozias-Leduc et que c'est l'emblème, l'identité hilairemontaise et que tous les visiteurs empruntent ce chemin, il serait désastreux de le perdre, il devrait être protégé. »



Verger au pied du mont Saint-Hilaire
Tiré de la collection de la MRC de La Vallée-du-Richelieu

Perte de la diversité floristique et faunistique

Si certains répondants s'inquiètent de la disparition des paysages agricoles champêtres issus d'une agriculture de proximité, d'autres soulèvent les enjeux environnementaux reliés à l'intensification d'une agriculture de grande surface. Cette pratique agricole engendre dans le paysage une perte de diversité floristique et faunistique.

> *« Le saccage de la faune et la flore par l'usage abusif de pesti/herbicides. Beaucoup moins d'espèces d'oiseaux fréquentent notre "voisinage", par exemple. »*

Des accès aux points d'eau de plus en plus rares

La perte d'accès à certains points d'eau notamment à la rivière du Richelieu et à l'île Goyer, maintenant tous deux privatisés par la présence de nouvelles constructions, est ressortie de manière significative dans les commentaires des répondants.

> *« L'Île Goyer avant qu'elle soit envahie par ces maisons monstres ! »*

Pratiques et activités de la communauté

Au-delà de la disparition de certains lieux tangibles, les participants ont également soulevé les pertes de certaines pratiques de la communauté. La disparition de ces pratiques, tout comme celle du cadre bâti ancien, a engendré un changement dans les paysages de la région. C'est le cas, entre autres, pour la disparition du pont de glace, autrefois formé entre la municipalité de Saint-Antoine et Saint-Denis.

Les participants se souviennent avec nostalgie de la fanfare qui animait les rues de Beloeil les dimanches matin et de la pratique équestre à Saint-Bruno et à Saint-Basile-le-Grand. Ces activités teintaient le paysage et lui donnaient une saveur locale. Aujourd'hui, ces activités semblent avoir disparu. Le long des rues, les installations équestres sont absentes et la fanfare s'est tue dans les rues de Beloeil.



Nouvelles constructions de la montée Deslauriers
Montée Deslauriers, Vallée des Patriotes,
Saint-Marc-sur-Richelieu



Paysages de grandes cultures
Tiré de la collection de la MRC de La Vallée-du-Richelieu

Compréhension géographique des paysages

3

Forces motrices des paysages

191 Les grands paysages régionaux

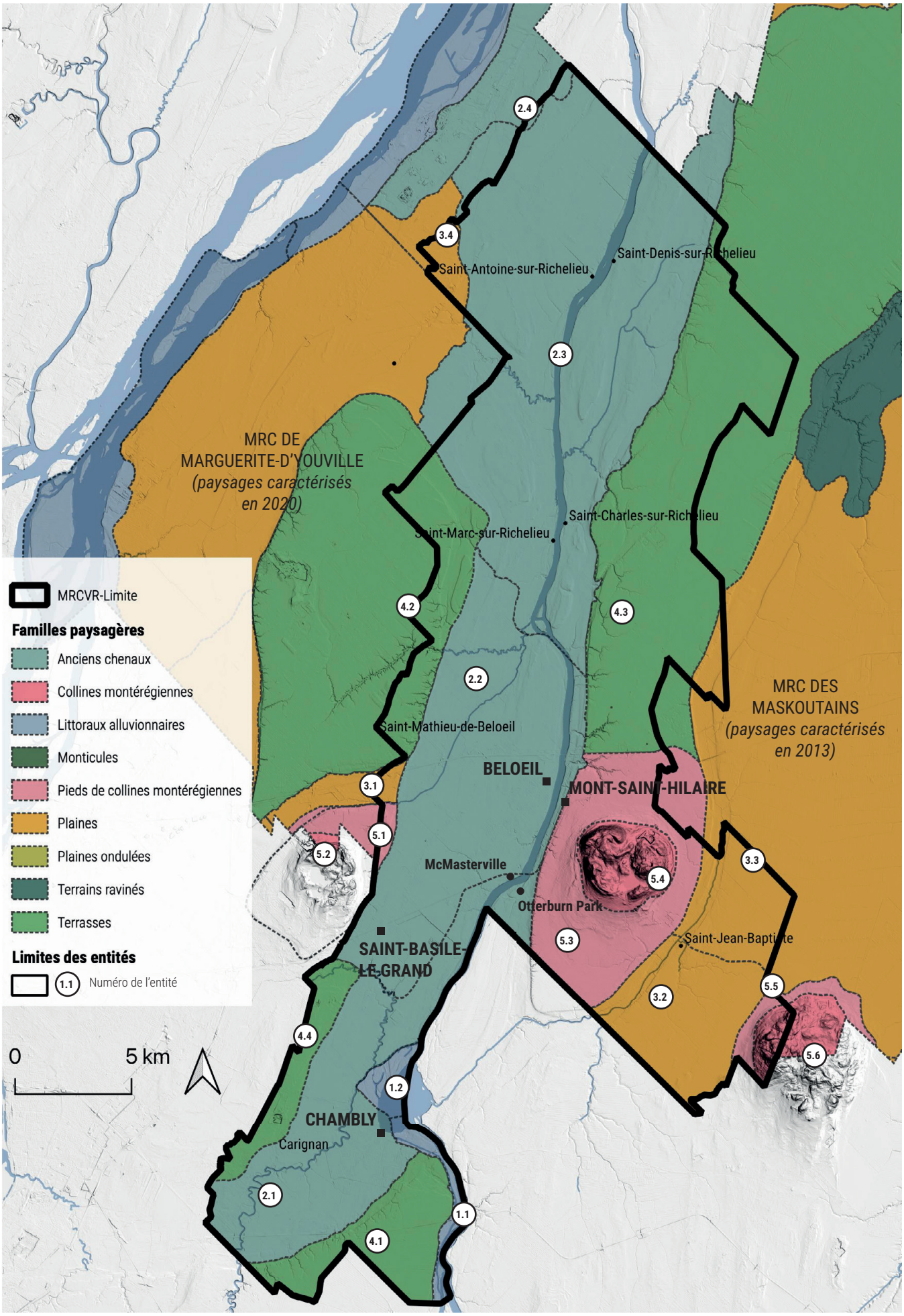
193 Éléments de méthode

194 Les formes du paysage

197 La fabrique des paysages

203 Ambiances paysagères

3.1


MRC DE MARGUERITE-D'YOUVILLE
(paysages caractérisés en 2020)
MRC DES MASKOUTAINS
(paysages caractérisés en 2013)
Saint-Antoine-sur-Richelieu
Saint-Denis-sur-Richelieu
Saint-Marc-sur-Richelieu
Saint-Charles-sur-Richelieu
Saint-Mathieu-de-Beloeil
BELOEIL
MONT-SAINT-HILAIRE
McMasterville
Otterburn Park
Saint-Jean-Baptiste
SAINT-BASILE-LE-GRAND
CHAMBLY
Carignan
MRCVR-Limite
Familles paysagères
Anciens chenaux
Collines montérégiennes
Littoraux alluvionnaires
Monticules
Pieds de collines montérégiennes
Plaines
Plaines ondulées
Terrains ravinés
Terrasses
Limites des entités
1.1 Numéro de l'entité
0
5 km

Les grands paysages régionaux

Des paysages qui ne connaissent pas les limites

Alliages de caractères culturels et géographiques, les paysages s'étendent au-delà des clivages administratifs. Dans le cadre de l'élaboration de l'atlas des paysages de la MRC de La Vallée-du-Richelieu, un soin a été apporté afin d'arrimer les familles et entités avec les initiatives locales et régionales réalisées, de manière à créer, nous le souhaitons, des synergies.

Deux autres MRC ont procédé à la caractérisation de leurs paysages : Marguerite-D'Youville (2020) et Les Maskoutains (2009-2013).

La carte ci-contre illustre les grandes familles et entités paysagères de la région. L'essentiel des paysages de La Vallée-du-Richelieu est constitué d'anciens chenaux fluviaux devenus plaines qui connaissent aujourd'hui une urbanisation importante. Les plaines et terrasses typiques des basses-terres du Saint-Laurent complètent le décor. Enfin, les collines montérégiennes et leurs piémonts ponctuent les vastes horizons des plaines richelaines.

FAMILLES ET ENTITÉS PAYSAGÈRES

Portion du paysage régional qui présente une tendance claire, sans toutefois prendre un aspect uniforme ou lisse. La **famille paysagère** possède une histoire, un univers vernaculaire et des enjeux qui lui sont propres. Elle est divisible en **entités**, plus petites unités d'un paysage au fonctionnement singulier.

OCCUPATION DU SOL

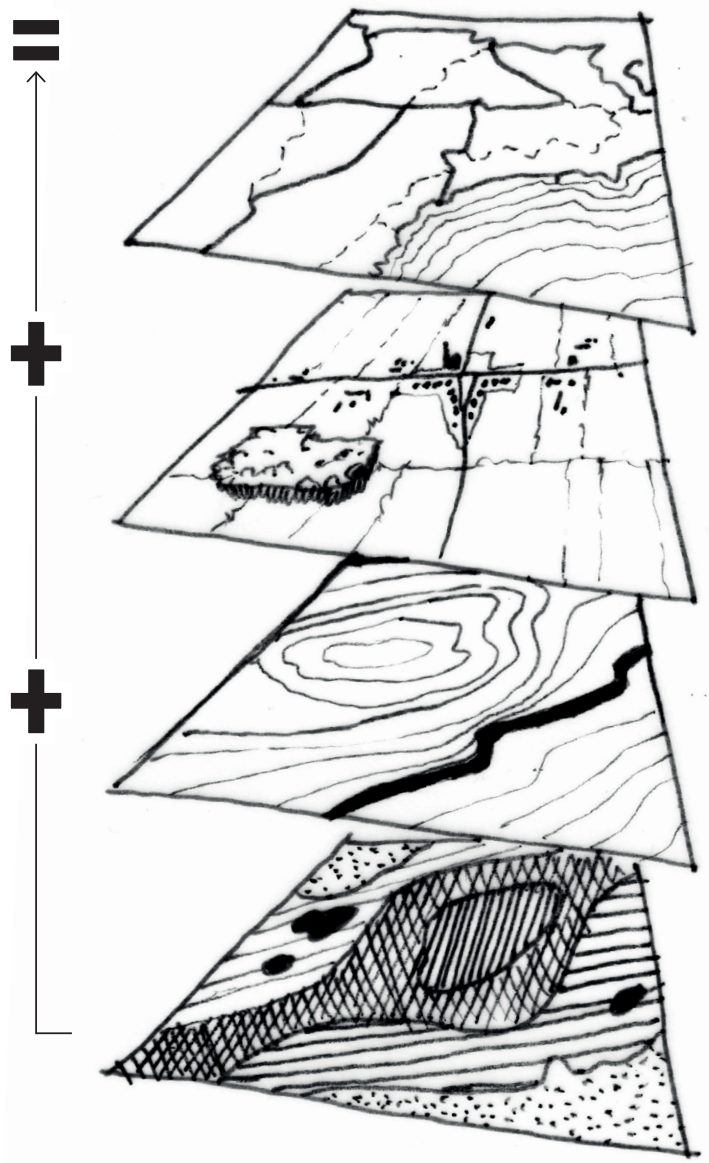
Façon dont les habitants d'une région occupent leur territoire, selon les potentiels déterminés par l'époque, le climat, le sol et le sous-sol. Il s'agit de la manifestation matérielle du paysage, fortement imprégnée de la culture locale (immatérielle), et caractérisée par des relations d'enracinement, de fréquentation, de consommation.

SURFACE

Partie visible du socle, avant tout constituée de dépôts de surface laissés par les glaciations et submersions. En fonction du climat, la surface abrite une flore et une faune spécifiques. La surface, en relation avec le socle, crée l'univers d'opportunités paysagères que l'humain, par sa culture, façonnera à son image.

SOCLE

Assise physique du paysage, façonné selon des processus géologiques longs (plissements, érosion). Le socle géologique détermine le relief et donne sa forme à l'hydrographie d'un paysage. Les grands mouvements ou limites du relief (chaînons, failles, vallées, etc.) créent un canevas de base au paysage.



Schématisation du processus de conception des ensembles paysagers

Éléments de méthode

Découper les paysages afin de mieux les comprendre

Découper un territoire en ensembles paysagers nécessite une compréhension préalable. Le découpage proposé doit pouvoir devenir opérationnel et servir d'outil tant de gestion que de mobilisation paysagère, et donc prendre forme sur la base de **dynamiques paysagères** réelles et ancrées dans le territoire. Par dynamique, il est sous-entendu une tendance discernable ou direction claire que prend un paysage. Cette notion implique une étude préalable de **mise en perspective** du paysage, d'en tracer l'évolution depuis un point déterminé dans le passé afin de pouvoir mesurer ce qui se présente aujourd'hui. Un ensemble paysager se découvre donc par l'isolement d'une seule dynamique forte, ou alors d'un groupe de dynamiques concourantes.

La dynamique elle-même est déterminée par nombre de facteurs qui peuvent être classés en trois grands groupes : **le socle** (relié à la géologie) et **le sol** (relié à la pédologie) qui se combinent pour former un potentiel paysager ; **l'occupation**, qui se veut la manifestation de la manière dont l'humain, à une époque donnée, tire profit de ce potentiel paysager en l'aménageant (variables matérielles) et se l'appropriant (variables immatérielles).

La méthode d'analyse des dynamiques paysagères a consisté en la cartographie par photo-interprétation des ambiances paysagères à partir d'orthophotos de 1930 et de 2020, sur l'ensemble du territoire de la MRC. Une ambiance paysagère correspond à un ressenti sur le terrain ; l'ambiance constitue la plus petite unité indivisible d'un paysage. Par exemple, une ambiance peut être agricole, suburbaine, liée à l'automobile ou forestière. Les ambiances sont présentées aux pages 202 à 249 ce document.

Le schéma de la page précédente illustre le processus et le croisement de données nécessaires à la détermination des familles paysagères d'un territoire.

Les paysages de la MRC de La Vallée-du-Richelieu se déclinent en 6 familles paysagères et en 19 entités. Ces 6 familles paysagères sont tributaires de la forme du relief (plaine, chenal, terrasse, etc.) et des évolutions différenciées liées à l'occupation humaine (exemple : une plaine s'urbanise, alors que l'autre demeure rurale). Il se trouve dans La Vallée-du-Richelieu des :

- **Paysages littoraux (2 entités)**
  Paysages alluvionnaires
- **Paysages d'anciens chenaux (4 entités)**
  Paysages d'argile et dépôts de sable
- **Paysages de plaines (4 entités)**
  Paysages d'argile et de loam argileux
- **Paysages de terrasses (4 entités)**
  Paysages de sable sur argile
- **Paysages de pieds de collines (3 entités)**
  Paysages de schistes érodés sur argile ou sable
- **Paysages de collines montérégiennes (2 entités)**
  Paysages variables de schistes métamorphiques ou de roches ignées intrusives

Les pages qui suivent présentent un aperçu des grandes forces qui ont façonné ces paysages. Par la suite, les l'évolution des ambiances révélées par l'analyse des dynamiques paysagères est résumée.

Ancien chenal



Les anciens chenaux des basses-terres du Saint-Laurent ont été creusés par le travail de l'eau, il y a 7500 à 9600 ans, lors des différentes phases du retrait de la mer de Champlain. Ils sont caractérisés par la présente de vallons (dépôts de sable) laissés par les anciennes rivières.

Coteau



Sert le plus généralement à désigner le relief caractéristique du rebord d'une terrasse. Le coteau prend l'aspect d'une pente apparente qui se prolonge. Il donne accès à un palier supérieur.

Terrasse

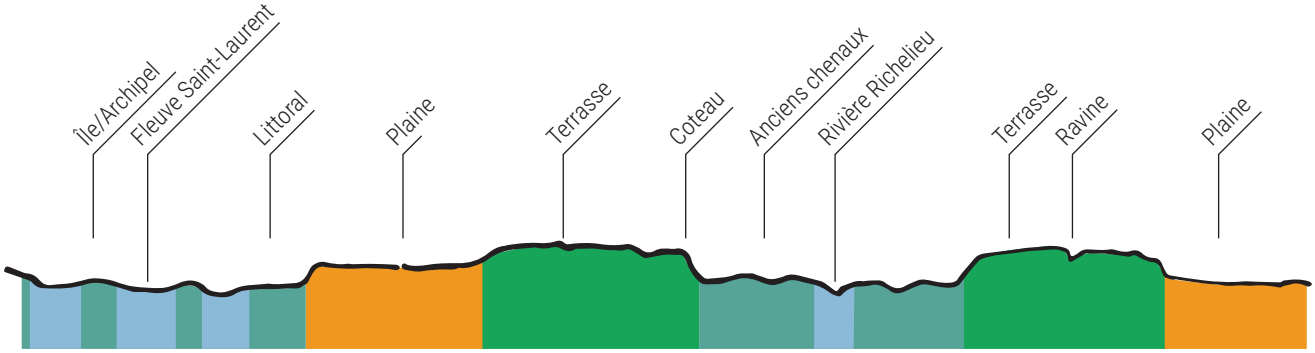


Les terrasses consistent en d'anciens rivages des épisodes successifs de retrait de la mer de Champlain. Les plus apparents dans la région ont été créés par le lac de Lampsilis, étendue d'eau douce présente au-dessus du territoire il y a 9600 ans. Les rebords de terrasses correspondent aux anciennes plages de sable de ces étendues d'eau.

Plaine



Les plaines sont constituées d'argiles et de limons déposés par sédimentation au fond de l'ancienne mer de Champlain. Elles présentent un relief uniforme et plat, creusé à l'occasion par des ruisseaux ravinés. Les plaines sont moins élevées que les terrasses, et plus élevées que les littoraux.



Les formes du paysage

Ravine



Les ravines sont des dépressions liées à l'érosion, creusées par le cours des petites rivières et ruisseaux qui sillonnent les plaines d'argile et les terrasses de sable sur fond d'argile.

Littoral



Les littoraux correspondent à de vastes étendues basses et planes, à fleur d'eau, dont les sols sont constitués de dépôts alluvionnaires et de matières organiques. Il s'agit de milieux créés par le passage de l'eau, par phénomène de sédimentation et d'érosion.

Pied de colline

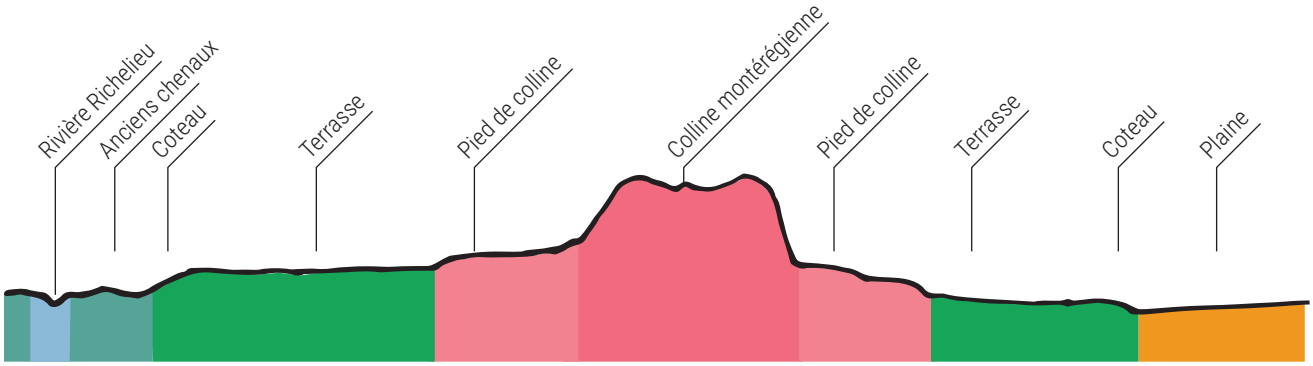


Les pieds de colline correspondent à des fragments de terrasses qui s'élèvent graduellement avant de se buter contre une colline montérégienne. Leurs sols sont composés d'argile ou de sable, sur lesquels se retrouvent des dépôts graveleux résultant du processus d'érosion.

Colline montérégienne



Les collines montérégiennes sont des intrusions magmatiques quasi circulaires dans la croûte terrestre dont le sommet a été raboté par le retrait des glaciers, les eaux et le vent. Le sol est mince, sur un socle d'origine ignée faisant large place aux granites.



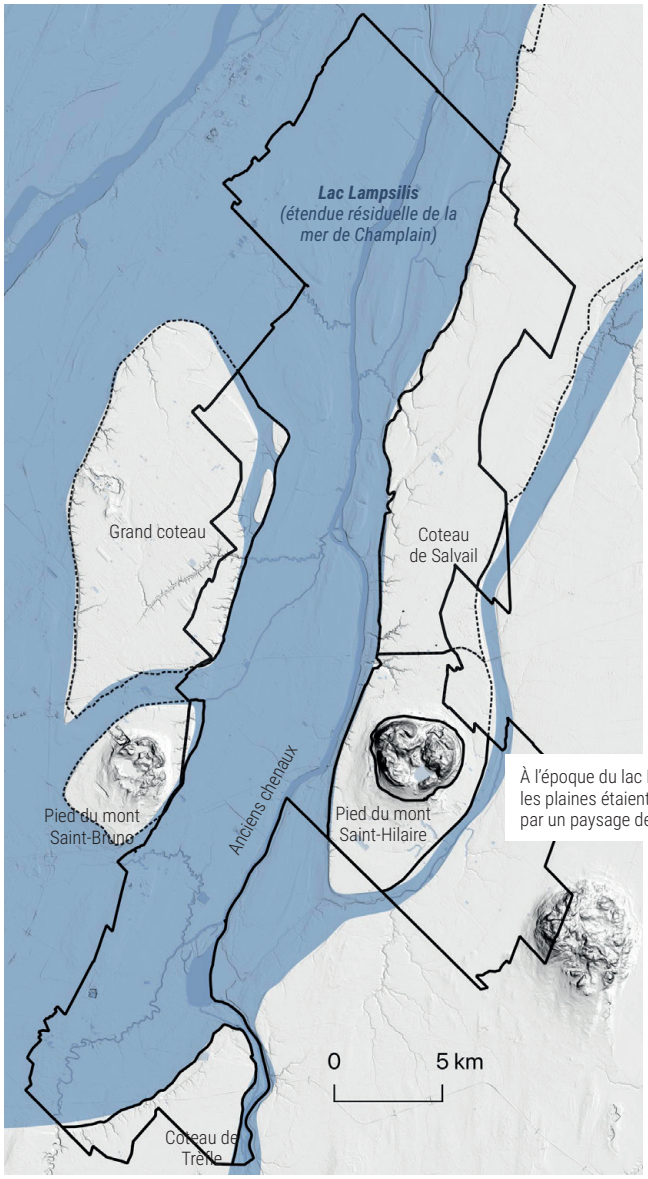


La fabrique des paysages

Glaciations, déglaciations, inondation et exondations : les grandes forces qui ont modelé les potentiels paysagers

Il est bien connu que les grands évènements géologiques ont forgé le socle sur lequel nos paysages prennent assise aujourd'hui. Or, certains évènements ont laissé plus de traces que d'autres. Pour rencontrer le dernier de ces grands phénomènes qui ont façonné le relief et le paysage, il faut remonter à plus de 15 000 ans. À cette époque, l'ensemble de l'actuelle province du Québec était recouverte sous une calotte glaciaire de plusieurs kilomètres qui, sous son poids, enfonçait la croûte terrestre de plus de 180 mètres par rapport à son niveau actuel. En se retirant, il y a environ de 13 500 ans, cette calotte glaciaire a raboté le socle et créé un immense lac d'eau glacée. Au contact avec la mer, les eaux salées sont entrées par l'actuel estuaire du Saint-Laurent et ont créé la mer de Champlain. Pendant plus de 2500 ans, d'importantes quantités d'argile et de limon se sont accumulées sur le lit marin par sédimentation. La plaine montérégienne naissait sous les eaux salées.

La calotte glaciaire a terminé de se retirer. Son départ a accentué le relèvement de la croûte terrestre. La mer s'est donc retirée progressivement, créant un lac d'eau douce, puis disparaissant en trois phases. Ces eaux ont érodé les limons marins. Il y a 9600 ans, le lac de Lampsilis (ci-contre) étirait ses eaux entre des plages et des îles de sable. Les collines montérégiennes s'élevaient au-dessus de l'eau et des jeunes pessières et sapinières. Les terrasses et coteaux caractéristiques du paysage régional ont été forgés à cette époque (Richard, 2018). Le lac de Lampsilis s'est ensuite vidé tranquillement. En s'amincissant, il a formé des rivières à multiples chenaux et des archipels. Il a créé les légers vallons qui sont toujours perceptibles dans la plaine. Il a donné naissance au fleuve Saint-Laurent et à la rivière Richelieu, de même qu'aux archipels caractéristiques du paysage montérégien contemporain. En façonnant les sols et les reliefs, les grands épisodes géologiques ont donc déterminé les destins possibles des paysages de la MRC de La Vallée-du-Richelieu.



À l'époque du lac Lampsilis, les plaines étaient occupées par un paysage de dunes

Les réseaux de transport et de distribution : forces d'attraction et de reconfiguration des territoires

Communiquer et se déplacer constitue l'une des bases de la société. Si le flux des échanges était auparavant tributaire de la géographie, les avancées technologiques en matière de transport et distribution se décollent de plus en plus des réalités du terrain.

La rivière Richelieu a constitué la clé de voûte du transport régional jusqu'à l'avènement du chemin de fer. Orientée sud-nord, elle a permis les échanges entre les Premières Nations, puis la pénétration des colons français dans les seigneuries nouvellement ouvertes. À intervalles réguliers le long de son cours, au centre approximatif du front riverain de chaque seigneurie, se sont développés des villages. Les artisans, ecclésiastiques et bourgeois ont convergé vers ces lieux. Ainsi, pendant deux siècles, les communications ont été réalisées essentiellement dans l'axe du Richelieu.

C'est en 1832 que survient une première révolution. Le peuplement rapide des Cantons-de-l'Est et des Bois-Francs crée une demande pour du transport dans l'axe ouest-est. Cette année-là, un premier service de traversier est mis en service afin de franchir le Richelieu, ce qui se faisait autrement, auparavant, par le biais de ponts de glace l'hiver. Les services de diligence ont pu emprunter ces liens. Les traverses se sont multipliées, et certaines subsistent encore aujourd'hui. Les points de traversée étant rares, des villages ont alors émergé face à face, sur chaque berge de la rivière, en symétrie. Les couples Saint-Antoine/ Saint-Denis, Saint-Marc/ Saint-Charles, Beloeil/ Mont-Saint-Hilaire et Chambly/ Richelieu sont donc nés du transport sur le Richelieu. Saint-Denis-sur-Richelieu, situé à un point de traversée particulièrement important menant à Saint-Hyacinthe, est devenu un petit centre régional, un bourg de marchands et de petits exportateurs de céréales. La canalisation du Richelieu entre Chambly et Saint-Jean-sur-Richelieu, en 1843, a marqué le début de l'industrialisation chamblyenne.

En 1848, un premier lien ferroviaire a traversé le Richelieu, entre Beloeil et Mont-Saint-Hilaire. Au total, deux axes ferroviaires d'importance reliant Montréal à l'Atlantique, via Québec et/ou la Côte-Est des États-Unis, ont propulsé l'industrialisation des villages situés aux points de traversée du Richelieu. Beloeil et Chambly ont pris de l'expansion. Situées de part et d'autre du nouveau lien, les municipalités de McMasterville et Otterburn Park connaissent un premier développement ; la première s'industrialise, alors que la seconde bénéficie de sa localisation entre le pied du mont Saint-Hilaire et le Richelieu pour attirer les villégiateurs. Les autres villages, vivant encore au rythme sud-nord, sont demeurés essentiellement ruraux.

La démocratisation de l'automobile a consolidé la configuration ouest-est du paysage. Le vieux chemin Chambly, inauguré en 1665-1666, est pavé en 1913, puis élargi à la fin des années 1930. Au milieu du 20e siècle, le flot d'automobiles justifie sa reconfiguration actuelle. La petite communauté de Chambly, située en seconde couronne de Montréal, attire de plus en plus les familles à la recherche d'espace. Plus au nord, l'actuelle route 116 est adaptée et présente un visage quasi autoroutier. Le boulevard Sir-Wilfrid-Laurier fait office de principal lien entre Montréal et la capitale québécoise. Les commerces régionaux s'installent le long de cette voie, et les quartiers résidentiels se multiplient au détriment des paysages agricoles à Saint-Basile-le-Grand, Beloeil, Mont-Saint-Hilaire, McMasterville et Otterburn Park.

En 1964 et 1966, les autoroutes des Cantons-de-l'Est (10) et Jean-Lesage (20) sont respectivement inaugurées dans la MRC. Passant au sud de Chambly et au nord de Beloeil et Mont-Saint-Hilaire, ces deux voies de communication, parallèlement avec l'abandon progressif du chemin de fer pour le camionnage, contribuent à faire s'étirer les villes sous forme de quartiers peu denses. La proximité en temps avec les pôles d'emploi joue un grand rôle dans cette dynamique. Plus récemment, depuis 2 décennies, des quartiers voués à l'automobile, caractérisés par de larges voies de circulation, de vastes parcs de stationnement et des immeubles

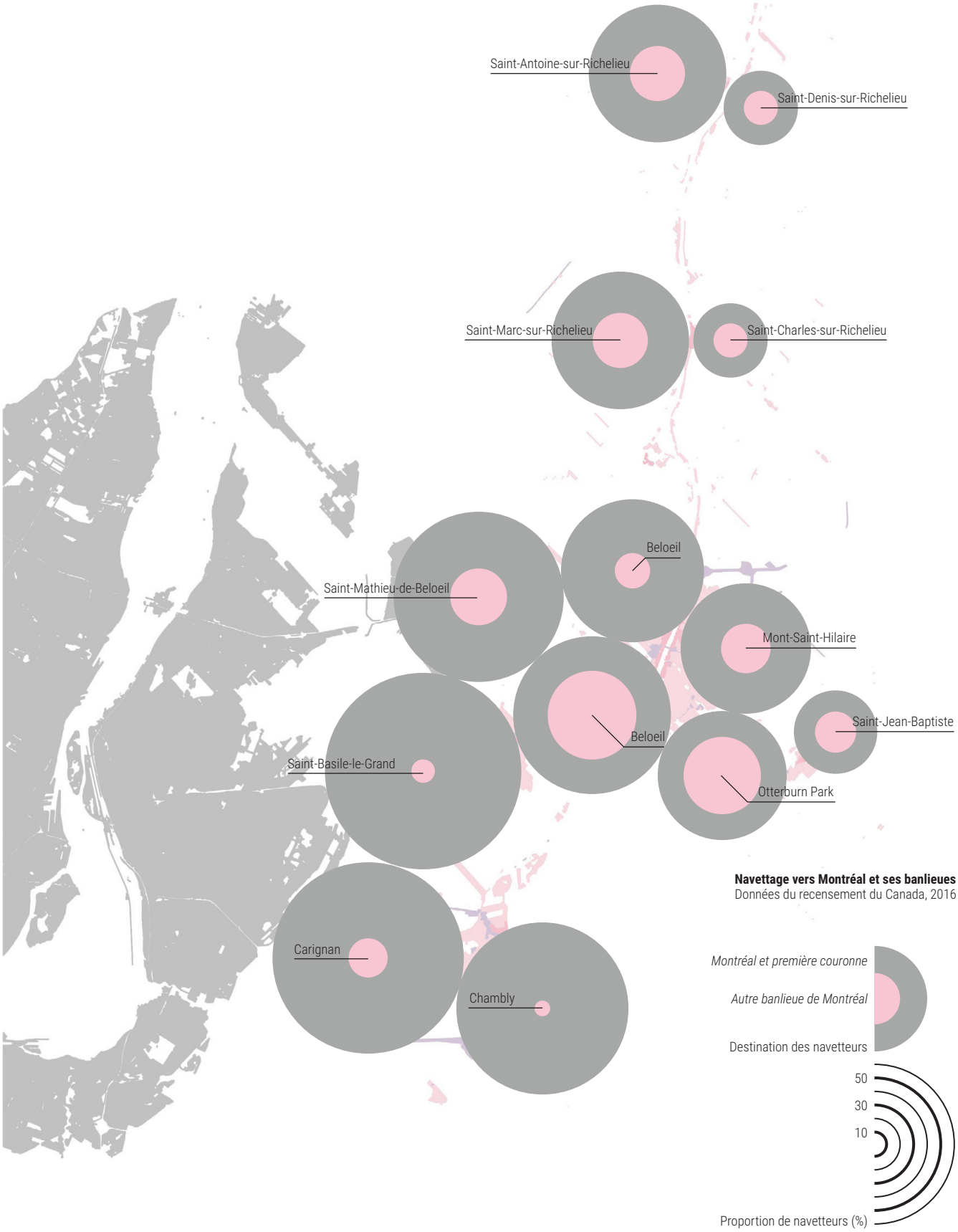


Grands corridors de transport
1930

Grands corridors de transport
2020

multilogements, apparaissent à proximité des autoroutes. De nouveaux quartiers industriels sont aussi ouverts. Les périmètres d'urbanisation des principales villes de la MRC courent à la saturation, et malgré les protections en vigueur, la ville s'étend au détriment du milieu agricole.

À travers l'histoire, les paysages ont fortement été modelés par les différents axes de communication. Il est possible d'observer un déplacement de la vitalité des villes et villages en fonction de la configuration de ces réseaux de transport régional.


Saint-Antoine-sur-Richelieu
Saint-Denis-sur-Richelieu
Saint-Marc-sur-Richelieu
Saint-Charles-sur-Richelieu
Beloeil
Saint-Mathieu-de-Beloeil
Mont-Saint-Hilaire
Saint-Jean-Baptiste
Beloeil
Saint-Basile-le-Grand
Otterburn Park
Carignan
Chambly
Navettage vers Montréal et ses banlieues
Données du recensement du Canada, 2016
Montréal et première couronne
Autre banlieue de Montréal
Destination des navetteurs
50
30
10
Proportion de navetteurs (%)

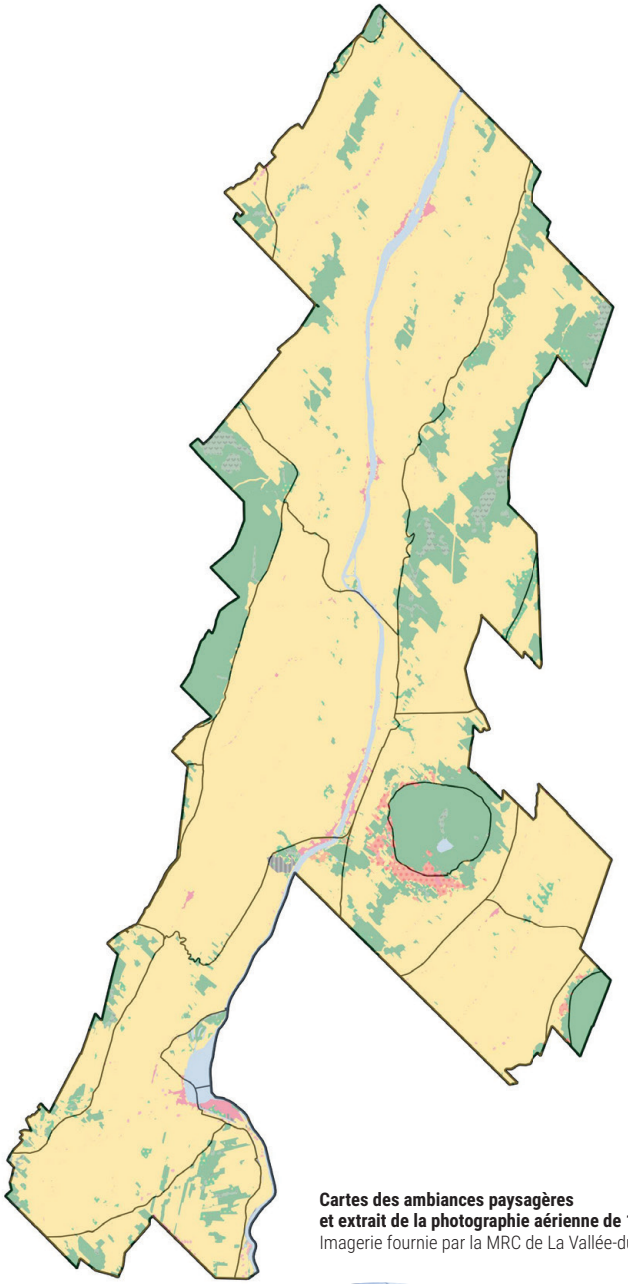
Montréal métropole : force de diffusion, de densification et d'embourgeoisement

Les axes de communication agissent de concert avec la proximité de la métropole québécoise. Le Richelieu a longtemps.ps constitué un seuil ; en direction de l'ouest, le franchir consistait à entrer dans la grande région métropolitaine. Les monts Saint-Hilaire puis Saint-Bruno agissent comme un décompte avant d'atteindre l'ultime colline, le mont Royal, et la ville sous son flanc. Depuis plus d'un siècle, des municipalités telles Beloeil, Mont-Saint-Hilaire et Chambly entretiennent des liens forts avec Montréal. Deux facteurs géographiques ont permis ce phénomène : un relief sans entrave qui a favorisé le passage d'infrastructures de transport direct. Au recensement canadien de 2016, toutes les municipalités de la MRC de La Vallée-du-Richelieu à l'exception de Saint-Denis-sur-Richelieu, Saint-Charles-sur-Richelieu et Saint-Jean-Baptiste, comptaient un taux de navettage à proximité ou supérieur à 50 % vers Montréal et la Rive-Sud (Statistique Canada, 2016).

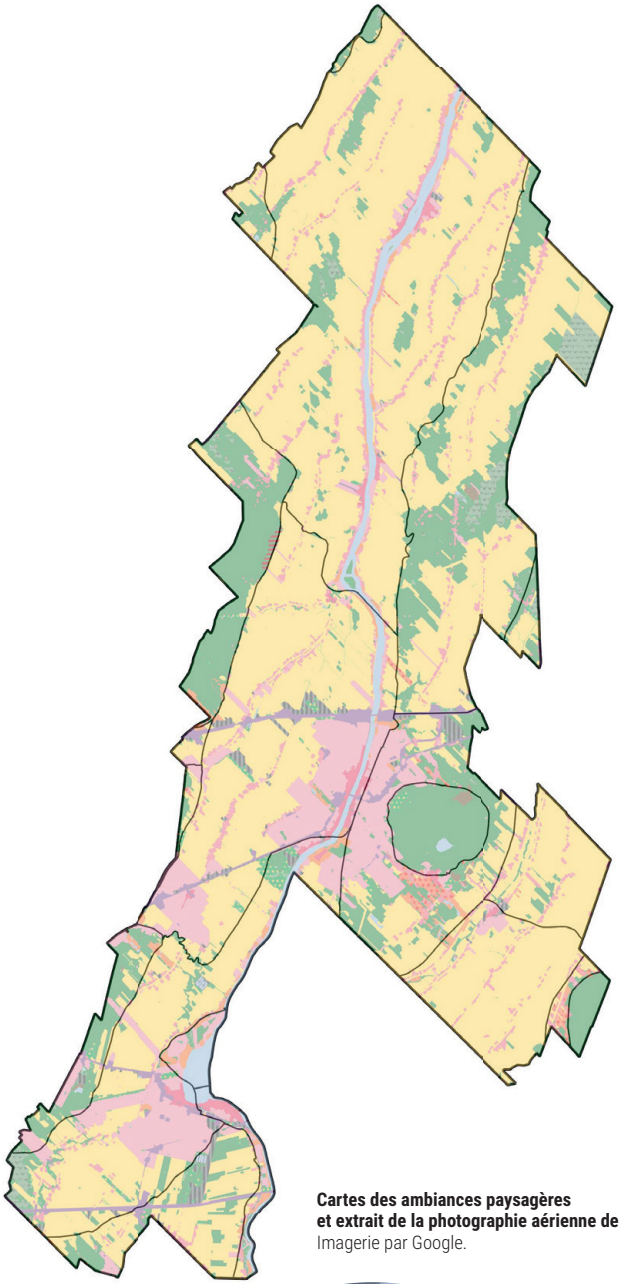
En 2020, tout le sud de la MRC, à l'exception de quatre municipalités rurales au nord, fait partie de la Communauté métropolitaine de Montréal. Les efforts de planification de la métropole et de ses couronnes ont des effets sensibles sur le paysage régional : les quartiers neufs sont de plus en plus denses, et cette densité tranche subitement avec les quartiers unifamiliaux ; les contrastes entre la ruralité et l'urbanité s'intensifient, la limite entre ces deux mondes devient plus tranchante ; les anciens coeurs villageois accueillent des fonctions plus urbaines et se réinventent...



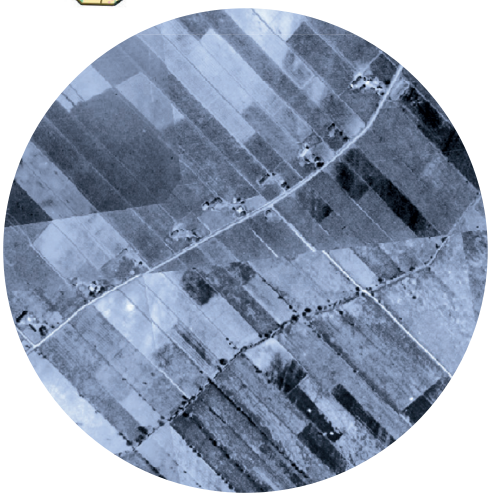
Sur la rue Briand
Chambly, 2020



Cartes des ambiances paysagères et extrait de la photographie aérienne de 1930
Imagerie fournie par la MRC de La Vallée-du-Richelieu.



Cartes des ambiances paysagères et extrait de la photographie aérienne de 2020
Imagerie par Google.





Ambiances paysagères

L'analyse diachronique des photographies aériennes de 1930 et de 2020 de la MRC de La Vallée-du-Richelieu a permis de déceler les grandes tendances paysagères, les principales dynamiques et enjeux des paysages. Au-delà d'une simple cartographie de l'occupation du territoire, il s'agit de comprendre quelles sont les grandes ambiances produites par les paysages et d'en monitorer la trajectoire.

Les paysages de 1930 sont fortement marqués par le fait agricole. À cette époque, les rangs concentrent une plus importante population que les noyaux villageois. À Beloeil, Saint-Hilaire (aujourd'hui Mont-Saint-Hilaire) et Chambly, les premiers lotissements ouvriers font une apparition timide. Les ambiances dominantes sont le rang habité, où se succèdent les bâtiments agricoles et les habitations rurales, ainsi que l'infinité agricole qui s'étend à perte de vue, tous azimuts. La masse forestière du mont Saint-Hilaire et les grands lambeaux de forêt des terrasses, plus sablonneuses que le reste de la plaine, cantonnent au bout des terres leurs ambiances ombragées l'hiver et sucrées au printemps. Autour des églises, des quartiers serrés s'agglutinent au contact des rues étroites. Le Richelieu coule à travers cette matrice et ces taches, permettant la circulation des marchandises et des gens.

En 2020, le portrait a bien changé. Les ambiances minérales et construites de la suburbanité, du commerce et de l'industrie dominent largement toute la portion sud du territoire, qui a été englobée par la métropole québécoise. Vers le nord, l'ancienne matrice des paysages agricoles perdure en se redéfinissant; on n'y habite plus vraiment pour cultiver. Les rangs sont d'ailleurs davantage habités qu'auparavant; des résidences unifamiliales s'intercalent souvent entre les bâtiments anciens. Près du Richelieu, les coeurs villageois se redéfinissent comme lieux forts de la culture, du patrimoine et de la gastronomie. Au-dessus de ces ambiances bouillonnantes, les forêts des Montérégiennes sont investies par les amateurs de plein air et les chercheurs. À flanc de colline, les pommiers cèdent tranquillement leur place à des ambiances plus suburbaines.

L'étude 1930-2020 révèle des tendances différenciées selon les entités et les ambiances paysagères. Les cartes ci-contre permettent d'observer rapidement ces grands changements. Les pages qui suivent présentent les ambiances de manière plus sensible, ainsi que les faits saillants de leur évolution. Dans la seconde partie de cet atlas, l'évolution de ces ambiances est étudiée en détail pour chacune des familles paysagères et leurs entités respectives.

- Ambiance aquatique
- Ambiance de battures
- Ambiance de milieu humide
- Ambiance de friche
- Ambiance forestière
- Ambiance d'érablière
- Ambiance agricole
- Ambiance de verger
- Ambiance de villégiature
- Ambiance de rang habité
- Ambiance de noyau villageois/urbain
- Ambiance suburbaine
- Ambiance automobile
- Ambiance industrielle
- Ambiance d'exploitation des matières premières

Légende de la carte des ambiances
Imagerie par Google.

Ambiances
Description



Ambiance de rang habité

Ambiance générée par la création de rangs habités de part et d'autre, par la succession rapprochée d'habitations à caractère suburbain et agricole.



Ambiance suburbaine

Ambiance générée par les quartiers résidentiels caractérisés par une prédominance des logements unifamiliaux.



Ambiance de noyau

Ambiance générée par la succession d'habitations construites avant 1945 et regroupées dans un noyau (village ou hameau). La présence d'institutions caractérise le paysage de coeur villageois.



Ambiance automobile

Ambiance générée par les surfaces asphaltées : routes, stationnements.



Ambiance de villégiature

Ambiance générée par la concentration d'habitations saisonnières et d'infrastructures de tourisme et plein air, le plus généralement en zone littorale. L'ambiance de villégiature subsiste dans les quartiers reconvertis à d'autres fins.



Ambiance d'extraction des ressources

Ambiance prévalant les terrains escarpés, les carrières propices aux glissements de terrain ou de l'érosion hydrique. Elle inclut aussi les pylônes électriques.



Ambiance industrielle

Ambiance générée par la concentration d'industries dans un périmètre donné. Les entrées de ville déstructurées présentent une ambiance similaire par le gabarit, l'architecture et l'implantation des bâtiments présents.

Ambiances paysagères

Variations 1930-2020 des différentes ambiances paysagères de la MRC

Progression 1930-2020 (ha)	**Plus grandes variations** par famille paysagère	**Plus grandes variations négatives** par famille paysagère
+592 ha	Les terrasses (+142 ha) Les anciens chenaux (+298 ha) Les plaines (+87 ha) Les pieds de colline (+71 ha)	
+4496 ha	Les anciens chenaux (+3016 ha) Les pieds de colline (+901 ha) Les plaines (+300 ha)	
-16 ha	Les pieds de colline (+8 ha)	Les anciens chenaux (-25 ha) Les plaines (-6 ha)
+854 ha	Les pieds de colline (+140 ha) Les anciens chenaux (+548 ha) Les terrasses (+93 ha)	
+722 ha	Les anciens chenaux (+323 ha) Les pieds de colline (+141 ha) Les littoraux (+100 ha)	
+136 ha	Les collines montérégiennes (+38 ha) Les pieds de colline (+42 ha) Les plaines (+19 ha)	
+572 ha	Les plaines (+623 ha) Les pieds de colline (+87 ha) Les anciens chenaux (+307 ha)	Les littoraux (-6 ha)



Ambiance agricole

Ambiance générée par la prédominance de l'activité agricole ; les corps de ferme, champs, boisés et autres petites structures y participent.



Ambiance de verger

Ambiance générée par la présence d'arbres et arbustes fruitiers.



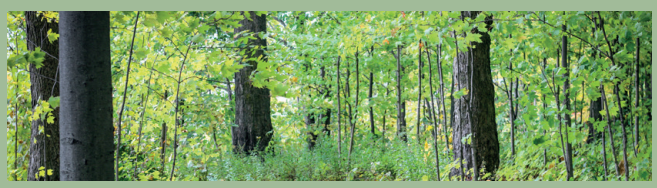
Ambiance d'érablière

Ambiance générée par la présence d'érablières et de cabanes à sucre.



Ambiance de friche

Ambiance générée par l'abandon d'une fonction (d'agriculture, de pâturage) et le retour graduel de la forêt. Ambiance présente le long des cours d'eau et sur les terres agricoles en déprise.



Ambiance forestière

Ambiance générée par la prédominance du couvert forestier. Les ambiances forestières se déclinent finement et différemment en fonction des essences qui la constituent.



Ambiance de battures

Ambiance littorale changeante qui constitue un milieu hybride entre les mondes terrestre et aquatique.



Ambiance de milieux humides

Ambiance générée par la prédominance de milieux humides littoraux, ouverts ou sous couvert boisé. Les principaux milieux humides sont les marais, les marécages et les tourbières.



Ambiance aquatique

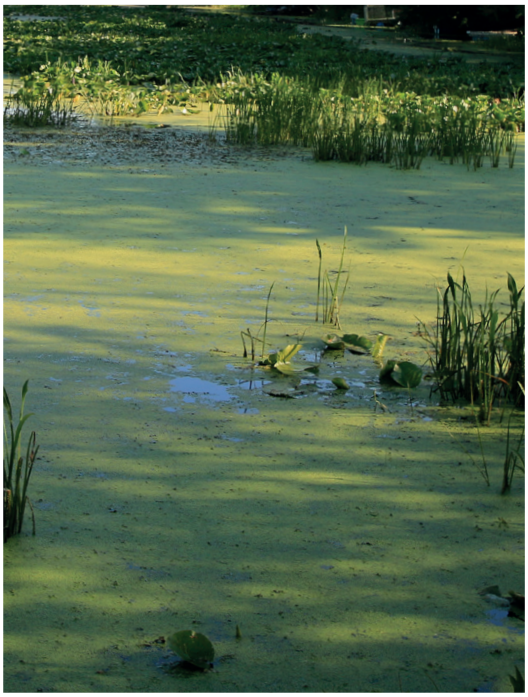
Ambiance prévalant sur un plan d'eau. Le principal plan d'eau est la rivière Richelieu.

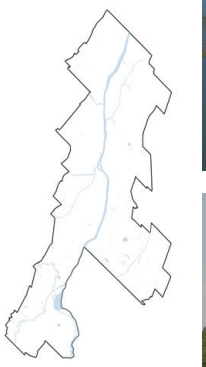
Variations 1930-2020 des différentes ambiances paysagères de la MRC

Progression 1930-2020 (ha)	**Plus grandes variations positives** par famille paysagère	**Plus grandes variations négatives** par famille paysagère
-8469 ha		Les anciens chenaux (-5611 ha) Les plaines (-1197 ha) Les pieds de colline (-1307 ha)
-155 ha	Les terrasses (+19,7 ha)	Les pieds de colline (-138 ha) Les collines montérégiennes (-63 ha)
+43 ha	Les terrasses (+43 ha)	
+682 ha	Les anciens chenaux (+616 ha) Les pieds de colline (+89 ha)	Les terrasses (-94 ha)
+1455 ha	Les anciens chenaux (+1785 ha) Les plaines (+381 ha)	Les terrasses (-629 ha)
+67 ha	Les anciens chenaux (+48 ha) Les littoraux (+10 ha)	
+/- ha	Les terrasses Les anciens chenaux	Les collines montérégiennes (-46 ha) Les plaines
+3 ha	Les pieds de colline (+31 ha) Les terrasses (20 ha	Les anciens chenaux (-61 ha)

Ambiance aquatique / fluviale









Ambiance de battures







Ambiance milieux humides



Ambiance de friche





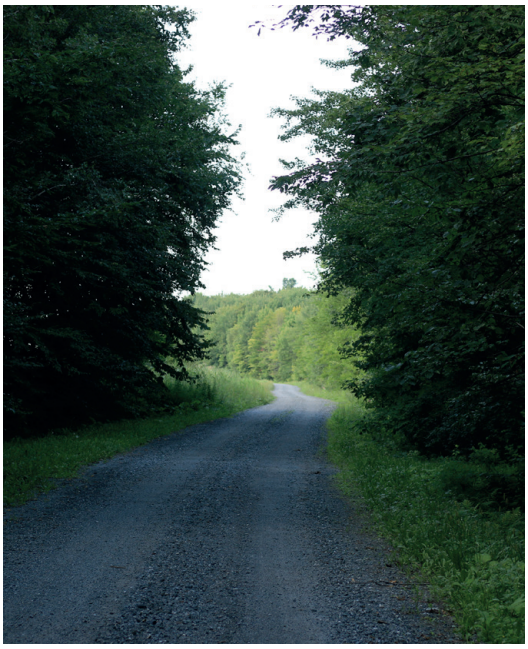


Ambiance forestière



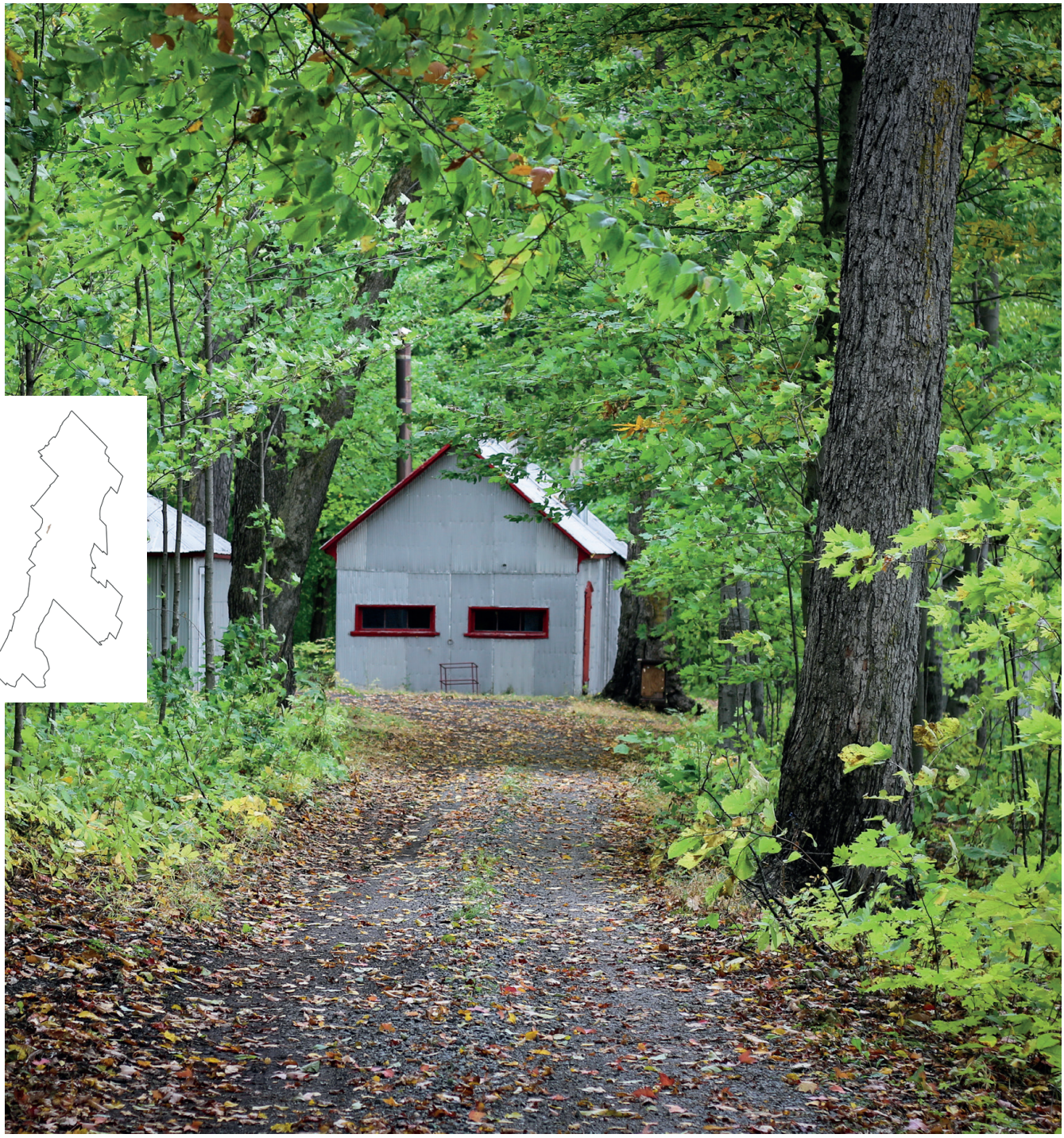







CHASSEUR
À L'AFFÛT

Ambiance d'érablières



Ambiance de vergers et vignobles



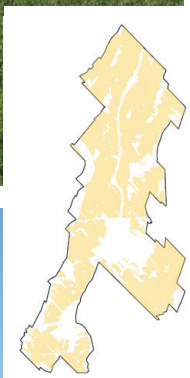




Ambiance agricole









Ambiance de rang habité











Ambiance de noyau villageois ou urbain





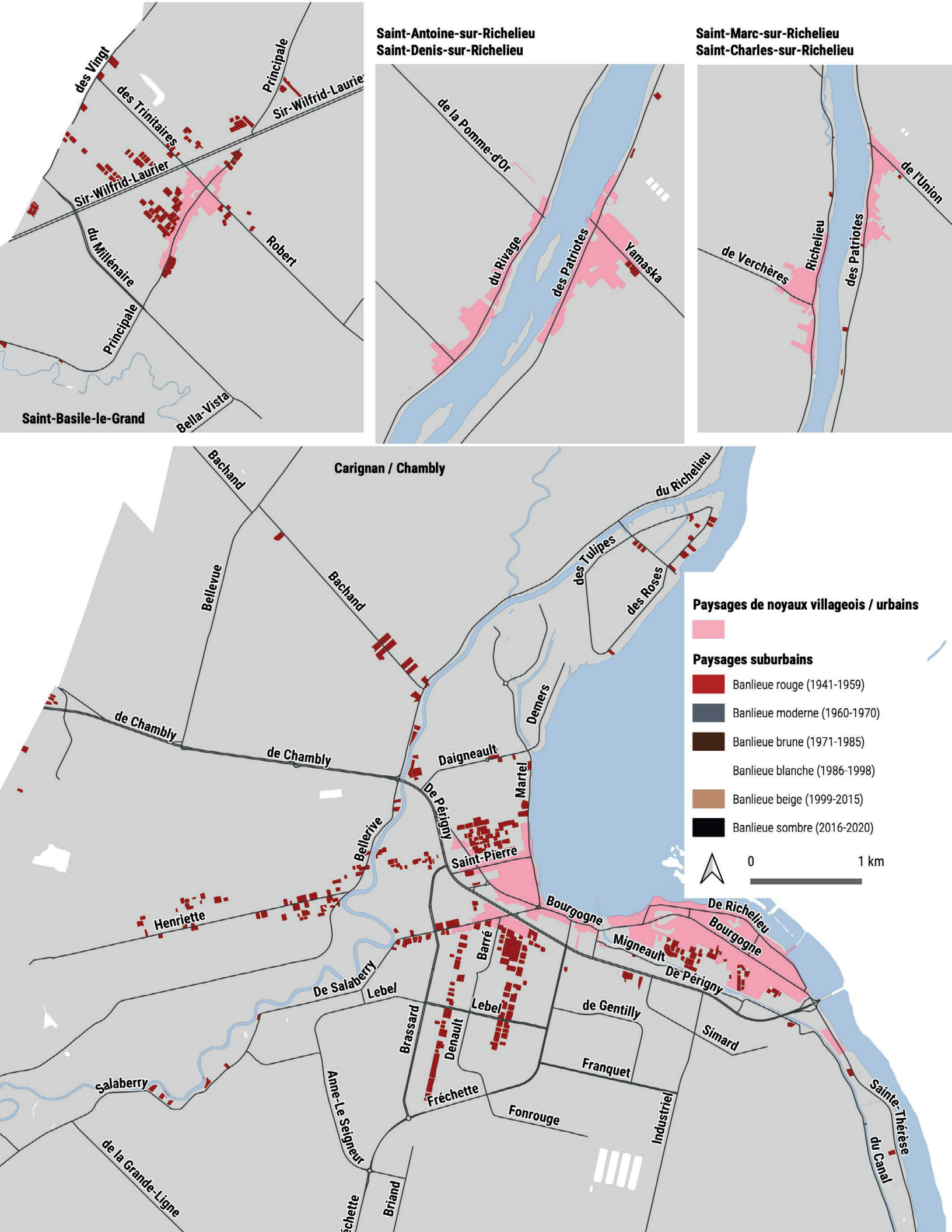


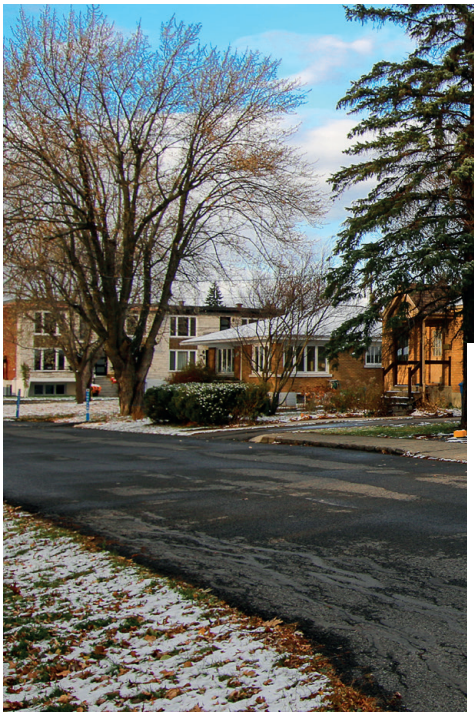


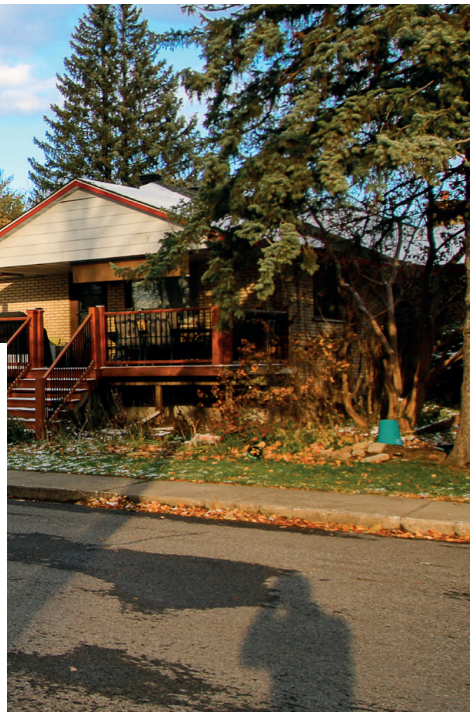







Saint-Basile-le-Grand
des Vingt
des Trinitaires
Principale
Sir-Wilfrid-Laurier
Sir-Wilfrid-Laurier
du Millénaire
Robert
Principale
Bella-Vista
Saint-Antoine-sur-Richelieu
Saint-Denis-sur-Richelieu
de la Pomme-d'Or
du Rivage
des Patriotes
Yamaska
Saint-Marc-sur-Richelieu
Saint-Charles-sur-Richelieu
de l'Union
de Verchères
Richelieu
des Patriotes
Carignan / Chambly
Bachand
Bachand
Bellevue
du Richelieu
des Tulipes
des Roses
Demers
de Chambly
de Chambly
Daigneault
De Périgny
Martel
Bellerive
Saint-Pierre
Henriette
Bourgogne
De Richelieu
Bourgogne
Migneault
De Périgny
Barré
De Salaberry
Lebel
Lebel
de Gentilly
Simard
Brassard
Denault
Franquet
Salaberry
Anne-Le Seigneur
Fréchette
Fonrouge
Industriel
Sainte-Thérèse
du Canal
de la Grande-Ligne
Briand
Paysages de noyaux villageois / urbains
Paysages suburbains
Banlieue rouge (1941-1959)
Banlieue moderne (1960-1970)
Banlieue brune (1971-1985)
Banlieue blanche (1986-1998)
Banlieue beige (1999-2015)
Banlieue sombre (2016-2020)
0
1 km





la

BANLIEUE ROUGE

Les décennies 1940 et 1950 ont été marquées par les débuts de la démocratisation de l'automobile et l'amélioration du réseau routier interrégional. De nouveaux quartiers résidentiels sont apparus près des noyaux villageois; les premières banlieues étaient nées.

La banlieue rouge se démarque par son architecture de brique rouge et orangée marquée d'insertions de pierre grise. Ce paysage suburbain est rare et recherché.

PRINCIPAUX SECTEURS

Chambly:
St-Jean/Ste-Marie, Notre-Dame/Martin, Langevin/I.-Auclair

Otterburn Park:
Prince Edward/Eleanor/Barré

CARACTÉRISTIQUES PAYSAGÈRES

Matériaux du cadre bâti:
Brique rouge
Brique orangée
Pierre grise d'aspect horizontal

Formes du bâti:
Toit à quatre versants
Toit à deux versants
Toit plat (multilogements)

Éléments architecturaux:
Fenêtres en coin
Linteaux de granit

Trame de rues:
Orthogonale
Rectilinéaire

Marge de recul:
Faible à moyenne (3,5 à 10 m.)

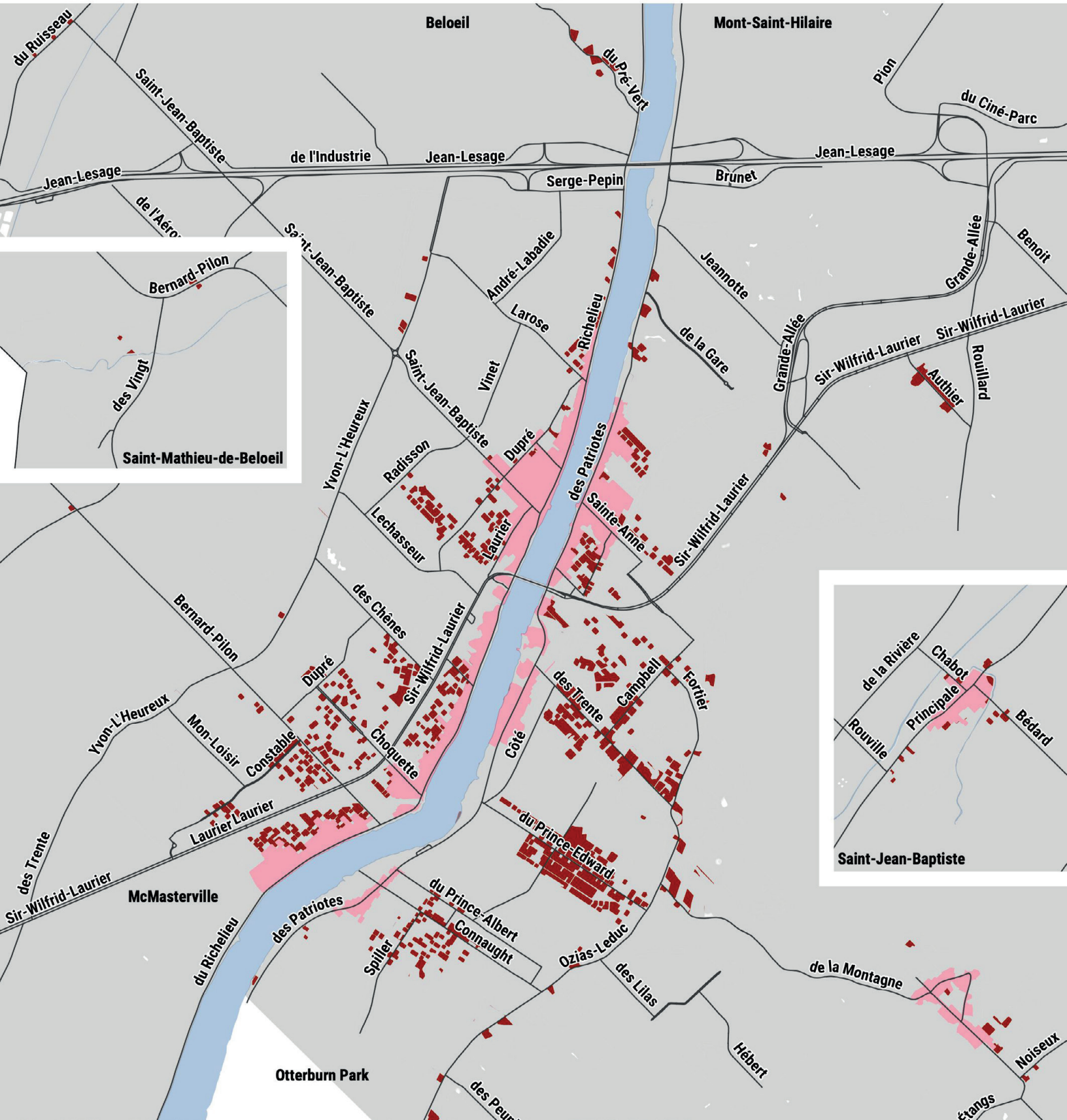
Cadre végétal:
Sobre
Mature

Éléments d'aménagement:
Haie de thuya
Clôture de planches



Ambiance suburbaine

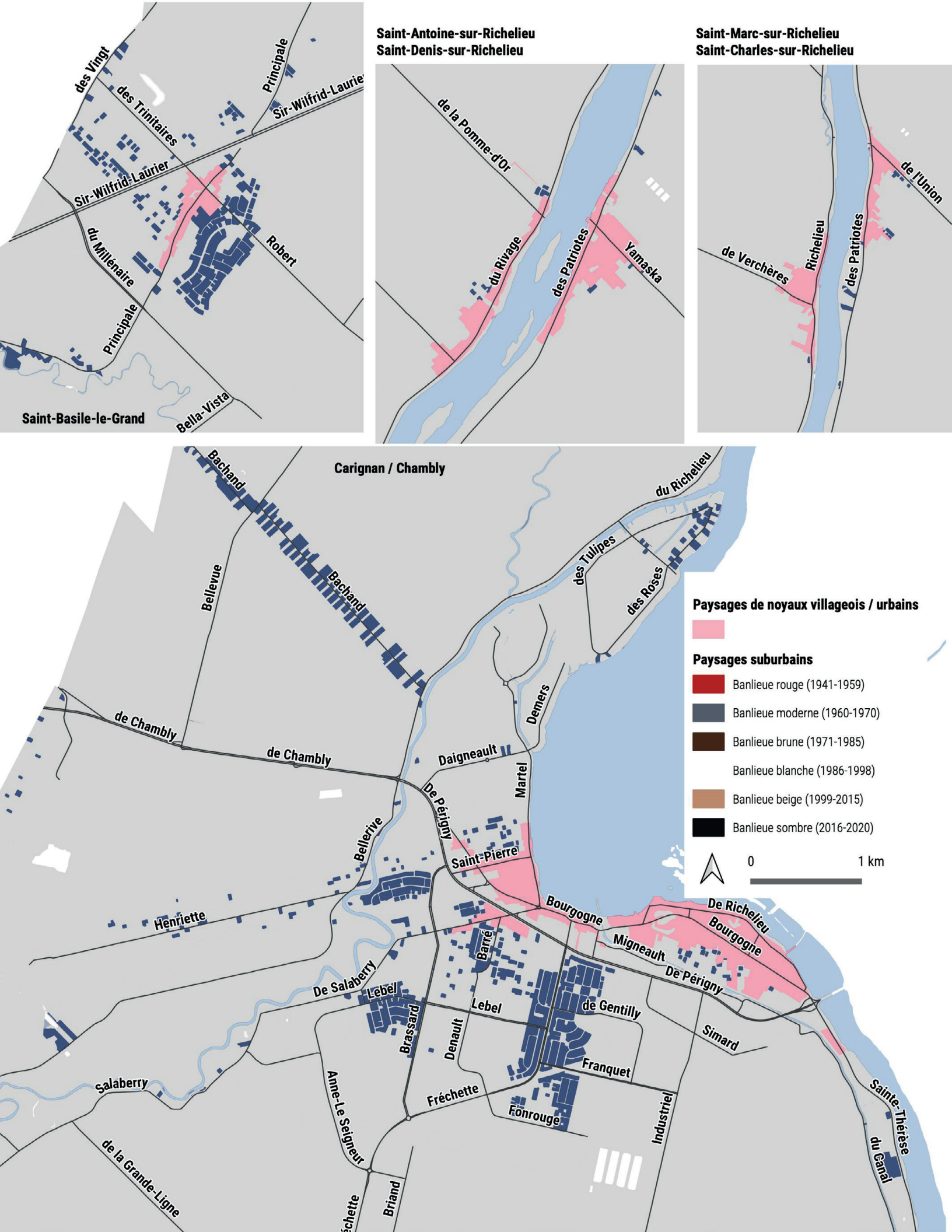
La banlieue rouge (~1941 - ~1959)





la
BANLIEUE ROUGE




Saint-Basile-le-Grand
Saint-Antoine-sur-Richelieu
Saint-Denis-sur-Richelieu
Saint-Marc-sur-Richelieu
Saint-Charles-sur-Richelieu
Carignan / Chambly
des Vingt
des Trinitaires
Principale
Sir-Wilfrid-Laurier
Sir-Wilfrid-Laurier
du Millénaire
Robert
Principale
Bella-Vista
de la Pomme-d'Or
du Rivage
des Patriotes
Yamaska
de l'Union
de Verchères
Richelieu
des Patriotes
Bachand
Bachand
Bellevue
du Richelieu
des Tulipes
des Roses
Demers
de Chambly
de Chambly
Daigneault
Martel
De Périgny
Bellerive
Saint-Pierre
Henriette
Bourgogne
De Richelieu
Bourgogne
Migneault
De Périgny
Barré
De Salaberry
Lebel
Lebel
Brassard
Denault
de Gentilly
Simard
Franquet
Salaberry
Anne-Le Seigneur
Fréchette
Fonrouge
Industriel
Sainte-Thérèse
du Canal
de la Grande-Ligne
Briand
Paysages de noyaux villageois / urbains
Paysages suburbains
Banlieue rouge (1941-1959)
Banlieue moderne (1960-1970)
Banlieue brune (1971-1985)
Banlieue blanche (1986-1998)
Banlieue beige (1999-2015)
Banlieue sombre (2016-2020)
0
1 km





la

BANLIEUE MODERNE

La banlieue moderne se démarque par ses bungalows au toit à très faible pente, dont le pignon est le plus souvent orienté côté rue. Des éléments distinctifs tels les abris d'auto et les vitrines y ont fait leur apparition. La qualité des matériaux fait de ces secteurs des lieux d'habitation recherchés. La banlieue moderne s'affranchit des formes traditionnelles; on y trouve nombre de bungalows d'architectes.

PRINCIPAUX SECTEURS

Beloeil:
Mgr-Moreau/Mgr-Lajoie, Lechasseur/Bienville, Dupré/Choquette

Chambly et Carignan:
Fréchette/Gentilly/Franquet, St-Pierre/de Tracy
Bachand (Carignan)

Mont-Saint-Hilaire:
Campbell/Fortier

Saint-Basile-le-Grand:
St-Louis/B.-Daigneault

CARACTÉRISTIQUES PAYSAGÈRES

Matériaux du cadre bâti:
Brique rouge
Brique orangée
Pierre grise d'aspect horizontal

Formes du bâti:
Toit à quatre versants
Toit à deux versants
Toit plat (haute densité)

Éléments architecturaux:
Fenêtres en coin
Linteaux de granit

Trame de rues:
Orthogonale
Rectilinéaire

Marge de recul:
Faible à moyenne (3,5 à 10 m.)

Cadre végétal:
Sobre
Mature

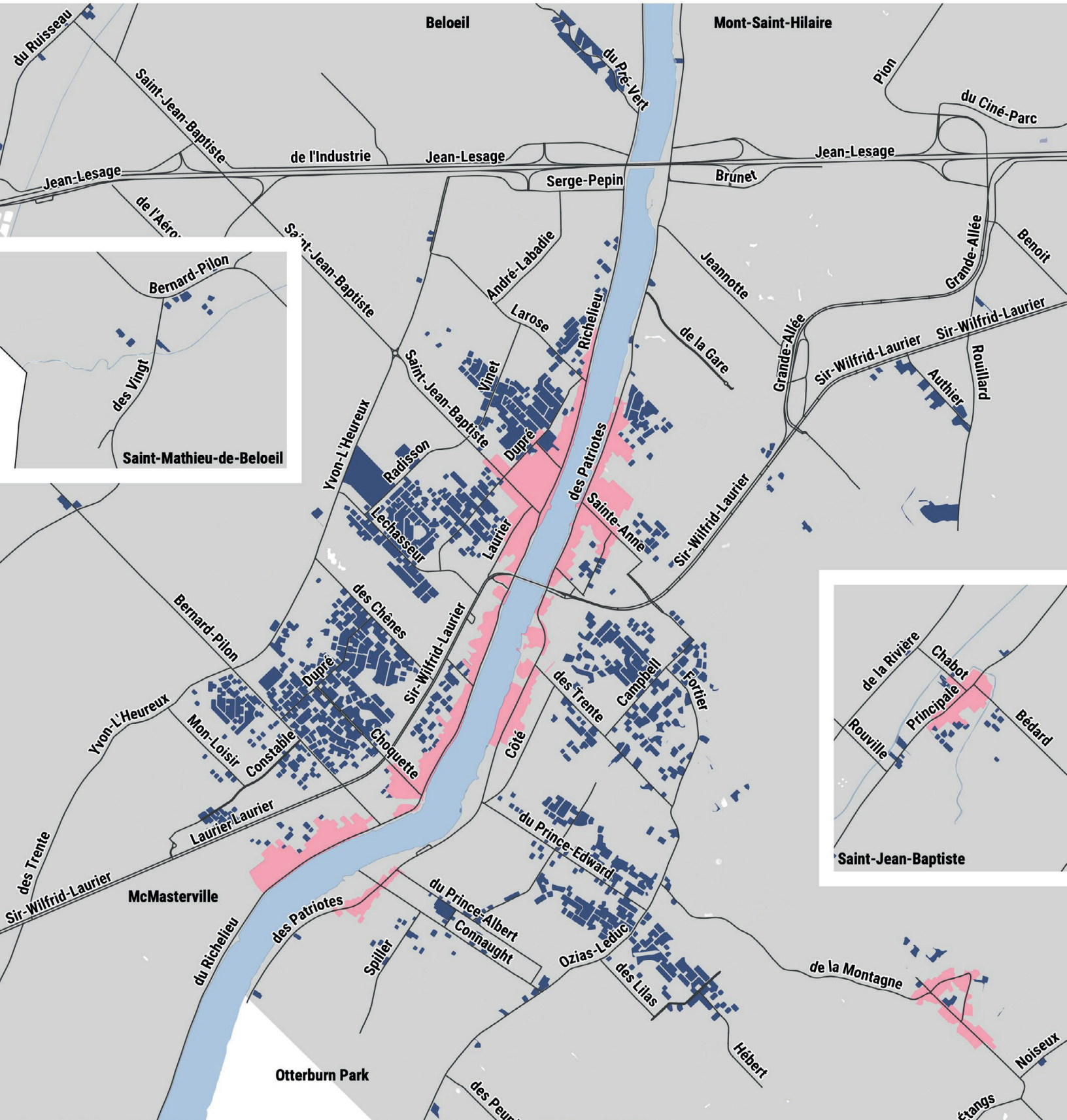
Éléments d'aménagement:
Haie de thuya
Clôture de planches





Ambiance suburbaine

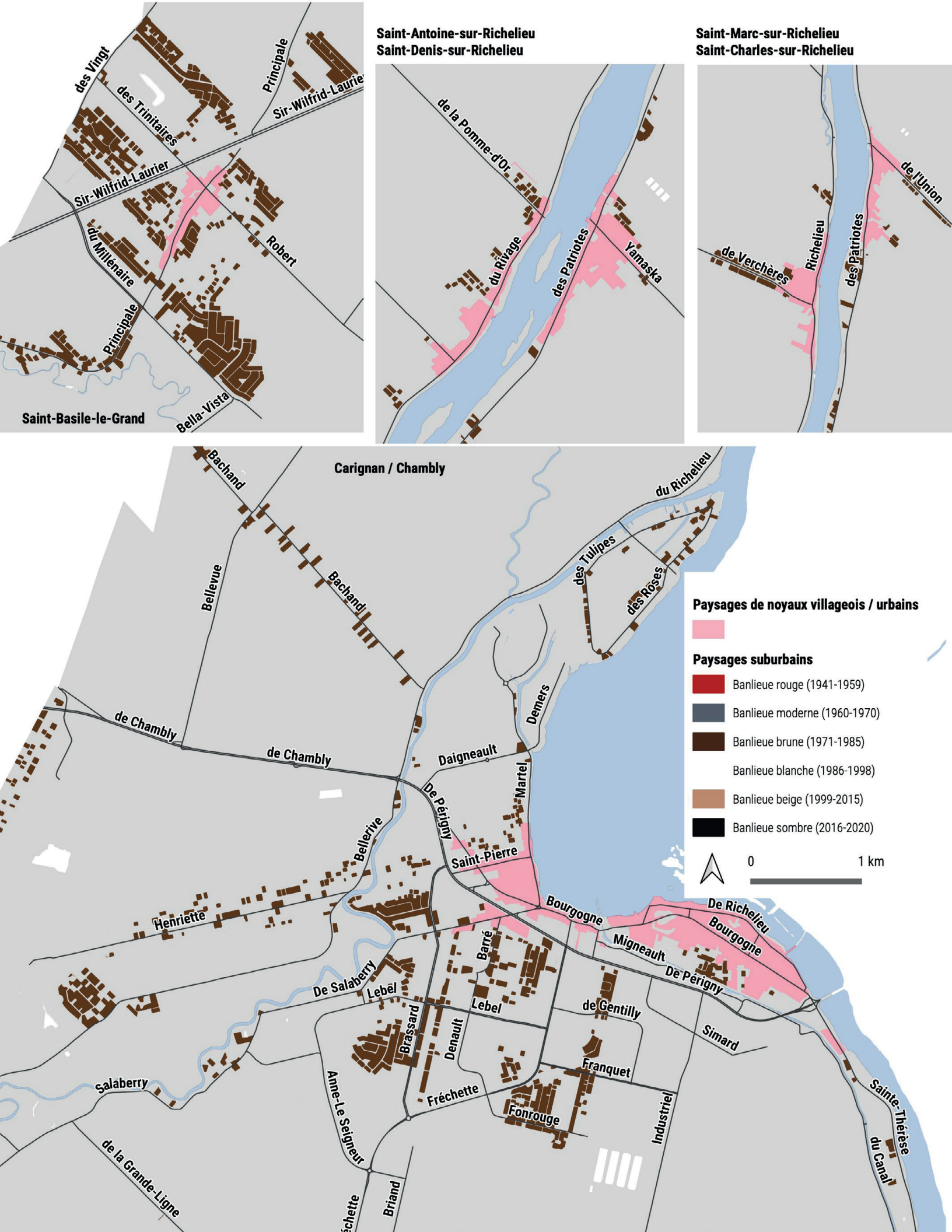
La banlieue moderne (~1960 - ~1970)





la
BANLIEUE MODERNE




Saint-Basile-le-Grand
des Vingt
des Trinitaires
Principale
Sir-Wilfrid-Laurier
Sir-Wilfrid-Laurier
du Millénaire
Robert
Principale
Bella-Vista
Saint-Antoine-sur-Richelieu
Saint-Denis-sur-Richelieu
de la Pomme-d'Or
du Rivage
des Patriotes
Yamaska
Saint-Marc-sur-Richelieu
Saint-Charles-sur-Richelieu
de l'Union
de Verchères
Richelieu
des Patriotes
Carignan / Chambly
Bachand
Bachand
Bellevue
du Richelieu
des Tulipes
des Roses
Demers
de Chambly
de Chambly
Daigneault
De Périgny
Martel
Bellerive
Saint-Pierre
Henriette
Bourgogne
De Richelieu
Bourgogne
Migneault
De Périgny
Barré
De Salaberry
Lebel
Lebel
Brassard
Denault
de Gentilly
Simard
Franquet
Salaberry
Anne-Le Seigneur
Fréchette
Fonrouge
Industriel
Sainte-Thérèse
du Canal
de la Grande-Ligne
Briand
Paysages de noyaux villageois / urbains
Paysages suburbains
Banlieue rouge (1941-1959)
Banlieue moderne (1960-1970)
Banlieue brune (1971-1985)
Banlieue blanche (1986-1998)
Banlieue beige (1999-2015)
Banlieue sombre (2016-2020)
0
1 km

Ambiance suburbaine

La banlieue brune (~1971 - ~1985)





la

BANLIEUE BRUNE

La plus forte poussée suburbaine de l'histoire du Québec a eu lieu entre 1971 et 1985. Ces paysages suburbains constituent la plus grande partie des villes de première couronne. On les distingue bien par leur assemblage à la fois de bungalows de plain-pied peu ornementés et de cottages rappelant la maison vernaculaire canadienne. Les différentes tonalités de terre des matériaux industriels utilisés lui confèrent une ambiance singulière.

PRINCIPAUX SECTEURS

Beloeil:
Larose/Vinet, Desmarais/Grimard

McMasterville:
Mon-Loisir

Mont-Saint-Hilaire:
Doyle/Montenach, Jeannotte/de la Rocque

Otterburn Park:
Parkview/Ostiguy

Saint-Basile-le-Grand:
de la Montagne, des Pinsons, Mongeau/Belainsky

Matériaux du cadre bâti:
Brique brune
Brique orangée foncée
Clin d'amiante large et pâle

Formes du bâti:
Toit à pignon à faible pente et corps de logis rectangulaire ou
Toit à pignon à forte pente avec lucarnes

Éléments architecturaux:
Bungalow: bow window frontale, porte latérale
Néo-canadienne: lucarnes, galerie, cheminée latérale

Trame de rues:
Orthogonale courbe, avec rues collectrices

Marge de recul:
Moyenne
(autour de 10 m.)

Cadre végétal:
Minimal
Mature

Éléments d'aménagement:
Thuyas taillés
Haies de thuya
Arbrisseaux ornementaux





Ambiance suburbaine

La banlieue brune (~1971 - ~1985)

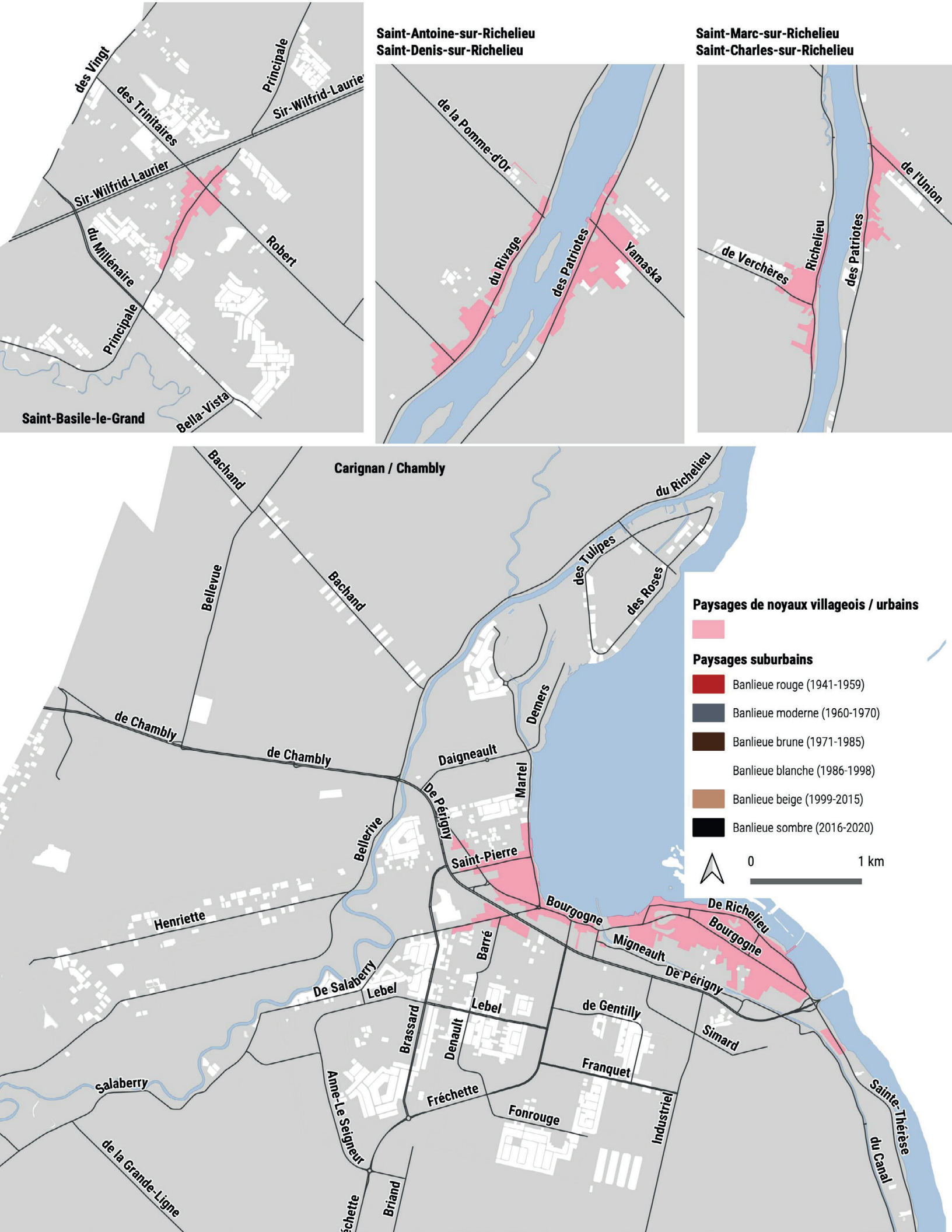




la

BANLIEUE BRUNE




Saint-Basile-le-Grand
Saint-Antoine-sur-Richelieu
Saint-Denis-sur-Richelieu
Saint-Marc-sur-Richelieu
Saint-Charles-sur-Richelieu
Carignan / Chambly
des Vingt
des Trinitaires
Principale
Sir-Wilfrid-Laurier
Sir-Wilfrid-Laurier
du Millénaire
Robert
Principale
Bella-Vista
de la Pomme-d'Or
du Rivage
des Patriotes
Yamaska
de l'Union
de Verchères
Richelieu
des Patriotes
Bachand
Bellevue
Bachand
du Richelieu
des Tulipes
des Roses
de Chambly
de Chambly
Demers
Daigneault
Martel
De Périgny
Bellerive
Saint-Pierre
Henriette
Bourgogne
De Richelieu
Bourgogne
Migneault
De Périgny
Barré
De Salaberry
Lebel
Lebel
de Gentilly
Simard
Brassard
Denault
Franquet
Salaberry
Anne-Le Seigneur
Fréchette
Fonrouge
Industriel
Sainte-Thérèse
du Canal
de la Grande-Ligne
Briand
Paysages de noyaux villageois / urbains
Paysages suburbains
Banlieue rouge (1941-1959)
Banlieue moderne (1960-1970)
Banlieue brune (1971-1985)
Banlieue blanche (1986-1998)
Banlieue beige (1999-2015)
Banlieue sombre (2016-2020)
0
1 km





la

BANLIEUE BLANCHE

Au milieu des années 1980, la banlieue s'affranchit de ses formes traditionnelles. On déconstruit le volume du bungalow et du cottage: pignons géométriques, extrusions et décrochés font loi. Ce qui caractérise le plus le paysage suburbain de cette époque et sa blancheur. Les teintes de pastel font leur apparition avec la brique de béton préfabriquée: vert menthe, rosé, gris pâle. Le revêtement de vinyle blanc fait loi. On y sent l'influence post-moderne.

PRINCIPAUX SECTEURS

Beloeil:
Saint-Jean-Baptiste/Lapointe, Radisson/du Domaine

Chambly:
Kennery/Riendeau, Noël-Lareau, Laurier

Mont-Saint-Hilaire et Otterburn Park:
Forest/du Havre, Bernaches/Grives, Perce-Neige

Saint-Basile-le-Grand:
Hirondelles/Cardinal

Saint-Mathieu-de-Beloeil:
des Muguets

Matériaux du cadre bâti:
Brique rose, verte ou grise
Clin de vinyle blanc
Insertions de bois possibles

Formes du bâti:
Toit à pignon ou 4 versants, à faible pente
Décrochés, formes géométriques, extrusions et porte-à-faux

Éléments architecturaux:
Tourelles angulaires
Fenêtres en demi-lune, garage latéral

Trame de rues:
Orthogonale courbe, avec rues collectrices

Marge de recul:
Moyenne (autour de 10 m.)

Cadre végétal:
Élaboré, ornemental
Souvent géométrique (taillé)

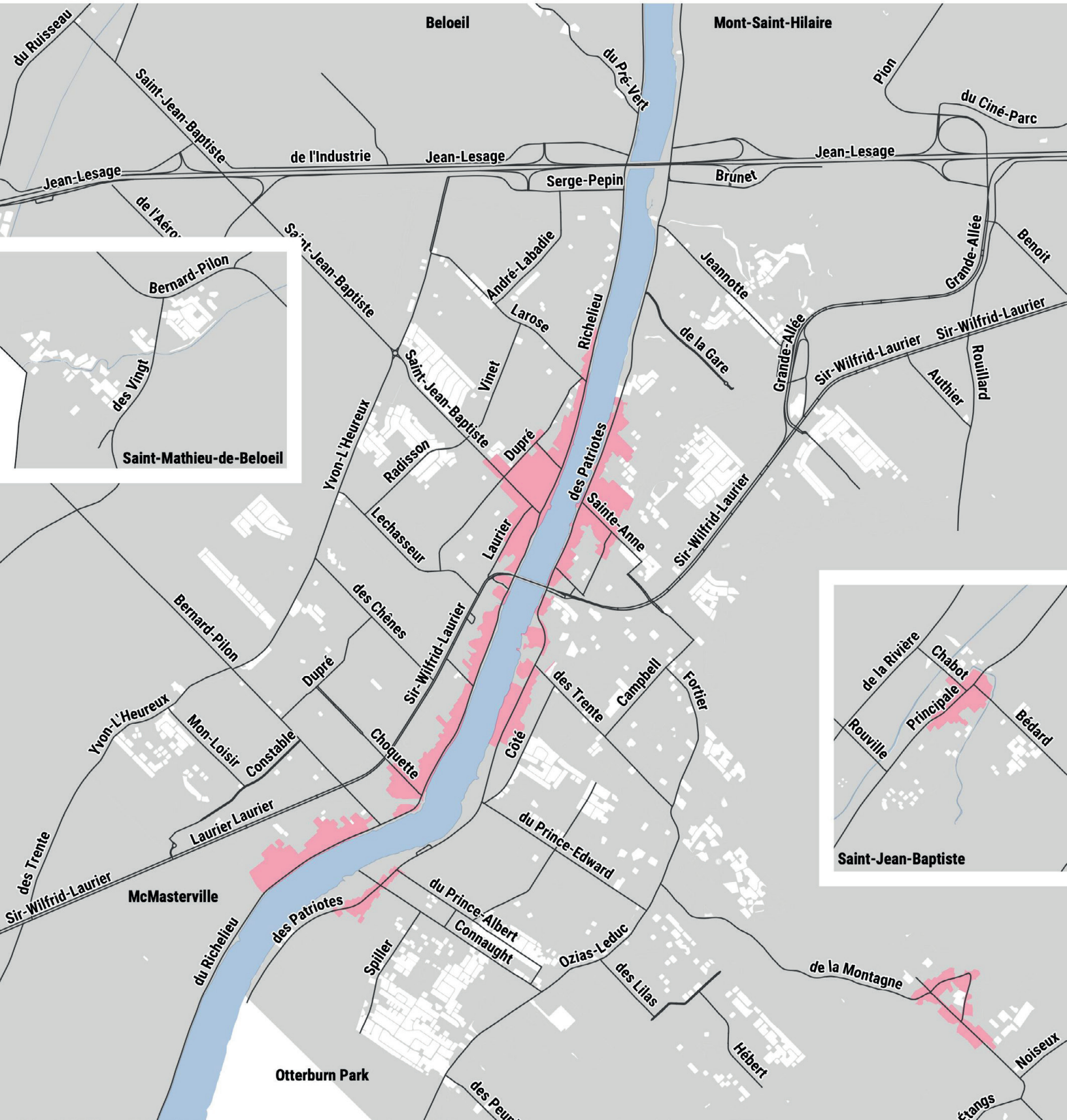
Éléments d'aménagement:
Essences arbustives ornementales taillées
Clôture frost / frost et vinyle





Ambiance suburbaine

La banlieue blanche (~1986 - ~1998)



Ambiance suburbaine

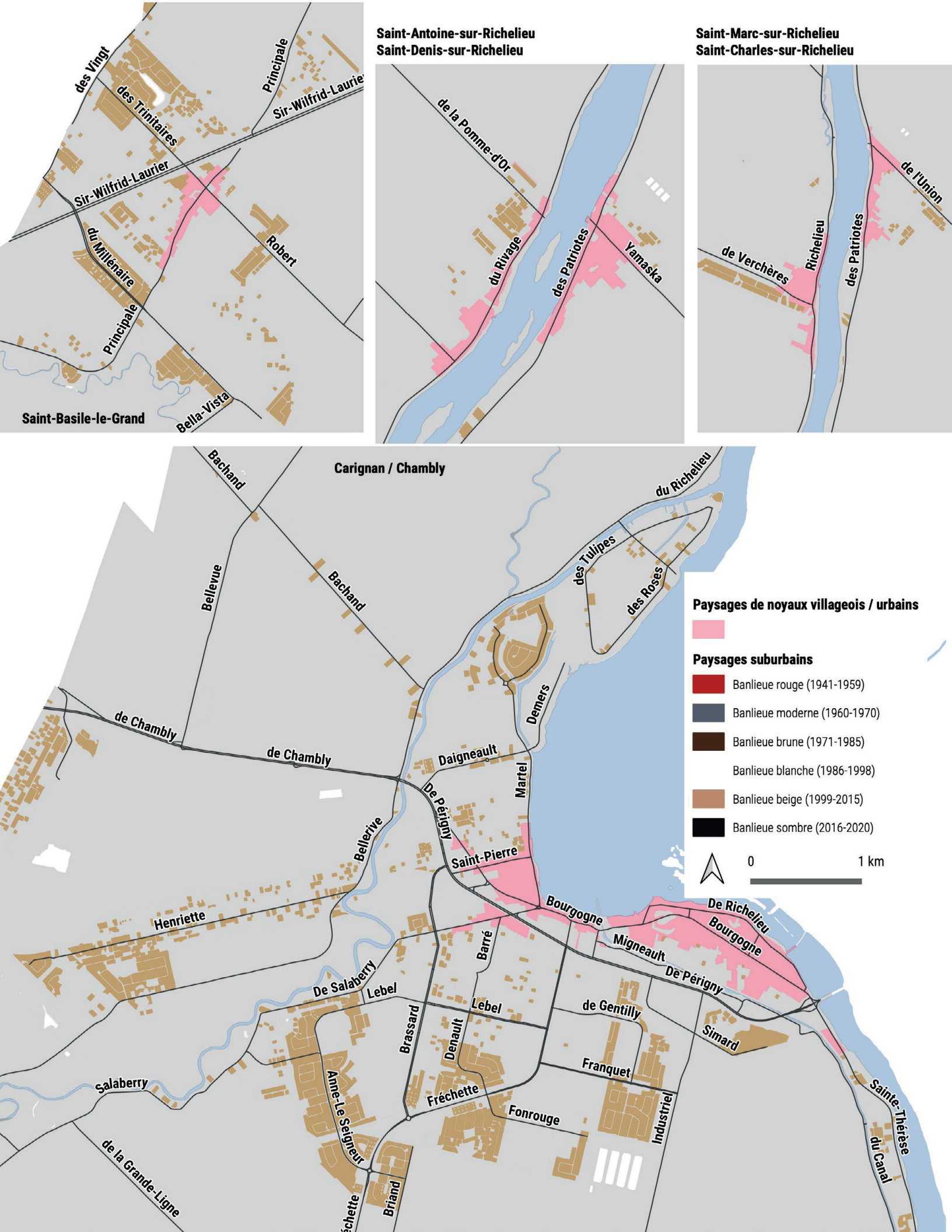
La banlieue blanche (~1986 - ~1998)



la

BANLIEUE BLANCHE




Saint-Basile-le-Grand
des Vingt
des Trinitaires
Principale
Sir-Wilfrid-Laurier
Sir-Wilfrid-Laurier
du Millénaire
Robert
Principale
Bella-Vista
Saint-Antoine-sur-Richelieu
Saint-Denis-sur-Richelieu
de la Pomme-d'Or
du Rivage
des Patriotes
Yamaska
Saint-Marc-sur-Richelieu
Saint-Charles-sur-Richelieu
de l'Union
de Verchères
Richelieu
des Patriotes
Carignan / Chambly
Bachand
Bellevue
Bachand
du Richelieu
des Tulipes
des Roses
Demers
de Chambly
de Chambly
Daigneault
Martel
De Périgny
Bellerive
Saint-Pierre
Henriette
Bourgogne
De Richelieu
Bourgogne
Migneault
De Périgny
Barré
De Salaberry
Lebel
Lebel
de Gentilly
Simard
Brassard
Denault
Franquet
Salaberry
Anne-Le Seigneur
Fréchette
Fonrouge
Industriel
Sainte-Thérèse
du Canal
de la Grande-Ligne
Briand
Paysages de noyaux villageois / urbains
Paysages suburbains
Banlieue rouge (1941-1959)
Banlieue moderne (1960-1970)
Banlieue brune (1971-1985)
Banlieue blanche (1986-1998)
Banlieue beige (1999-2015)
Banlieue sombre (2016-2020)
0
1 km





la

BANLIEUE BEIGE

Vers la fin des années 1990, la banlieue revêt un paysage moins géométrique. On revient aux couleurs de terre et on reprend les formes rurales du Québec ou d'ailleurs en les exagérant ou les réinterprétant. Le cottage domine le paysage de cette époque, avec ses cheminées, ses tourelles, ses placages de pierre généralement en façade, ses oriels et une panoplie de détails empruntés aux canons esthétiques du 19e siècle.

PRINCIPAUX SECTEURS

Beloeil:
Y.-L'Heureux/McMaster, Larose/A.-Labadie/C.-Bienvenue

Carignan:
Henriette/G.-Martel/Bellerive

Chambly:
Anne LeSeigneur, Fonrouge/Fréchette, Franquet/De Gentilly

Mont-Saint-Hilaire:
De la Gare/Jeannotte, Martinets/Éperviers, des Falaises

Saint-Basile-le-Grand:
Trinitaires/de Touraine, Millénaire/Patriotes/Roseaux

Matériaux du cadre bâti:
Placage de pierre (béton), brique, clin de vinyle, cuivre ou imitation cuivre, crépis

Formes du bâti:
Volume de 2 étages et pente de toit prononcée
Décrochés, tourelles et pignons multiples

Éléments architecturaux:
Tourelles, oriels, pignons cheminées, galerie frontale, garage frontal simple ou double

Trame de rues:
En croissants
En cul-de-sac

Marge de recul:
Moyenne à grande (10 à 15 m.)

Cadre végétal:
Généralement élaboré
Essences hautement ornementales

Éléments d'aménagement:
Clôture de bois ou frost, Pavé uni (murets et surfaces)





Ambiance suburbaine

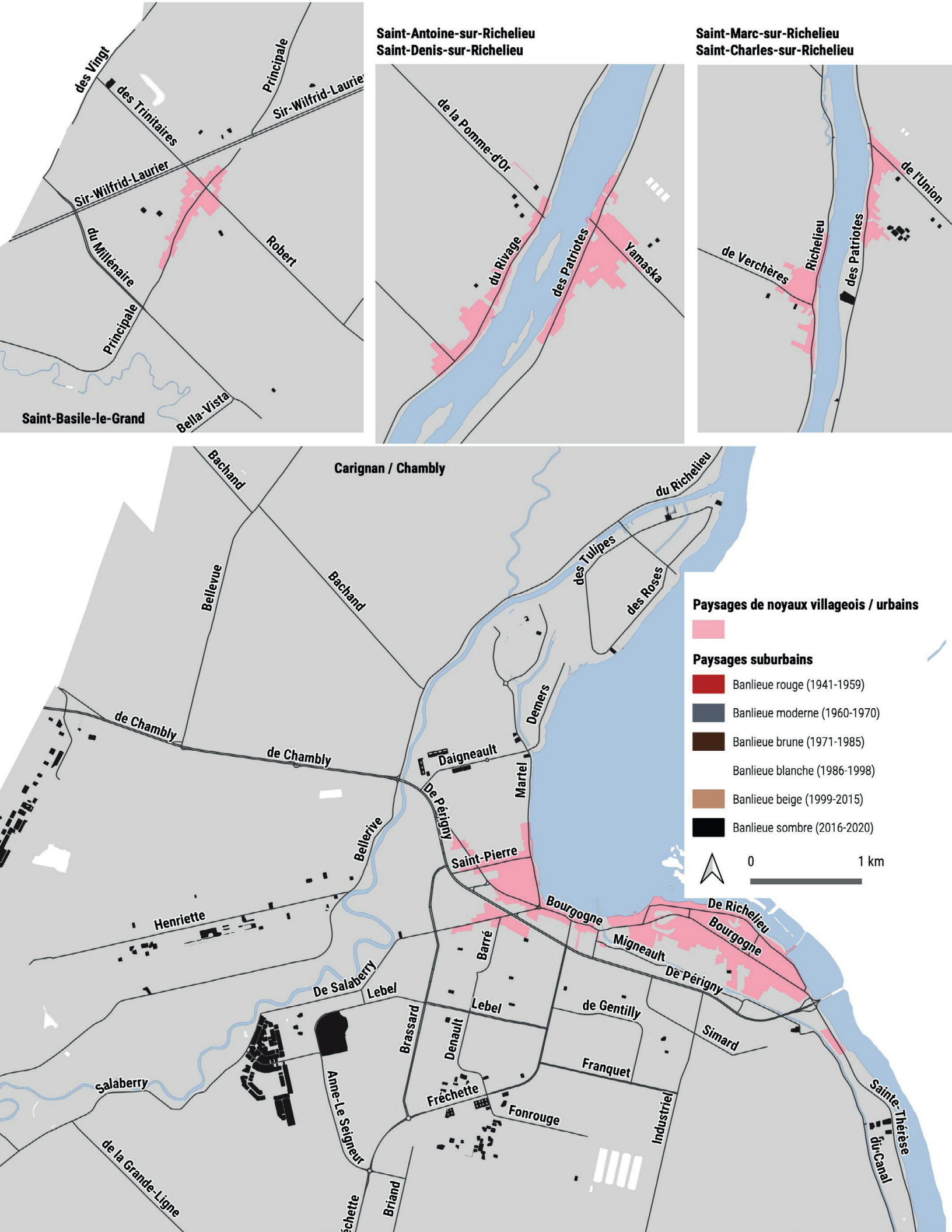
La banlieue beige (~1999 - ~2015)





la
BANLIEUE BEIGE




Saint-Basile-le-Grand
Saint-Antoine-sur-Richelieu
Saint-Denis-sur-Richelieu
Saint-Marc-sur-Richelieu
Saint-Charles-sur-Richelieu
Carignan / Chambly
des Vingt
des Trinitaires
Principale
Sir-Wilfrid-Laurier
Sir-Wilfrid-Laurier
du Millénaire
Robert
Principale
Bella-Vista
de la Pomme-d'Or
du Rivage
des Patriotes
Yamaska
de l'Union
de Verchères
Richelieu
des Patriotes
Bachand
Bellevue
Bachand
du Richelieu
des Tulipes
des Roses
Demers
de Chambly
de Chambly
Daigneault
Martel
De Périgny
Bellerive
Saint-Pierre
Henriette
Bourgogne
De Richelieu
Bourgogne
Migneault
De Périgny
Barré
De Salaberry
Lebel
Lebel
de Gentilly
Simard
Brassard
Denault
Franquet
Salaberry
Anne-Le Seigneur
Fréchette
Fonrouge
Industriel
Sainte-Thérèse
du-Canal
de la Grande-Ligne
Briand
Paysages de noyaux villageois / urbains
Paysages suburbains
Banlieue rouge (1941-1959)
Banlieue moderne (1960-1970)
Banlieue brune (1971-1985)
Banlieue blanche (1986-1998)
Banlieue beige (1999-2015)
Banlieue sombre (2016-2020)
0
1 km





la
BANLIEUE SOMBRE

La plus récente itération du paysage suburbain régional constitue un simplification du courant précédent. Le cottage domine toujours, mais est accompagné par diverses forme d'habitat plus dense: maisons en rangée, multiplexes, etc. La banlieue prend un air sombre: les gris anthracite, noirs et beiges foncés dominent et sont souvent composés de manière géométrique et épurée. Les volumes des bâtiments se sont simplifiés.

PRINCIPAUX SECTEURS

Beloeil:
Secteur de la rue Denise-Asselin

Carignan:
Secteur sud du boul. Désourdy

Chambly:
Secteur de la rue Jean-Casgrain

Matériaux du cadre bâti:
Parements de béton préfabriqué, insertions de bois (ou équiv.), clin de vinyle, PVC

Formes du bâti:
Cubique, toit à quatre versants et pente douce

Éléments architecturaux:
Fenêtres carrées partitionnées sur 2 sens, porche, mixte de matériaux, ouvertures noires

Trame de rues:
Rectilinéaire

Marge de recul:
Faible à moyenne (0 à 6 m.)

Cadre végétal:
Sobre, rectilinéaire
Jeune

Éléments d'aménagement:
Escalier de béton préfabriqué
Garde-corps d'aluminium



Ambiance suburbaine

La banlieue sombre (depuis ~2016)





la
BANLIEUE SOMBRE



Ambiance automobile






BMR
BMR





Ambiance industrielle







